





HISTOIRE UNIVERSELLE DES THÉÂTRES DE TOUTES LES NATIONS,

Depuis THESPIS *jusqu'à nos jours ;*

Par une Société de Gens de Lettres.

Dédiée à MONSIEUR, Frère du Roi.

TOME III. Ire PARTIE.



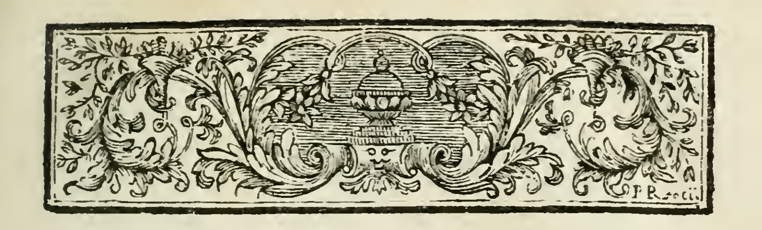
A PARIS,

Chez { LES AUTEURS, rue Ticquetonne, la seconde porte cochère à gauche en entrant par la rue Montmartre.
La Veuve DUCHESNE, Libraire, rue St-Jacques, au Temple du Goût. }

M. DCC. LXXIX.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.





HISTOIRE UNIVERSELLE DES THÉÂTRES.



PREMIÈRE PARTIE *du troisième Volume.*

LA Comédie eſt l'imitation des mœurs miſe en action, & cette action a pour baſe les défauts qui ne ſont ni aſſez affligeans pour exciter la compaſſion, ni aſſez révoltans pour donner de la haîne, ni aſſez dangereux pour inſpirer de l'effroi. Ces défauts font rire ou ſourire, ſelon la manière dont elle les préſente, & voilà ſes moyens; le ſpectateur à qui elle en offre le tableau, s'en amuſe & ſe cor-

rige, voilà sa fin, *castigat ridendo mores*, & peut-être en cela est-elle préférable à la Tragédie qui malgré la sublimité de sa morale, ne produit pas sur nous une impression aussi forte que la crainte d'un ridicule; autant on aime à s'en amuser dans son semblable, autant on serait fâché d'y donner prise, & la pudeur sur cet article est poussée si loin, que l'on en rougirait plutôt que l'on ne rougit d'un vice. Mais revenons à la Comédie que dans ses commencemens on ne trouvera pas telle que nous venons de la définir, & qu'il faut regarder comme un enfant qui sort du berceau, comme un diamant brute qui ne commence à briller que de l'instant où l'Artiste dévelope la lumière qu'il renferme dans son sein.

ORIGINE DE LA COMÉDIE.

LES Mégariens, les Doriens & les Athéniens se sont disputé l'honneur d'avoir inventé la Comédie, & cette dispute ne roule que sur une étymologie de mots qui, selon nous, ne prouve rien ni pour les uns ni pour les autres.

„ Les Doriens, dit l'Abbé Vatri dans les *Mémoires de Littérature*, *Tome XVI*, les Doriens, en particulier les Mégariens, soit ceux de la Do-

ride, soit ceux de la Sicile, fondaient leurs prétentions sur le nom même de *Dramatique* : car, disaient-ils, ce n'est que parmi nous que δρᾶν signifie agir & faire : ainsi comme les premières Poésies, & la Poésie héroïque sur-tout, reçurent le nom de ποίημα & de ποίησις qui ne signifient à la lettre qu'invention & ouvrage, nous Doriens, nous avons donné le nom de *Drame* qui signifie à-peu-près la même chose, à l'espèce de Poésie qui avait cours parmi nous & qui se répandit dans la suite chez les autres peuples.

Ils s'appuyaient encore sur une pareille raison pour révendiquer la Comédie en particulier. Les Athéniens appellent les Bourgs & les Villages δῆμοι, au lieu que le terme κῶμαι nous est propre : or c'est de ce mot que la Comédie a tiré son nom, parce que les Comédiens n'étant pas reçus dans les Villes, allaient jouer dans les Bourgs.

Suivant cette étymologie, le mot *Comédie* signifierait la Chanson du Bourg & du Village ; mais c'est de quoi ne convenaient pas les Athéniens qui dérivaient ce mot du verbe κωμάζω qui veut dire aller en masque par les rues en chantant & en dansant, aller faire l'amour, aller rendre visite à Comus le Dieu des festins. De plus, ces mêmes Athéniens pouvaient citer en leur faveur plusieurs traditions qui régnaient dans la Grèce & qui leur attribuaient l'invention des Pièces de Théâtre,

invention priſe du bouc immolé à Bachus par les Payſans d'Icarie, Bourg de l'Attique. (*Voyez le premier Volume, pag.* 186, *ſeconde partie.*) Ces traditions ajoutaient que ce ne fut qu'à l'imitation des Icariens que de ſemblables ſacrifices eurent lieu chez les différens peuples de la Grèce. En effet, Suſarion & Theſpis qui étaient d'Icarie, ſont plus anciens qu'aucun autre Poète, ſoit Tragique, ſoit Comique, & ont vécu avant Epicharme que les Siciliens voulaient faire paſſer pour l'inventeur de la Comédie «.

La différence de ces étymologies & de ces opinions prouve que les Grecs ne ſavaient pas eux-mêmes avec certitude l'hiſtoire de leur Poéſie dramatique, & que ce qu'ils nous en diſent n'eſt fondé que ſur des conjectures plus ou moins apparentes. Cette *Poéſie* était *iambique* ou *phallique.* L'*iambique* était mordante à l'excès, & c'était en vers *iambes* que les Poètes ſe lançaient mutuellement les traits les plus piquans. Pour s'en former une idée, il ne faut que ſe rappeller ceux d'Archiloque & d'Hypponax. Le beau-père du premier fut tellement affecté des *iambes* que ſon gendre avait faits contre lui, qu'il prit le parti de ſe pendre, & Hypponax inſpira le même déſeſpoir à deux Statuaires qui avaient expoſé en public une ſtatue qui le repréſentait en ridicule. A l'égard des *Phalliques*, il ſuffit de dire que tout

ce qui portait ce nom, ſoit vers, ſoit fêtes, ſoit proceſſions, était d'une indécence, d'une obſcénité qui ne permet aucun détail. (*Voyez Diodore de Sicile.*)

De tout cela il réſulte que la Comédie dut ſa naiſſance aux Poëmes informes qui ſe chantaient à l'occaſion des récoltes & ſur-tout des vendanges. Ces Poëmes, ou plutôt ces Farces étaient compoſées & jouées ſur-le-champ par des Payſans ivres, mais bientôt ils furent remplacés par des Poëtes de profeſſion qui allaient réciter leurs productions de village en village : on les faiſait aſſeoir au feſtin, on les y couronnait, & preſque toujours on leur faiſait préſent d'un outre de vin nouveau. Mais leur licence effrénée obligea long-tems les Magiſtrats de leur défendre l'entrée des Villes, & cette défenſe ſubſiſta malgré la réputation de pluſieurs Auteurs qui ſe diſtinguèrent, ſoit par des *iambes* de la plus grande force, ſoit par des *phalliques* que l'on chantait publiquement dans toutes les Fêtes de la Grèce. Il paraît par les marbres d'Arondel que le plus célèbre de ces Auteurs fleurit vers le tems de Piſiſtrate, & ce fut Suſarion en l'honneur duquel on établit un combat & des prix.

Après lui parurent Epicharme & Phormis, Poëtes Siciliens auxquels ſuccéda Crates qui éleva la *Comédie* ſur un Théâtre plus décent & lui donna

un ordre plus régulier. Il la forma sur le modèle de la Tragédie inventée par Eschyle, ou pour mieux dire, sur le *Margitès*, Poëme Satyrique d'Homère, & c'est-là proprement l'époque de la naissance de la *Comédie* Grecque qui date du siècle de Périclès.

Alors, soit que l'on crût que ce Spectacle pourrait contribuer à la réformation des Mœurs, soit que ce ne fût que pour amuser le peuple, le Magistrat accorda le Chœur à la *Comédie*, c'est-à-dire qu'il fit les frais de la représentation que l'on mesura sur ceux de la Tragédie qui depuis long-tems était jouée avec beaucoup de pompe & de magnificence. La musique, les habits, les décorations, les machines, tout fut employé pour la Comédie, mais en même-tems les Auteurs eurent grand soin de lui conserver ses deux anciens caractères, & non-seulement ils exposèrent les sots & les vicieux à la risée du peuple, mais ils s'acharnèrent contre les plus honnêtes gens de la République. Personne ne fut exempt de leurs médisances, ni même de leurs calomnies, & l'indécence sur cet article fut portée à son comble. Ce fut-là ce que l'on appelle la *Comédie ancienne* dont Aristophane nous fournira des modèles, & qui subsista jusqu'au tems ou Alcibiade gouverna les Athéniens. Lui-même se trouva très-maltraité dans une des Comédies d'Eupolis, &

delà, cette loi qui défendit aux Auteurs non-ſeulement de parler mal d'aucun homme vivant, mais même de le nommer par ſon nom.

Quin etiam lex
Pœnaque lata, malo quæ nollet carmine quemquam
Deſcribi. (HORAT. Liv. 2, Epiſt. 1.)

Mais ni la malignité des Poëtes, ni celle des Spectateurs ne perdit rien à cette défenſe, & la reſſemblance des maſques, des vêtemens, de l'action, déſignèrent ſi bien les perſonnages, qu'on les nommait en les voyant. Telle fut la *Comédie moyenne* où l'Auteur n'ayant plus à craindre le reproche de la perſonnalité, n'en était que plus hardi dans ſes inſultes. Ariſtophane triompha pluſieurs fois dans ce genre, & nous ne craindrons pas de dire que ce fut à la honte des Athéniens. En repaiſſant leur malice par la noirceur de ſes portraits, l'Ecrivain ménageait à leur vanité le plaiſir d'en deviner les modèles, & ce talent prouve peut-être moins d'eſprit, qu'il ne décèle de fiel dans le caractère. Ariſtophane a fait voir qu'il pouvait aſpirer à des ſuccès plus eſtimables : a-t-il été entraîné par la multitude des méchans ? a-t-il été ſéduit par le titre ſpécieux de cenſeur public ?

Ce titre finit par devenir odieux, & les Magiſtrats s'étant apperçus que dans la *Comédie moyenne*, les Poëtes n'avaient fait qu'éluder la

loi qui défendait de nommer , ils en portèrent une ſeconde qui banniſſant du Théâtre toute imitation perſonnelle, borna la *Comédie* à la peinture générale des Mœurs. Ce changement arriva un peu avant le règne d'Alexandre , & dès-lors la *Comédie nouvelle* prit la forme honnête qu'elle a conſervée depuis. Ménandre lui prêta toutes les graces de ſon ſtyle, & la lecture du peu de morceaux qui nous reſtent de cet Auteur , fera ſentir à quel point on doit regretter la perte de ſes ouvrages.

Cependant la *Comédie honnête* ne put ſuffire au peuple, il lui fallut des Bouffons, & on lit dans Ariſtote que de ſon tems la coutume de chanter publiquement des vers *Phalliques* ſubſiſtait encore dans pluſieurs Villes. Du nombre de ces Pièces libres furent les *Mimes* dont nous avons parlé, & dont les perſonnages pris de la condition la plus vile, ſe permettaient tout-à-la-fois & la médiſance & l'obſcénité; les *Dicélies* dont les Acteurs appellés *Dicéliſtes* , jouaient des Scènes ſi libres, que les Sicyoniens leur avaient donné le nom de *Phallophores :* c'était celui des Miniſtres des *Orgies* , Prêtres licentieux qui portaient le *Phallus* dans les Fêtes Bachiques. Ils couraient les rues, barbouillés de lie de vin , couronnés de lierre & chantant en l'honneur du Dieu, des Cantiques dignes de leurs fonctions.

Le *Phallus* était cette figure dont on s'est servi pour caractériser le Dieu des jardins, & que les Prêtres de Bachus avaient empruntée des Fêtes d'Osiris dont elle était le principal ornement. A l'imitation des Egyptiens, les *Bramins* la portent encore en procession, & d'après nos idées de bienséance, dit M. de Voltaire, nous devons penser qu'une cérémonie qui nous paraît si infâme, n'a été inventée que par la débauche. Mais, ajoute-t-il, il n'est guère croyable que la dépravation des Mœurs ait jamais chez aucun peuple établi des Cérémonies Religieuses. Il est probable au contraire que cette coutume fut introduite dans des tems de simplicité, & qu'on ne pensa d'abord qu'à honorer la Divinité dans le symbole de la vie qu'elle nous a donnée; une telle cérémonie a dû ensuite inspirer la licence à la jeunesse & paraître ridicule aux esprits sages dans des tems plus rafinés, plus corrompus & plus éclairés; mais l'ancien usage a subsisté malgré les abus, & il n'y a guère de peuple qui n'ait conservé quelque cérémonie qu'on ne peut ni aprouver ni abolir.

Les *Orgies* dans lesquelles ce *Phallus* était porté, s'appellaient *Fêtes Phalliques* & voici quelle fut la cause de leur établissement. Un certain Pégase habitant d'Eleuthère, fut couvert de ridicule par les Athéniens pour avoir introduit chez

eux des images de Bachus : peu de tems après ils furent frappés d'une maladie épidémique qu'ils regardèrent comme une punition de l'injure qu'ils avaient faite au Dieu : aussi-tôt ils envoyèrent consulter son Oracle, tant pour découvrir un remède à leurs maux, que pour réparer le crime qu'ils avaient commis. L'Oracle répondit que la Ville devait recevoir Bachus avec la plus grande pompe, & cet ordre fut exécuté. On attacha aux Thyrses des représentations des parties malades pour marquer que c'était au Dieu qu'on en devait la guérison, & cette Fête fut renouvellée tous les ans.

Les Grecs avaient aussi des *Magodics*, autre genre de farces dont il est fait mention dans Athénée. Les *Magodes*, dit-il, usent des tymbales, s'habillent en femmes, en jouent les rôles, ainsi que ceux de débauchés & d'hommes ivres, & font toutes sortes de gestes lascifs & deshonnêtes. Suivant Hesychius, ces *Magodes* étaient des espèces de *Pantomimes* qui sans parler, exécutaient différens rôles par des danses seules.

Enfin il existait encore chez les Anciens une espèce de Drame qui tenait de la Comédie & de la Tragédie. On l'appellait *Hilarodie*, ou *Hilaro-tragédie*.

La Tragédie exigeait non-seulement que ses personnages fussent des Héros ou des Princes,

mais il était encore néceſſaire quelle roulât ſur quelque grand malheur, & ſoit que la cataſtrophe en fût heureuſe ou funeſte, elle devait toujours exciter la terreur & la pitié. *L'Hilarodie* au contraire amenait bien les mêmes perſonnages ſur la Scène, mais ſes ſujets devaient être gais, conſéquemment c'était une eſpèce de Comédie, puiſqu'elle avait pour but d'amuſer les Spectateurs.

Il y a apparence que les fables *Rhintoniques* dont parle Donat dans ſa préface ſur les Comédies de Térence, étaient des Pièces à-peu-près ſemblables aux *Hilarodies*. On les nommait *Rhintoniques* du nom de leur Auteur *Rhinton*. Athénée cite de ce Poète une Pièce intitulée *Amphytrion*, qui pourrait bien avoir été l'original d'après lequel Plaute a compoſé le ſien. Cet *Amphytrion* a tous les caractères de l'*Hilarodie*.

Scaliger prétend que l'*Hilarodie* & l'*Hilarotragédie* ſont la même choſe; d'autres ont cru que l'*Hilarotragédie* était à-peu-près ce que nous appellons *Tragi-Comédie*, ou une Tragédie dont la cataſtrophe eſt heureuſe & fait paſſer le Héros d'un état malheureux à un état fortuné. D'autres enfin croient que c'était un mélange de tragique & de comique, de choſes ſérieuſes & ridicules; mais en général nous ne ſommes pas aſſez inſtruits des caractères diſtinctifs de toutes ces ſortes

de Drames anciens, pour en marquer les rapports & les différences.

POÈTES COMIQUES

Qui ont précédé Ariſtophane, ou qui ont vécu de ſon tems.

SUSARION.

SUSARION né à Mégare paſſe pour le plus ancien Poète comique. Il était fils de Philinus & vivait long-tems avant Epicharme, vers le tems de Piſiſtrate. Nous avons dit plus haut que ce fut lui qui mérita le premier que l'on établît des Prix de Poéſie. Il avait épouſé une femme très-méchante, & dans une des Fêtes de Bachus il monta ſur le Théâtre pour en inſtruire le peuple auquel il dit que c'était un mal ſans remède. On a traduit en latin les quatre vers qu'il débita ſur ce ſujet.

Audite, populus. Suſarion hæc dicit,
Filius Philini Megarenſis Tripodiſcius :
Malum ſunt mulieres, ſed tamen, ô, populares,
Non eſt domum invenire ſine malo.

ÉPICHARME.

Epicharme était de Syracuſe, ſelon Suidas, & de Mégare ſelon d'autres, raiſon pour laquelle

Ariſtote & Horace l'appellent indifféremment le *Sicilien.* Cependant quelques Auteurs le font naître à Samos, & d'autres dans l'Ile de Cô : ils ajoutent qu'il accompagna Cadmus en Sicile, lorſque ce Prince s'y retira.

Il eut pour père Chymarus & pour mère Sicida. Ariſtote & Pline lui attribuent l'invention de deux lettres Grecques, ſavoir, le Θ, & le Φ. Plutarque rapporte qu'un jour il lui échapa des propos indécens devant la femme d'Hiéron Tyran de Sicile, & qu'il en fut puni très-ſévèrement. Il compoſa pluſieurs Comédies dont l'Antiquité faiſait le plus grand cas, & ſi l'on en croit Horace, Plaute l'a imité dans la compoſition de toutes ſes Pièces. Platon même, ſelon Alcinus, lui avait dérobé ſes plus belles penſées. Il vécut vers la 70e. Olympiade, & Lucien aſſure qu'il mourut âgé de 97 ans. Son fils Dindlochus ou Dinolochus, fut Poète comme lui, & compoſa 14 Comédies très-eſtimées.

CHIONIDES.

Il naquit à Athènes & fut contemporain d'Epicharme. On le regarde comme le premier Poète de la *Comédie ancienne*, & parmi ſes Pièces on cite le *Héros*, les *Mendians*, les *Perſes.*

PHORMUS.

Phormus ou Phormis était de Syracuſe & vécut auſſi du tems d'Epicharme. Il fut l'ami de Gélon;

Tyran de Sicile, & Directeur des études de ses fils. Il introduisit sur le Théâtre une sorte d'habit nouveau qui tombait jusques sur les talons.

MAGNÈS.

Magnès était Icarien, selon les uns, & Athénien selon les autres. Tout jeune encore, on le comparait à Epicharme déja vieux. Il préféra le mode Lydien dans ses Ouvrages, & n'employa pour ainsi dire que celui-là. On prétend qu'il imitait la voix de presque tous les animaux & particulièrement le cri des poules & le croassement des grenouilles. Il composa 9 Comédies au nombre desquelles on cite les *Ornithes*, les *Lydiens* & les *Moucherons*. Il mourut dans la plus grande vieillesse.

LYCUS ET AMEPSIAS.

On les compte parmi les Poètes de *l'ancienne Comédie*, mais leurs ouvrages furent peu estimés, & Aristophane ne les a point épargnés. Il les regardait comme des Auteurs froids & ineptes. Suidas & Diogène Laerce en font mention. Ils vivaient vers la 86e. *Olympiade.* On prétend qu'Amepsias avait composé une Comédie dont Socrate était le sujet.

PHRYNIQUE.

Il fut Poète de l'*ancienne Comédie* & contemporain de Lycus : on l'appellait *l'Etranger*, parce qu'ordinairement

dinairement il disait dans ses Pièces beaucoup de choses étrangères au sujet. On lit dans Suidas qu'il fut nommé Général des Athéniens & qu'il livra son armée au Commandant de la flotte Lacédémonienne, bien qu'Alcibiade eût intercepté & envoyé ses lettres à Athènes.

ANTIPHANÈS.

Il excella dans l'*ancienne Comédie* & y employa une sorte de vers auxquels il donna son nom. Il y a eu un autre Antiphanès, mais postérieur à celui-ci, & que l'on compte parmi les Poètes de la *Comédie moyenne :* il naquit vers la 93e. *Olympiade*, à Smyrne, selon quelques-uns, & dans l'Ile de Rhodes, selon quelques autres. Ses parens étaient esclaves, & son père s'appellait Démophanès, sa mère Œnoès. Quelques Auteurs prétendent qu'il composa 365 Comédies, d'autres 290, & qu'il ne fut victorieux que 13 fois. On ajoute qu'il mourut dans l'Ile de Chio, âgé de 75 ans, & que ses os furent portés à Athènes. Il laissa un fils nommé Stéphanus qui fut aussi Poète Comique & dont les Pièces étaient estimées.

APOLLOPHANÈS.

Il était Athénien & Poète de l'*ancienne Comédie.* Suidas met au nombre de ses Pièces,

Daulis, *Iphigéron*, les *Crétois*, *Danaé* & les *Centaures*.

Il eut pour contemporain Cratès qui se rendit célèbre par trois Pièces intitulées, le *Trésor*, *Ornithès*, *Phyllagire*. Aristote le met au nombre des premiers Poètes Athéniens de ce tems-là. Il en exista un autre du même nom, qui composa sept Comédies.

PLATON ET CRATINUS.

Ces deux Poètes naquirent à Athènes dans la même année. Athénée & plusieurs autres Ecrivains vantent beaucoup la richesse de style du premier. Le second était fils de Callimède & fut Auteur de 21 Comédies dont 9 furent couronnées. On prétend qu'il mit au Théâtre la première Pièce satyrique, & que dans toutes celles qui sortirent de sa plume, il se distingua par la touche la plus ferme & la plus hardie. Il mourut vers la 87e. *Olympiade*, de chagrin, dit-on, d'avoir vu renverser un vase rempli de vin. Il l'aimait au point que dans plusieurs de ses Ouvrages il a répété que sans le vin il était impossible de devenir Poète. Aristophane lui reproche ce défaut dans sa Comédie des *Chevaliers*.

DIOCLÈS.

Dioclès était d'Athènes ou de Phlia. Il inventa une espèce d'harmonie qu'il produisait avec des

vases de terre cuite, de différente grandeur, & que l'on frappait avec de petits bâtons. Athénée & Suidas lui attribuent les *Abeilles*, les *Bachantes*, les *Songes* & *Thalassa*. C'était le nom d'une Courtisanne. Il fut suivi de Phillylius & de Sannirion, tous deux Athéniens. Suidas fait mention de plusieurs de leurs Pièces.

PHILONIDÈS.

Il était né à Malthe, & avant de travailler pour le Théâtre, il avait été *Foulon*. Aristophane prétend que ses Ouvrages se ressentaient de son premier état, & lorsque l'on voulait désigner de mauvais Auteurs, on disait, *plus ignares que Philonidès le Malthois*. Cependant ses Pièces lui acquirent de la célébrité, & malgré la rudesse de sa composition, il attachait par des idées originales. On lit dans quelques Historiens qu'il avait fait le voyage de Corinthe par amour pour la Courtisanne Laïs. Il vécut vers la 90e. *Olympiade*. Suidas & Athénée parlent de son fils Nicocharès qui fut contemporain d'Aristophane, & dont les Pièces furent très-estimées.

TIMOCRÉON.

Dans le même tems à-peu-près, vécut Timocréon né dans l'Ile de Rhodes. Selon Athénée, il commença par être athlète & remporta le prix du Pentathle. Il eut querelle avec Thémistocle & le

Poète Simonide contre lesquels il composa des Comédies; le premier le fit exiler, mais l'ayant été lui-même, Timocréon l'invectiva de nouveau dans ses Pièces & n'en fut point puni. Son épitaphe dont nous donnons la traduction latine, prouve qu'il était gourmand, ivrogne, grand parleur & grand mangeur.

Multa bibens, & multa vorans, mala multaque dicens
Ipse viris, jaceo Timocreon Rhodius.

EUPOLIS.

Eupolis né à Athènes, vivait vers la 88e. *Olympiade*, sous le gouvernement d'Apollodore. A dix-sept ans, il avait fait 17 Pièces & remporté 7 couronnes. Son style ressemblait beaucoup à celui de Cratinus qu'il avait pris pour modèle. On lui attribue les *Egéens*, les *Androgines* ou *Hermaphrodites*, le *Flatteur*, &c..... Héphestien & Lucien font le plus grand éloge d'une autre de ses Comédies intitulée les *Baptes*. C'était le nom des Prêtres de Cotitto Déesse du Plaisir chez les Athéniens. On célébrait ses Fêtes la nuit par des danses & par toutes sortes de débauches. Platon parle aussi de cette Pièce dans son Historique sur la mort du même Poète. Nous savons, dit-il, qu'Eupolis fut jetté à la mer par les *Baptes*, pour avoir dépeint leur dévotion dans une Comédie.

Marcus Tullius prétend, dans ses Epîtres, que

cet Auteur y fut précipité par Alcibiade avec lequel il faisait route vers la Sicile, mais Craſtothènes le nie formellement & cite d'Eupolis des Pièces poſtérieures à ce voyage. D'autres Auteurs aſſurent qu'il ſubit en effet cette punition par l'ordre de ce même Alcibiade contre lequel il avait écrit, & qu'il fut aſſez heureux pour ſe ſauver après avoir lutté long-tems contre les flots. Elien appuie cette conjecture & y joint l'anecdote ſuivante. » Le Poète Augéas avait fait préſent à Eupolis d'un chien de la race des dogues & d'une eſpèce merveilleuſe, préſent qu'Eupolis agréa beaucoup & qu'il crut reconnaître ſuffiſamment en accordant le nom d'ami à Augéas. Ce chien devint ſi fidèle à ſon Maître, qu'un jour ayant vu Ephialtes ſon eſclave, lui dérober ſes Tablettes, il ſe jetta ſur lui & le mit en pièces. Eupolis étant mort à Egina, Ile de la mer Egée, & y étant enterré, ſon chien, après avoir gémi long-tems ſur ſon tombeau, y périt conſumé de douleur. De-là cet endroit fut appellé *le deuil du chien*, *canis luctus*.

Dans le même tems, on vit fleurir Théophilus contemporain d'Euripide & qui compoſa pluſieurs Comédies parmi leſquelles Suidas & Athénée citent le *Médecin d'Epidaure*, la *Pancratie*, la *Béotie*, *Néoptolême*, les *Prétides* filles de Prétus Roi des Argiens : elles s'imaginaient avoir été changées en vaches depuis qu'elles avaient oſé ſe dire plus

belles que Junon. On les nommait *Lysippe*, *Iphianasse* & *Iphinoé*.

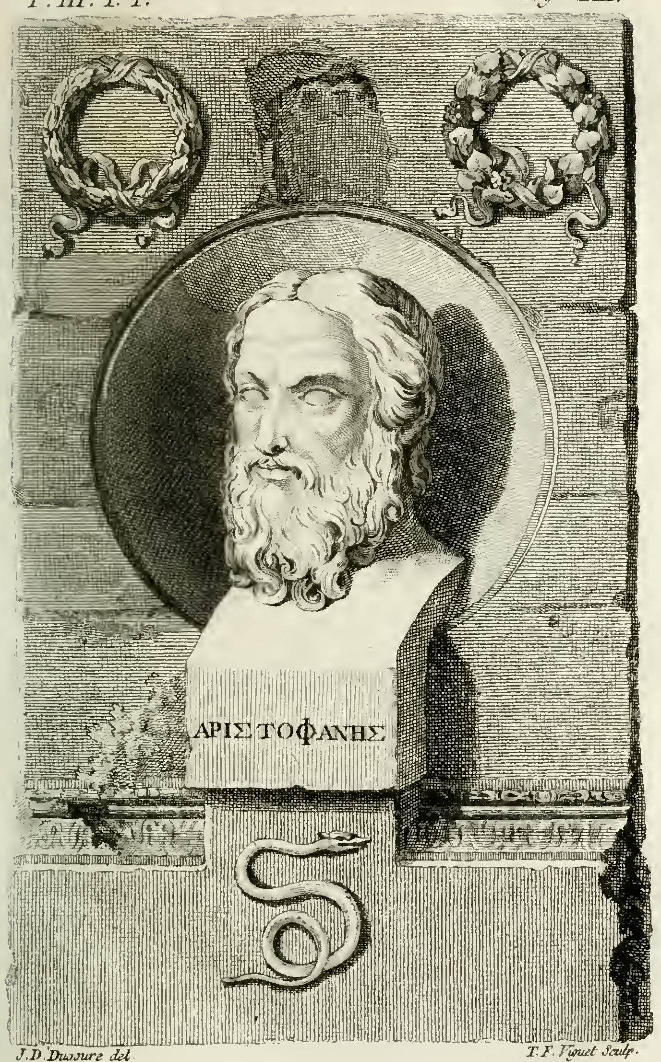
L'Histoire parle aussi de Théognète Thessalien & Auteur de plusieurs Pièces. On cite de lui *Philargyre* & le *Centaure*. Il eut pour contemporain Evagès né dans l'Ile d'Hydrée située devant Trésène. De Pasteur qu'il était, il devint Poète Comique, & plein d'ineptie pour tous les autres Arts, selon Stéphanus, il acquit de la célébrité au Théâtre.

ARISTOPHANE.

Selon quelques Auteurs, il était Athénien, fils de Philippus & de la Tribu *Pandion*. D'autres disent qu'il était Eginette, d'autres enfin prétendent qu'il était Rhodien. Pour lui, il se disait du Bourg Cydathénien, & malgré ses ennemis, il fut déclaré Citoyen d'Athènes. On prétend que ce fut une faveur de ses Juges, faveur qu'il dut à un bon mot qu'Homère fait dire à Télémaque dans son *Odyssée*, & que le Poète s'appliqua en défendant sa cause.

Je suis fils de Philippe, à ce que dit ma mère,
Pour moi, je n'en sais rien. Qui sait quel est son père?

Il florissait dans la 85e. Olympiade, 437 ans avant notre Ere, & de la fondation de Rome 317. C'était le siècle des grands hommes de la Grèce, particulièrement de Socrate & d'Euripide auxquels



J. D. Dugoure del. T. F. Viguet Sculp.

ARISTOPHANE.

il ſurvécut. Dès ſon enfance, il donna des indices certains qu'il ſurpaſſerait tous les Poètes de ſon tems, & dans la ſuite, il ne prit la plume que pour s'en ſervir contre les Athéniens les plus diſtingués. Dans ſa Pièce des *Chevaliers*, il ſe déchaîna vivement contre Cléon qui alors Tribun du peuple, écraſait la République du poids de ſon autorité. Ce Cléon était tellement redouté, qu'aucun Acteur n'oſa le jouer; Ariſtophane s'en chargea, quoiqu'il ne montât jamais ſur la ſcène, & le lendemain il fut condamné à une amende de cinq talens : mais cette punition ne lui ôta rien de ſa hardieſſe, on en jugera par l'extrait de ſes Pièces.

Calliſtrate & Philomède étaient ſes Acteurs ordinaires. Le premier mettait au Théâtre les Pièces qui ne regardaient pas directement l'Etat & les Particuliers, telles que le *Plutus*; le ſecond jouait celles qui peignaient les Athéniens préſens.

Ceux-ci conçurent pour Ariſtophane une ſi grande eſtime, que par un décret public ils lui décernèrent une couronne faite d'une branche de l'olivier ſacré dépoſé dans la Citadelle.

Il eut trois fils : Nicoſtrate, Araros & Philippe. Le ſecond fit quelques Pièces de Théâtre, mais ſans goût, ſans chaleur, ſans génie. Le mot *plus froid qu'Araros* était paſſé en proverbe.

Selon quelques Hiſtoriens, Ariſtophane compoſa 54 Comédies, & 44, ſelon d'autres. Il n'en

eſt reſté que 11. La réputation de leur Auteur s'était ſi fort étendue, même de ſon vivant, que le premier ſoin du Roi de Perſe en arrivant en Grèce, ce fut de demander où était le Poète de la Comédie; c'était Ariſtophane qu'il déſignait. Il mourut à Athènes, & voici la traduction de l'épitaphe que l'on grava ſur ſon tombeau.

Quærentes Templum, Charites, quod non cadat unquam,
Invenere animam Vatis Ariſtophanis.

» Les Grâces cherchant un Temple qui ne dût jamais périr, trouvèrent l'eſprit du Poète Ariſtophane «.

Il nous a été impoſſible de recueillir d'autres particularités ſur ſa vie, mais on a beaucoup parlé de ce qui nous reſte de ſes Ouvrages, & avant d'en donner l'analyſe, nous croyons qu'il eſt néceſſaire de jetter un coup-d'œil ſur les divers jugemens qui en ont été portés. Les Enthouſiaſtes & les Critiques doivent être également ſuſpects au Lecteur, mais un peu d'attention fait bientôt appercevoir ce qui eſt porté à l'excès dans les uns ou dans les autres, & ce n'eſt qu'en liſant le *pour* & le *contre*, que l'on peut apprécier un Ecrivain à ſa juſte valeur.

» Ariſtophane, dit le P. Rapin, n'eſt point exact dans l'ordonnance de ſes Fables, ſes fictions ne ſont pas vraiſemblables. Il joue les gens groſſièrement & trop à découvert. Socrate qu'il raille ſi fort dans ſes Comédies, avait un ton de raillerie

plus délicat que lui & il n'était pas si effronté. Il est vrai qu'Aristophane écrivait encore dans le désordre & dans la licence de la *vieille Comédie*, & qu'il avait reconnu l'humeur du peuple d'Athènes qui se choquait aisément du mérite des gens extraordinaires dont il plaisantait. Mais la trop grande envie qu'il avait de plaire à ce peuple en jouant les honnêtes gens, le rendit lui-même mal-honnête homme & gâta un peu le génie qu'il avait de railler, par ses manières rudes & outrées. Après tout, il ne faisait souvent le plaisant que par des goinfreries. Ce ragoût composé de 76 syllabes dans la dernière scène de la Comédie des *Harangueuses*, ne serait pas du goût de notre siècle. Son langage est quelquefois obscur, embarassé, bas, trivial, & ses allusions fréquentes de mots, ses contradictions de termes opposés les uns aux autres, ses mêlanges de style, du tragique & du comique, du sérieux & du bouffon, du grave & du familier, sont fades. Ses plaisanteries, à les examiner de près, sont souvent fausses «.

Qu'après avoir lu ce morceau, on ouvre la Préface de Mlle le Fébvre, depuis Madame Dacier, & l'on verra qu'Aristophane y est traité d'une manière absolument opposée.

» Jamais homme, dit-elle, n'a eu plus de finesse que lui pour trouver le ridicule, ni un tour plus ingénieux pour le faire paraître. Sa critique est

naturelle & aisée, & ce qui se trouve fort rarement, il conserve beaucoup de délicatesse dans une grande fertilité. En un mot, l'esprit Attique que les Anciens ont tant vanté, paraît plus dans Aristophane que dans aucun autre Auteur que je connaisse de l'Antiquité. Mais ce qu'on doit le plus admirer en lui, c'est qu'il est toujours si bien le maître des matières qu'il traite, que sans se gêner, il trouve le moyen de faire venir naturellement des choses qui auraient paru d'abord le plus éloignées de son sujet, & que ses caprices, même les plus vifs & les moins attendus, paraissent comme des suites nécessaires des incidens qu'il a préparés. Son style est aussi agréable que son esprit; outre la pureté, la netteté, la force & la douceur, il a une certaine harmonie qui flatte si agréablement l'oreille, qu'il n'y a rien de comparable au plaisir qu'on prend à le lire. Quand il s'attache au style médiocre & commun, il le fait sans bassesse; quand il vient au style sublime, il s'élève sans obscurité. Que l'on ait étudié tout ce qui nous reste de l'ancienne Grèce, si l'on n'a pas lu Aristophane, on ne connaît pas encore tous les charmes & toutes les beautés du grec «.

Interrogeons actuellement Plutarque sur le compte de cet Auteur; que nous en dira-t-il? Qu'il a outré la nature, qu'il a parlé à la populace plus qu'aux honnêtes gens, que son style est obscur & licen-

cieux, ſublime & bas, ſérieux & badin juſquà la puérilité, qu'il n'a jamais fait parler ſes perſonnages ſuivant leur caractère, qu'on ne peut diſtinguer chez lui le fils du père, le citoyen du payſan, le héros du bourgeois, le Dieu du valet; que ſon ſel eſt amer, âcre, cuiſant & ulcérant, qu'il a gâté ce qu'il a voulu copier d'après nature, que chez lui la ruſe eſt malignité, la naïveté bêtiſe, les railleries moins capables de faire rire que d'être ſiflées, & les amours moins égayés qu'effrontés; qu'enfin c'eſt moins pour des perſonnes ſenſées qu'il a écrit, que pour des hommes perdus d'envie, de noirceurs & de débauches.

Platon était contemporain d'Ariſtophane & le jugeait ſi différemment, qu'il lui a donné une place diſtingée dans ſon *Banquet*. Pluſieurs Hiſtoriens aſſurent que ce même Platon envoya un Exemplaire des Œuvres du Poète Grec à Denis le Tyran, avec une lettre dans laquelle il l'exhortait à les lire avec attention, s'il voulait connaître à fond l'état de la République d'Athènes.

Pluſieurs Savans, & entr'autres Friſchlinus, l'ont défendu contre ſes accuſateurs dont le plus grand nombre a été ſuſcité par ſa Comédie des *Nuées*. Les Philoſophes ne pardonnent guères, & la manière injurieuſe dont Ariſtophane traita Socrate, raſſembla contre lui une foule d'ennemis qui ne firent pas plus de grâce à ſes Ouvrages qu'à ſa perſonne.

Nous ne prendrons pour guides ni l'animosité des uns, ni l'enthousiasme des autres : nous présenterons l'Auteur tel qu'il est, & d'après l'analyse de ses Comédies, nos Lecteurs lui assigneront la place qu'ils croiront lui devoir. Nous imaginons que la meilleure façon de le juger, c'est de séparer l'homme du Poète & de ne jamais perdre de vue le caractère du peuple Athénien. Aristophane a été trop jaloux de lui plaire, & c'est un tort qui lui en a donné beaucoup d'autres. L'intérêt ou l'amour de la gloire ne doivent point influer sur les mœurs d'un Ecrivain, & quelqu'appas qu'on lui présente, il doit toujours être lui même.

LES ACHARNIENS.

ATHÈNES avait donné le jour à la célèbre Aspasie qui par son esprit & par ses charmes était devenue l'Oracle de ses Concitoyens. Les plus grands personnages de la République lui faisaient la cour, Socrate même lui rendait hommage, & sans paraître se mêler de rien, Aspasie gouvernait absolument l'Etat : Périclès la vit, brûla pour elle de l'amour le plus violent & répudia sa femme pour l'épouser. Animés par les vapeurs du vin, quelques jeunes gens d'Athènes s'avisèrent un jour d'aller à Mégare & d'enlever la Courtisanne Si-

mætha ; les Mégariens offenſés en prirent deux à Aſpaſie, & le rapt de ces trois femmes fut la première cauſe de la guerre du Péloponèſe, guerre cruelle allumée par Périclès qui embraſſa les intérêts d'Aſpaſie ſi vivement, qu'il fit lancer le décret le plus terrible contre les Mégariens. Les habitans de Lacédémone lui députèrent des Ambaſſadeurs, & comme Périclès alléguait une loi qui défendait d'ôter le tableau ſur lequel un édit aurait été une fois écrit : hé bien ne l'ôtez pas, lui dit Polyarus, l'un de ces Envoyés, mais tournez-le, vous n'avez pas de loi qui vous le défende. Périclès trouva ce mot plaiſant, mais réſolu de ne ſe prêter à aucune eſpèce d'accommodement, il ôta aux Mégariens les terres ſacrées qu'ils mettaient en labourage, & le leur fit ſignifier par un Héraut d'armes.

» Il avint qu'il y mourut, dit Amyot d'après » Plutarque, & penſa-t-on que les Mégariens » l'euſſent fait mourir ? Par quoi Charinus propoſa » incontinent un décret contr'eux qu'ils fuſſent déclarés ennemis mortels des Athéniens à jamais » ſans eſpoir de réconciliation quelconque, & que » ſi un Mégarien mettait le pied ſeulement dans » le territoire d'Attique, il fût puni de mort, & » que les Capitaines annuels, quand ils feraient » leur ſerment ordinaire, juraſſent entre les autres

» articles, que tous les ans ils entreraient en armes
» par deux fois dans le Pays, & au dommage des
» Mégariens «.

Un acharnement ſi décidé de la part des Athéniens arma bientôt la plus grande partie de la Grèce, & Périclès, l'un des plus illuſtres Capitaines de ſon tems, Périclès vit ſans s'émouvoir, les troupes que les Mégariens réunirent contre lui.

» Si deſcendirent les Lacédémoniens leurs al-
» liés, continue Amyot, avec groſſe puiſſance
» au Pays de l'Attique ſous la conduite du Roi
» Archidamus, & en ruinant tout par où ils
» paſſaient, entrèrent juſqu'au Bourg d'Acharnes,
» là où ils ſe campèrent, eſtimant que les Athéniens
» ne les y ſouffriraient jamais, mais leur ſortiraient
» à l'encontre pour défendre leur Pays, & montrer
» qu'ils n'avaient point le cœur abattu. Mais Pé-
» riclès conſidérait qu'il ſerait trop dangereux de
» haſarder la bataille là où il ſerait queſtion de la
» propre Ville d'Athènes contre ſoixante mille
» combattans à pied, tant du Péloponèſe que de la
» Béotie, car autant il y avait au premier voyage
» qu'ils y firent. Et quant à ceux qui voulaient
» combattre à quelque prix que ce fût, & qui per-
» daient patience de voir ainſi détruire leur Pays
» devant leurs yeux, il les réconfortait & appaiſait

» en leur remontrant que les arbres taillés & cou-
» pés revenaient en peu de tems, mais qu'il eſt
» impoſſible de recouvrer les hommes quand une
» fois on les a perdus «.

Cependant la République d'Athènes était diviſée en deux partis, & ſi d'un côté, Périclès temporiſait; de l'autre, Cléon preſſait chaque jour le peuple d'exiger une action générale. Périclès fut inébranlable & la ſuite prouva qu'il avait raiſon. Effrayés par ſes délais, les Athéniens trouvèrent accès auprès de trois Princes qui leur promirent de puiſſans ſecours. Le premier était Sithalcès Roi de Thrace, le ſecond, Perdiccas fils d'Alexandre Roi de Macédoine, & le troiſième, Darius Nothus Souverain de Perſe; mais ces Princes ne s'acquittaient point de leurs promeſſes, & le Sénat amuſait le peuple par l'eſpérance qu'il lui donnait d'en voir bientôt l'accompliſſement.

Sans la connaiſſance de ces différens traits, il ſerait abſolument impoſſible de comprendre la Comédie d'Ariſtophane qui fut jouée aux Fêtes *Lénéennes*, la 6e. année de la guerre du Péloponèſe, & la 3e. de la 88e. *Olympiade*. Il y en avait trois & demie que Périclès était mort, & le peu de ménagement que l'Auteur a pour ſa mémoire, donnera une idée de la liberté dont jouiſſait l'*ancienne Comédie*. Le but d'Ariſtophane dans celle-ci, eſt de montrer par une allégorie, combien la paix eſt

préférable à la guerre : pour y parvenir, il suppose qu'un Particulier auquel il donne le nom de bon Citoyen, a trouvé le secret de se réconcilier avec les ennemis, & que lui seul recueille les fruits de cette réconciliation, tandis que les Athéniens & les Acharniens amusés par des promesses, ou contenus par les menaces du Sénat, cèdent à l'ambition de Lamachus dont l'intérêt particulier est de prolonger les hostilités. Périclès, Aspasie, l'Etat, les Généraux, tout dans cet Ouvrage est sacrifié aux sarcasmes de l'Ecrivain.

ACTE PREMIER.

Le bon Citoyen ouvre la scène, c'est Dicæpolis Acharnien, qui désolé de ses pertes, se rappelle tous les sujets qu'il a de se chagriner. Il n'en trouve qu'un de se réjouir, c'est l'article des cinq talens (*mille écus*) que Cléon a été obligé de *vomir*, & qu'il avait reçus de certains Insulaires, à condition d'engager la République à diminuer leur tribut annuel. Les *Chevaliers* lui ont fait *rendre gorge*, & Dicæpolis les loue d'avoir fait une action digne de la Grèce. Ces *Chevaliers* étaient le second ordre des quatre d'Athènes. Il en sera question dans la Pièce suivante.

Dicæpolis n'est pas moins fâché de voir que tout est changé dans la République où l'on ne rougit pas de préférer

préférer les Tragédies de Théognis à celles d'Eschyle. Il s'impatiente de ne voir arriver ni le peuple ni ses Chefs, & se promet bien de mettre le trouble dans l'assemblée que l'on va tenir, si l'on y parle d'autre chose que de paix. A l'instant même, on voit arriver une foule de Magistrats qui se précipitent les uns sur les autres pour avoir les premières places. Un Héraut les fait ranger & demande : *qui veut parler ?* c'était la formule ordinaire. Amphitéus se présente : il prouve qu'il est de race divine, qu'il n'a pas le sol, & que les Dieux dont il est issu lui ont commandé d'opiner pour la paix. A ce mot, on le fait chasser : Dicæpolis crie à l'injustice, on lui ordonne de se taire, il réplique, & soudain on annonce les Ambassadeurs d'Athènes qui reviennent de la Cour du Roi de Perse. Ils y sont restés douze ans avec deux dragmes par jour, la dragme valait dix sols, & ce qui les a retardés, c'est la quantité de grands repas qu'il leur a fallu faire pour acquérir la considération des Perses qui n'estiment que ceux qui boivent & mangent beaucoup. Ils amènent avec eux Pseudarbatane favori du Prince, & ce Satrape interrogé répond dans son langage barbare qui n'est entendu de personne. Darius, lui demande Dicæpolis, fait-il passer de l'argent aux Athéniens ? les Députés nouvellement revenus ne trompent-ils pas

le peuple ? Le favori reste muet, & Dicæpolis supposant qu'il le voit répondre par signes, il lui fait dire *non* à la première question, & *oui* à la seconde. Le Héraut prend la parole, & de la part du Sénat, il envoie Pseudarbatane au *Prytanée.* C'était le Palais où on logeait les Ambassadeurs & où l'on entretenait aux frais de la République ceux qui s'étaient distingués par quelques services essentiels. Les Magistrats y tenaient les assemblées extraordinaires, & c'est pour cela qu'on les appellait *Prytaniens.*

Le bon Citoyen trouve fort mauvais que l'on rende des honneurs au Satrape qui vient encore abuser le peuple par de fausses espérances, & il tire Amphitéus à l'écart, auquel il dit tout bas : » Prenez ces deux dragmes que je vous donne & faites alliance avec les Lacédémoniens pour moi seul & ma famille «. Amphitéus obéit, & le Héraut appelle Théorus qu'on avait envoyé vers le Roi de Thrace. Il s'avance & raconte qu'il serait revenu beaucoup plutôt si la glace n'avait rendu les chemins impraticables. Ce trait fait allusion aux Poésies froides de Théognis qui, ajoute Théorus, donnait une Pièce ici tandis que je buvais avec Sithalcès. Croiriez-vous que ce Prince adore Athènes au point d'écrire sur les murs : *Charmans Athéniens !* j'amène avec moi les plus braves de ses sujets, & les troupes qu'il a juré d'y joindre, se-

ront ſi nombreuſes, qu'on s'écriera en les voyant : Quelle prodigieuſe quantité de moucherons !

Cette phraſe tombe ſur la voracité des ſoldats étrangers qui ruinaient l'Etat, lorſqu'il les appellait à ſon ſecours. On fait paraître ceux dont Théorus a parlé, & ce ſont des Odomantes, peuples féroces, grands mangeurs d'ail, qui demandent deux dragmes de ſolde.

Dicæpolis rompt l'aſſemblée, & à peine tout le monde s'eſt-il retiré, qu'il voit arriver ſon ami Amphitéus : ce retour eſt prompt, mais Ariſtophane ſacrifie la vraiſemblance à l'envie d'être plaiſant.

Les Vieillards ont ſu que cet Amphitéus apportait la paix à Dicæpolis & l'ont pourſuivi à coups de pierres, mais il a pris la fuite & les traités ſont dans ſa poche. J'en ai de trois goûts, dit-il : en voici de cinq ans, goûtez.

DICÆPOLIS, *faiſant la grimace.*

Fi : celui-ci ſent la poix & le gaudron du vaiſſeau. (*Alluſion aux flottes qu'on équipait pour la guerre.*)

AMPHITÉUS.

Celui-là eſt de dix feuilles.

DICÆPOLIS, *ſecouant la tête.*

Aye : celui-ci eſt encore un peu aigre. Il ſent

les allées & venues des Ambaſſadeurs & le retard des alliés..

AMPHITÉUS.

Eh bien, en voici un autre de trente ans ſur mer & ſur terre.

DICÆPOLIS.

Donnez : c'eſt pure ambroſie, vrai nectar.

Muni de ce dernier, il va préparer un ſacrifice à Bachus en action de grâces : Amphitéus ſe retire fort content de ſon paiement, & les Acharniens parfondent en tumulte ſur le Théâtre : ils ſe partagent en deux demi-Chœurs, & leur deſſein eſt de lapider le porteur de traités, s'ils ont le bonheur de le découvrir.

ACTE II.

Il commence par le ſacrifice de Dicæpolis accompagné de ſa femme, de ſa fille & de ſes valets chargés des préſens que leur Maître va offrir au Dieu du vin. » Je vous rends grâces, lui dit-il, je » revois ma chère patrie après mon traité particulier avec les Lacédémoniens, & me voilà délivré des misères, des inquiétudes, enfin de » *Lamachus* «, c'était un des Généraux d'Athènes.

Les Acharniens qui l'entendent parler de paix, veulent ſe jetter ſur lui, & ne ſachant comment ſe ſouſtraire à leur fureur, il les menace de tuer

leurs amis qu'il a en ôtage : quels ſont ces amis ? le devinerait-on ? Un ſac à charbons qu'il veut percer d'un coup d'épée, & auxquels les Acharniens à genoux le ſupplient de faire grâce. Que ſignifie cette bizarre plaiſanterie ? Nous l'ignorons : à moins, comme le prétendent quelques Auteurs, que cet endroit ne ſoit une parodie du *Télèphe* d'Euripide ; mais ſur quoi cette parodie portait-elle ? Nous l'ignorons encore, puiſque le *Télèphe* n'eſt pas connu.

Dicæpolis racommodé avec les Acharniens voudrait leur parler en faveur des habitans de Lacédémone, mais comment s'y prendre avec vous autres, dit-il, qui comme tous les peuples de l'Attique, ne voulez qu'être loués, flattés, careſſés ? qui ne voulez pas voir que l'on vous trahit, qui ne vous occupez qu'à juger & ſur-tout à condamner, ſans vous embaraſſer des affaires les plus eſſentielles ? Je ſais, ajoute-t-il au nom d'Ariſtophane, je ſais ce qu'il m'en a coûté pour ma Comédie de l'an paſſé : Cléon me traîna au Tribunal des Athéniens, il m'accabla d'un torrent d'injures, & je manquai de périr dans le bourbier où il me plongea.

La Comédie que l'Auteur cite a été perdue & avait pour titre, *Les Babyloniens* dans leſquels ſans doute Cléon était maltraité : auſſi accuſa-t-il le Poète d'avoir livré ſes Citoyens & l'Etat à la

risée des Etrangers, parce que la Pièce avait été jouée vers le printems, aux Fêtes *Dionysiales*, en présence des alliés qui apportaient leurs tributs à Athènes. Le Lecteur a vu comment Aristophane se tira de cette affaire qui peu de tems après lui fournit l'idée *des Chevaliers*.

Pour mieux raisonner sur le compte des Lacédémoniens & faire naître plus aisément la pitié, Dicæpolis imagine de se déguiser en gueux, & le Chœur lui conseille de prendre le casque infernal du Poète Jerôme, puis de parler comme un *Sisyphe*.

Ce Jerôme était un Auteur tragique qui ne visait qu'au terrible, & qui malgré le gigantesque de ses idées, s'attirait quelquefois des applaudissemens. Il avait des cheveux noirs & touffus qu'Aristophane appellait *perruque* ou *casque d'Enfer*. A l'égard de *Sisyphe*, le Poète fait vraisemblablement allusion à son retour du Tartare, retour consacré par une fable que raconte Noel de Conti d'après Démétrie, sur les Oracles de Pindare.

» Les autres, dit-il, maintiennent que Sisyphe » fut condamné à rouler sa pierre aux Enfers pour » avoir déloyaument trompé les Démons sou- » terrains, disant qu'après sa mort il descendit » vers eux & fit là-bas un tour de son métier à » Pluton. Comme il était en l'article de la mort, » il commanda à sa femme de jetter son corps

» emmi la place sans sépulture : ce qu'elle ayant » fait, il demanda permission à Pluton d'aller » châtier sa femme qui tenait si peu compte de » lui, promettant de retourner en bref. Mais lui » étant sa requête accordée sous cette condition, » comme il eut derechef goûté l'air de ce monde, » il ne voulut plus retourner en l'autre, jusqu'à » tant que Mercure l'empoignant au collet, l'y » ramena, mettant en exécution ledit arrêt des » Dieux contre lui. D'autres veulent encore que » ce soit pour avoir pris à force sa nièce Tyrrho «. (*Trad. de Jan de Montlyard*, 1607.)

Pressé d'exécuter son projet, Dicæpolis frappe à la porte d'Euripide, & le valet Céphisodon se présente..... Euripide est-il ici ? — Oui & non. Son corps y est, mais son esprit bat la campagne pour recueillir de petits vers. On l'appelle à plusieurs reprises, il paraît, & le bon Citoyen lui demande quelques-uns des lambeaux tragiques dont il a coutume de revêtir ses personnages. Euripide lui en propose plusieurs : ce n'est pas cela, répond Dicæpolis, vous avez une Tragédie dont le Héros est encore plus déplorable. — *Télèphe ?* — Justement, ce sont ses haillons que je demande. Hola quelqu'un, reprend Euripide, qu'on me les apporte ; on les trouvera parmi ceux de *Thyeste* & d'*Ino*. Ces deux Tragédies sont ignorées.

Les habits arrivent, le Bourgeois d'Acharne

s'en revêt & continue de tourmenter Euripide, au point de lui demander par charité un paquet de ces herbes que vendait sa mère. On prétendait qu'elle avait été marchande de légumes. (*Voyez sa Vie.*) Euripide indigné se retire & ordonne que l'on ferme sa porte au nez de Dicæpolis.

Celui-ci métamorphosé en *Télèphe*, en prend toutes les manières, en adopte tous les gestes, & avec la permission du Chœur, il commence sa harangue parodiée d'une scène de ce même *Télèphe.*

» Ne trouvez pas mauvais, dit-il, que j'ose parler d'affaires d'Etat, quoique gueux, puisque j'ai fait une Tragédie, & que la Tragédie a pour objet ce qui est juste. Je hais les Lacédémoniens, mais après tout, pourquoi les accuser de la perte de nos vignes ? Au moins je ne parle point d'Athènes, je ne parle point de l'Etat, songez-y. Mais quelques hommes diffamés, perdus, sans foi, sans loi, sans naissance, calomnièrent les Mégariens : tout devint Mégarien à leurs yeux. L'on n'apportait rien au marché qui ne le fût, & que l'on ne confisquât sur ce pied-là. C'était peu. Nos jeunes étourdis s'enivrent, vont à Mégare & enlèvent Simætha. Les Mégariens, pour s'en venger, dérobent deux Courtisannes d'Aspasie. Voilà la source de la guerre qui désole la Grèce. Trois Courtisannes ! voilà la cause des emportemens de Périclès. Voilà

pourquoi il a tant éclaté, tant foudroyé dans le Sénat & brouillé enfin la Grèce entière. Voilà le principe de cet édit fatal qui interdisait aux Mégariens la terre & la mer. Ceux-ci contraints par une cruelle nécessité, prient les Lacédémoniens de solliciter la rescision d'un décret si funeste, porté pour un sujet si frivole. Nous n'écoutons ni les prières, ni les soumissions. De-là les fureurs de la guerre & le bruit des armes. Il ne fallait pas cela, dira-t-on, que fallait-il donc ? que devaient faire les Lacédémoniens ? Si l'un d'entr'eux eût enlevé un chien à ceux de Sériphe la moindre de vos Iles, ne vous verrait-on pas aussi-tôt en mouvement pour équiper trente vaisseaux, afin de venger cette injure ? &c.....

Une partie du Chœur approuve l'Orateur, & l'autre le blâme : ceux-ci trouvent qu'il a dit la vérité, ceux-là prétendent qu'il ne faut pas la dire, & la dispute s'échauffe de manière, que l'on appelle à grands cris le Général Lamachus.

Il accourt ; il fait l'empressé comme s'il s'agissait d'une surprise de l'ennemi, ou d'une sédition sérieuse. On lui défère un gueux qui calomnie la République, & ce gueux, par les soumissions les plus railleuses, demande un moment d'audience au grand Lamachus qu'il prie de mettre bas son armure, ses plumes, ses aigrettes, parce qu'elles lui font peur. Lamachus veut se fâcher, mais

bientôt il eſt accablé d'injures par Dicæpolis qui abandonnant ſon perſonnage, lui montre ſes prétendus traités de paix, & lui reproche d'avoir été fait Général plutôt par la voie de l'argent que par celle du mérite. Lamachus outré jure un guerre éternelle aux Péloponéſiens, Dicæpolis leur permet le commerce avec Athènes, excepté en faveur du Général, & les deux adverſaires ſe retirent.

La dernière ſcène de cet Acte, ou plutôt l'intermède ſuivant renferme l'apologie du Poète qui, par la bouche du Chœur, ſe lave des calomnies que ſes ennemis ont lancées contre lui. Il prétend que loin d'être accuſé d'avoir maltraité les Athéniens dans ſes Pièces, il doit au contraire obtenir de grandes récompenſes pour avoir tâché de leur ouvrir les yeux ſur les vaines promeſſes des nations étrangères. La première de ces Pièces avait pour titre *les Daitaliens*, Ouvrage qui nous eſt inconnu, ainſi que les *Babyloniens*, comme nous l'avons dit. Dans celui-ci, l'Auteur traite ſes Concitoyens d'enfans, de dupes, d'imbécilles ſéduits par les fades louanges de leurs alliés qui ne font rien pour eux, tandis que lui, Ariſtophane, a ſeul oſé dire la vérité en plein-Théâtre, au péril de ſa vie. Mais cette hardieſſe, ou plutôt cette franchiſe héroïque l'a rendu l'objet de la curioſité de tous les tributaires d'Athènes, entr'autres du Roi de Perſe, qui informé des ſujets ordinaires de ſes Pièces par les

Ambaſſadeurs de Lacédémone qu'il avait queſtionnés ſur ſon compte, leur dit : Cet Auteur ne veut que le bien, & ſi les Athéniens ſuivaient ſes conſeils, ils feraient les Maîtres de la Grèce.

Laiſſez-donc faire Ariſtophane, continue le Chœur en s'adreſſant aux ſpectateurs; il n'a en vue que l'intérêt public, & il le procurera de toutes ſes forces, non par des adulations baſſes, par des ſoupleſſes artificieuſes, mais par de ſalutaires avis. Il défie Cléon : qu'en aurait-il à craindre, ayant pour lui la droiture & l'équité, aſſuré d'ailleurs qu'il ne ſera jamais repréhenſible de lâcheté en fait de bien public, comme l'a été ſon ennemi ?

L'Acte finit par un reproche que fait l'Auteur aux Athéniens de confier à des jeunes gens le gouvernement de l'Etat & le commandement des Armées. Cette phraſe tombait en partie ſur Lamachus devenu célèbre depuis, par des actions qui obligèrent Ariſtophane même à lui rendre juſtice.

ACTE III.

Dicæpolis arrive & déſigne ſur le Théâtre un Marché où il permet aux Péloponéſiens, aux Mégariens & aux Béotiens de venir commercer pour lui, mais à l'excluſion de Lamachus. En un mot, il donne des ordres abſolus ſur-tout, en vertu de ſon traité avec Lacédémone.

Un Mégarien mourant de faim depuis que le négoce est interrompu, apporte des marchandises, & ces marchandises sont ses propres enfans qu'il instruit à contrefaire le cri des porcs pour les vendre : cette scène est du comique le plus absurde & le plus bas : la suivante est remplie par un délateur qui crie *haro* pour avoir sa part de la confiscation. Dicæpolis le confond & fait voir que la paix une fois conclue, on ne verra plus de Cléonyme, plus d'Hyperbolus dont l'unique but est d'amuser les Citoyens pour s'enrichir à leurs dépens.

ACTE IV.

Un Béotien riche se présente avec des denrées de toute espèce, un nouveau délateur accourt & on le bafoue. Le Valet de Lamachus veut faire quelques achats pour son Maître, il est congédié, & le Chœur demande la paix dont il entrevoit tous les avantages. Un Héraut l'annonce à Dicæpolis & l'engage à la célébrer, mais cette paix est exclusive pour lui & pour sa famille, & d'un côté, il refuse d'en partager les douceurs avec un misérable Laboureur qui a perdu ses bœufs ; de l'autre, avec un nouveau marié qui se déclare contre la guerre. A l'instant même, arrivent deux Courriers : l'un veut parler à Lamachus & lui annonce qu'il faut prendre les armes contre les Béo-

tiens, l'autre invite Dicæpolis à un grand festin. Lamachus va se battre malgré lui, & après une raillerie cruelle, après une antithèse soutenue de termes de guerre & de cuisine, Dicæpolis vole au banquet qui l'attend.

Dans le cinquième Acte, on annonce comiquement que Lamachus a été blessé, & on le ramène avec les fuyards au milieu desquels il déplore son destin. Dicæpolis a bien dîné, il paraît, & le Général battu est la victime de ses plaisanteries.

Qu'un Citoyen se soit avisé de tourner ses compatriotes en ridicule chez un peuple aussi libre que l'était celui d'Athènes, on peut n'en être pas surpris; mais que ce même peuple ait continué de se laisser gouverner par ceux que l'Auteur avait exposés à sa risée, ou qu'eux-mêmes n'ayent pas renoncé à leurs emplois, voilà ce que tout homme sensé aura peine à concevoir.

LES CHEVALIERS.

NOUS avons dit dans la Comédie précédente ce qu'étaient les *Chevaliers*, & pour donner une idée précise des quatre Ordres dont ils formaient le second, nous avons cru devoir citer le morceau suivant tiré de Plutarque. (*Traduct. d'Amyot.*)

» Solon, dit-il, voulant que les Offices & Magistratures demeuraſſent entre les mains des Riches, comme ils étaient, & au demeurant mêler l'autorité du Gouvernement, de ſorte que le menu peuple en eût ſa part, ce qu'il n'avait pas eu auparavant, il fit une générale eſtimation des biens de chaque particulier Citoyen, & de ceux qui ſe trouvèrent avoir du revenu annuel juſqu'à la quantité de cinq cens minots & au-deſſus, tant en grains qu'en fruits liquides, il en fit le premier Ordre & les appella *Pentacoſiomédimnes*, c'eſt-à-dire ayant cinq cens minots de revenu : ceux qui en avaient trois cens & pouvaient entretenir un cheval de ſervice, il les mit au ſecond rang & les appella *Chevaliers*. Ceux qui n'en avaient que deux cens furent mis au troiſième rang & appellés *Zeugites*. Tous les autres au-deſſous s'appellaient *Thétes*, comme qui dirait mercénaires ou manœuvres vivant de leurs bras, auxquels il ne permit tenir ni exercer aucun Office, & ne jouiſſaient du droit de Bourgeoiſie, ſinon en tant qu'ils avaient droit aux Elections, aux Aſſemblées de Ville & aux Jugemens eſquels le Peuple jugeait ſouverainement «.

Cléon en était devenu l'idole, & du métier de Corroyeur qu'il avait fait, ainſi que ſon père, il s'était élevé aux emplois les plus conſidérables. Ennemi particulier d'Ariſtophane, il lui diſputa

le droit de bourgeoisie, & Aristophane s'en vengea de la manière la plus cruelle, par cette Pièce qu'il intitula les *Chevaliers*, parce que les *Chevaliers* ne pouvaient souffrir Cléon. Une voix terrible & imposante, une insolence extrême, un esprit souple & insinuant l'avaient rendu le maître de l'Etat; & ce fut dans ce moment même que le Poète osa l'attaquer, non indirectement, mais sous son propre nom. Aucun Comédien n'ayant osé faire ce personnage, Aristophane s'en chargea, & fut obligé de se barbouiller le visage de lie, attendu qu'il n'y eut pas d'ouvrier assez hardi pour faire un masque ressemblant à Cléon.

ACTE PREMIER.

La première Scène est remplie par Démosthène & Nicias, vêtus en Esclaves. Le premier crie comme s'il venait d'être battu, & envoie au Tartare cet homme nouveau, ce maudit Paphlagonien qui depuis peu, s'est introduit dans la maison, & qui roue les Esclaves de coups. La maison, c'est Athènes, le Paphlagonien c'est Cléon, non qu'il fût de Paphlagonie, région de l'Asie mineure dont Lucien dit que les habitans étaient superstitieux & bêtes, mais par allusion à sa voix rauque. Les Esclaves sont les premiers de la République, tels

que Démosthène & Nicias ; le Maître de la maison, c'est le Peuple.

Ces deux derniers croient devoir échaper à la tyrannie ; mais il faut prononcer le mot décisif, le grand mot, *Fuyons chez les Lacédémoniens*, & Aristophane dans cet endroit leur fait parodier l'embaras de la Phèdre d'Euripide, lorsqu'elle avoue à sa Confidente l'amour dont elle brûle pour Hippolyte. *Tu connais ce fils de l'Amazone.* D'apres cette raillerie qui tombe sur un des plus beaux endroits du Poète Tragique, on doit sentir qu'Aristophane rendait bien peu de justice au mérite d'Euripide qu'il critique à chaque instant, souvent sans raison & toujours sans ménagement.

Nicias est arêté par la crainte, & veut se réfugier aux Autels des Dieux. Quels Dieux ! dit Démosthène, en tenez-vous ? Oui, répond Nicias, car ils me persécutent si injustement, qu'il me faut bien croire qu'il y en a. Diogène fit un jour la même réponse à un Apothicaire qui lui demandait s'il croyait aux Dieux. Oui, sans doute, lui dit le premier, puisque je vous crois leur ennemi.

Démosthène prend la parole, promet aux Spectateurs de les instruire de tout, à condition qu'ils applaudiront, & continue dans les termes suivans : » Nous avons un Maître dur, mangeur de fèves,

féves, homme colère & emporté, *Pycnitien* de nation, vieillard difficile & ſourd. Il y a quelque tems qu'il s'eſt aviſé d'acheter un eſclave Paphlagonien, Corroyeur, homme intriguant & délateur fieffé. Ce fripon connaiſſant bien ſon Vieillard, s'eſt étudié à le flatter, à le gagner & à le ſéduire par ſes inſinuations. Peuple d'Athênes, lui diſait-il, repoſez-vous après les jugemens, buvez, mangez, prenez ce qu'on donne aux aſſemblées : voulez-vous ſouper ce ſoir chez moi ? & ſemblables impertinences. Par ce moyen, il eſt entré dans les bonnes graces du Vieillard, & nous a pillé tous. Par exemple, il m'a eſcamoté mon gâteau de Pyle, il a toujours le fouet de cuir en main pour frapper & pour empêcher les Orateurs d'approcher du Vieillard : celui-ci radote & dit des oracles. Alors le Paphlagonien l'obsède, nous calomnie, nous menace & tire de nous des préſens en criant : voyez comme j'ai traité Hylas. Si vous ne donnez, vous mourrez dès ce jour. Que faire ? Il faut donner «.

Les Mangeurs de féves ſont le Peuple & les Magiſtrats qui, dit-on, preſſaient des féves entre leurs dents pour ne pas dormir à l'audience. L'Auteur appelle ce même Peuple *Pycnitien*, du mot *Pnyx*, lieu dans lequel il tenait ſes aſſemblées. Cléon établit qu'on y donnerait trois oboles à

chacun des six mille Juges, au lieu de deux qui étaient la rétribution ordinaire. Ces trois oboles valaient cinq sols de notre monnoie. A l'égard du gâteau de Pyle, c'est un trait plus satyrique encore que les autres, & dont Thucydide va nous donner l'explication.

Pyle, petite Ville du Péloponèse, située sur le bord de la mer, vis-à-vis l'Ile de Sphactérie, & dans le territoire de Coryphasion, avait été abandonnée & dénuée de garnison, ainsi que plusieurs autres, durant le cours de la guerre. Démosthène qui y aborda avec deux flottes, engagea Eurymédon & Sophocle à s'en faire une place d'armes, d'où l'on pourrait aisément infester les Lacédémoniens qui n'en étaient éloignés que de 400 stades. Ceux-ci vinrent l'assiéger, & pour en venir plus aisément à bout, ils jettèrent des troupes dans la petite Ile voisine; mais comme les flottes agissaient de part & d'autre, les troupes de l'Ile se trouvèrent interceptées & manquèrent bientôt de tout. Les athéniens ne souffraient pas moins dans Pyle : les Lacédémoniens envoyèrent des Députés à Athènes pour demander une retraite honorable, Cléon s'y opposa. De son côté, Démosthène fit presser la République par son collègue Nicias, ou de secourir l'armée, ou de négocier avec les ennemis. Cléon prétendit que la position des Athéniens ne pouvait ve-

nir que de la lenteur des deux Généraux, & que s'il était à Pyle, il s'emparerait de l'Ile en vingt jours. Nicias le prend au mot, Cléon veut éluder, & forcé de partir, il arrive au moment où Démosthène s'était avisé de brûler un petit bois par qui les ennemis étaient couverts. Cléon se joint à lui, remporte la victoire la plus complette & rentre dans Athènes, au bruit des acclamations du Peuple dont l'aveuglement lui attribue tout l'honneur de cette expédition.

Cependant Demosthène demande à Nicias quelle sera leur ressource. La fuite, dit celui-ci : mais, répond l'autre, le Paphlagonien s'en appercevra, car il a l'œil à tout. Il a un pied à Pyle & l'autre au Barreau.

> Ses deux mains sont au pays d'Etolie,
> Et son esprit est en la Clopidie. (*Amyot.*)

Ce mot de *Clopidie* n'est point un pays, mais un terme grec qui signifie voler.

Nicias croit que le parti le plus sûr, c'est de mourir; Démosthène avoue qu'il aime mieux boire du vin, & il engage son collègue à faire ses efforts pour en escamoter une bouteille. Nicias y court & revient fort content d'avoir esquivé le Paphlagonien qui après s'être gorgé de confiscations, s'est enivré & couché sur un cuir. Démosthène boit, & le premier conseil que lui dicte Bachus, c'est

d'engager encore Nicias à dérober les oracles qui ſont entre les mains du Paphlagonien. Nicias y conſent, les vole & les apporte.

D'abord, dit l'un de ces oracles, un vendeur de toile gouvernera l'Etat (c'eſt *Eucratès*). Puis un vendeur de moutons. (C'eſt *Lyſiclès*). Un plus méchant lui ſuccédera, & ce ſucceſſeur ſera le vendeur de cuir, le Paphlagonien, le brouillon, l'homme vorace & à voix bruyante, en un mot Cléon. Mais qui pourra ſupplanter le Corroyeur qui a ſupplanté le Boucher ? Démoſthène, à force de lire, devine que ce ſera un vendeur de chair cuite ou de boudins.

Mais il s'agit de trouver cet heureux libérateur, & juſtement il ſe préſente à eux un homme de l'eſpèce que nous venons de nommer, c'eſt Agarocrite par lequel on prétend que l'Auteur a voulu déſigner Hyperbolus, homme vil & ſans mœurs. Cet Agarocrite porte une table remplie de viandes. Démoſthène & Nicias le ſaluent reſpectueuſement, l'appellent l'Ange tutélaire de la République, & le ſupplient de la ſauver. Celui-ci ne conçoit rien aux complimens qu'on lui fait, c'eſt l'homme aux *fagots* de Molière ; il aſſure qu'à peine il ſait lire, & que de toutes les manières il eſt indigne de gouverner.

Pauvre homme ! reprend Démoſthène ! ce ſont là les qualités qu'il faut...... Tu n'auras qu'à faire

ton métier, rien de plus facile. Il n'y a qu'à uſer d'envelopes, tout brouiller, attirer le peuple par des careſſes de cuiſine, & le duper. Voilà ce que tu fais. Tu as, outre cela, d'excellentes qualités pour le Peuple : la voix forte, l'éloquence impudente, le génie malin & la charlatanerie du marché. Crois-moi, tu vaux trop, & tu as tout ce qu'il faut pour le gouvernement.

Agarocrite ſe rend, & on lui conſeille d'attaquer le Paphlagonien : il y eſt diſpoſé, mais qui le ſecondera ? Les riches ? Ils reſpectent Cléon. Les pauvres ? Ils le craignent. Quel ſera donc ſon appui ? La haîne des *Chevaliers* qui ſont les ennemis jurés de ce concuſſionnaire, celle des Spectateurs & des Dieux.

Le Paphlagonien ſe réveille, il paraît & commence par réprimander les deux Eſclaves. Agarocrite s'enfuit malgré les cris de Démoſthène qui, à ſon défaut, appelle les *Chevaliers*. Ils paraiſſent, & l'on entend répéter de tous côtés : frappez, frappez cet ennemi des *Chevaliers* & du Peuple, ce goufre de déprédations & de rapines, prenez garde qu'il n'échape, car il ſait les routes détournées d'Eucratès.

Cléon, de ſon côté, appelle les Juges : les Juges ne viennent point, le Chœur continue de le menacer, & Agarocrite aſſuré qu'il ſera bien défen-

du, s'avance droit à lui, en proteſtant qu'il ſaura le dompter, malgré ſa voix de tonnerre. Le combat s'engage, & d'un côté c'eſt un Général d'armée inſolent, de l'autre un faiſeur de ſauciſſes, qui ſe diſputent mutuellement le prix de l'impudence & de l'étendue de la voix, pour montrer qu'ils ſont dignes de gouverner Athènes. Il n'eſt point de ſottiſes, point d'injures qu'ils ne ſe diſent, & pour concluſion, l'un & l'autre ſe citent devant les Juges auxquels ils courent s'entr'accuſer.

Nous en demandons pardon aux Enthouſiaſtes d'Ariſtophane, mais nous ne concevrons jamais comment de pareilles ſcènes ont trouvé grace devant les Athéniens. Elles ont pu obtenir les applaudiſſemens d'une populace effrénée, les ſuffrages de quelques Citoyens entraînés par la cabale, ou par des intérêts praticuliers; mais que des Spectateurs accoutumés au ſtyle de Sophocle & d'Euripide, ſe ſoient amuſés des groſſièretés de celui-ci, voilà ce que l'on aurait de la peine à nous perſuader. Cependant les *Chevaliers* ſont le premier ouvrage qu'Ariſtophane ait donné ſous ſon nom, & cet aveu eſt la matière du Chœur qui termine le premier Acte. Dans ce Chœur adreſſé au Spectateur, le Poète dit que juſqu'à préſent il avait gardé l'anonyme, parce qu'il regardait l'Art comique comme très épineux, & que

le ſort de ſes prédéceſſeurs l'avait fait trembler. Le rôle qu'il joue dans cette Pièce prouve qu'il était bien guéri de ſes craintes.

ACTE II.

Le Chœur eſt impatient de ſavoir le réſultat du jugement, & Agarocrite vient lui annoncer qu'il eſt vainqueur. Cléon, dit-il, a répandu d'abord un torrent de calomnies contre vous tous, il vous a traités de Conjurés. Le Sénat ſéduit par ſes fourberies, commençait à s'armer d'un front ſévère; j'ai pris la parole & après avoir invoqué comme des Dieux, les effrontés, les impoſteurs, le marché, &c. je me ſuis mis à crier : grande nouvelle, Meſſieurs, nouvelle intéreſſante. Hé quoi ! depuis que nous avons guerre, jamais vos poiſſons favoris que vous aimez tant, n'ont été à ſi bon compte.

Cette phraſe tombe ſur les Magiſtrats auxquels Cléon faiſait croire que tout allait bien, quand ils avaient abondamment les mets qui faiſaient leurs délices.

A ce mot, continue Agarocrite, vous auriez vu la ſérénité reparaître ſur tous les viſages : on m'applaudit, on me couronne, & je fais enſorte qu'en effet ces poiſſons ſe trouvent à vil prix. Cléon

qui ſe voit ſupplanté, propoſe à ſon tour une hécatombe pour les bonnes nouvelles qu'il a reçues; mais je recharge, en demandant deux hécatombes, & même un ſacrifice de mille chèvres, ſi les *Trichides* ne coûtent qu'une obole le cent. Ce mot réveille le Sénat; en vain Cléon veut raiſonner, on ne l'écoute plus. Un Député de Lacédémone vient demander audience & parler de paix, on ne daigne pas l'entendre. Quoi! parler de paix tandis que les ennemis ſavent que les poiſſons les plus exquis ne coûtent preſque rien à Athènes! On rompt l'aſſemblée, & on court aux poiſſons. J'achète des herbes pour les aſſaiſonner, j'en donne *gratis* à ceux qui en ont beſoin, on me comble de louanges & de careſſes; en un mot, j'ai gagné tout le Sénat pour une obole de Coriandre.

Cléon reparaît furieux, & après avoir vomi un torrent de nouvelles injures, il menace ſon concurrent de le traîner au Tribunal du Peuple qu'il ſe promet de tourner comme il voudra, parce qu'il ſait de quels mets il faut le régaler. Oui, lui répond Agarocrite, tu imites les Nourrices qui mangent la bouillie de leurs enfans.

Les deux Rivaux appellent le Peuple, c'eſt un Vieillard imbécille, & Agarocrite le prie de juger la querelle, mais pourvu que ce ne ſoit pas dans

le lieu ordinaire de l'Aſſemblée, parce que le bonhomme eſt très ſenſé chez lui, mais dans l'Aſſemblée, il tombe en enfance.

On entre en matière, & chaque fois que Cléon allègue quelque choſe en ſa faveur, Agoracrite le combat, ſoit par un raiſonnement, ſoit par un ſarcaſme. Le Vieillard s'irrite peu-à-peu & finit par s'indigner contre le Général, au point qu'il lui ordonne de remettre au Marchand de boudins l'anneau qui était la marque de la dignité des *Queſteurs*. Cléon le rend, & il ſe trouve qu'au lieu d'avoir l'empreinte ordinaire, cet anneau repréſente un oiſeau de proie, le bec ouvert comme pour haranguer. Ce n'eſt pas là mon anneau, dit le Peuple, c'eſt celui de Cléonyme ; & dans l'inſtant, il en donne un autre à ſon favori avec le titre de *Queſteur*. Cléon atterré n'a plus de reſſources que dans ſes Oracles, c'était le moyen dont il ſe ſervait pour abuſer la République ; il prétend en avoir qui mettent les Athéniens dans la néceſſité de le conſerver, & le Peuple conſent à les entendre : mais Agarocrite en annonce dont la force détruira ceux que l'on va lui oppoſer.

ACTE III.

Le premier de ces Oracles dont Cléon prétend avoir un coffre plein, c'eſt un ordre de *garder le*

chien qui aboie, mais ce même Oracle est détruit par celui d'Agoracrite qui commande de s'armer contre *ce cerbère qui se nourrit du sang du peuple.* Dans le second, Cléon se compare à *un lion qu'il faut conserver : qu'il faut enfermer & mettre au pilori*, répond celui de son adversaire.

Cléon s'appercevant que ses Oracles ne réussissent pas, promet du bled au peuple, mais le peuple ne veut pas en recevoir d'un pareil Ministre, & battu de tous les côtés, le Général propose un grand festin. Agoracrite fait les mêmes offres dans les termes les plus pompeux, & le peuple accepte le défi, résolu de se livrer à celui des deux prétendans qui le régalera le mieux. L'un & l'autre vont préparer leur festin, & les Chevaliers profitent de leur absence pour caresser le pauvre Vieillard auquel ils font observer qu'il est en effet le Maître d'Athènes, mais qu'il se laisse séduire comme l'on veut, par les piéges les plus grossiers. Le Vieillard répond que c'est une jouissance pour lui d'enrichir les brigands qui le flattent, & de leur faire rendre ensuite tout ce qu'ils ont pris.

ACTE IV.

Cléon & Agoracrite vêtus en Maître-d'Hôtel, arrivent chacun avec une table chargée de mets, & invitent tour-à-tour le peuple à en goûter. Man-

gez, dit le premier, mangez de ce gâteau que j'ai fait à Pyle. Prenez, dit le ſecond, prenez cette croûte que Cérès fit exprès pour vous.

Cléon a dans ſa manne le plat d'élite, c'eſt un ſalmi de lièvre; Agoracrite ne peut en préſenter autant, & tout-à-coup il feint de voir arriver des Députés chargés d'argent, qui demandent Cléon. Cléon ſe retourne & Agoracrite lui vole ſon ſalmi qu'il offre au Vieillard. Cléon s'avoue vaincu en fait d'impudence, & pour achever ſa défaite, ſon Rival propoſe au peuple de fouiller dans les deux mannes. Celle d'Agoracrite ſe trouve vuide, il avait tout mis ſur la table; celle de Cléon eſt encore pleine. Et voilà ce qu'il a toujours fait, s'écrie Agoracrite, il vous a donné peu & s'eſt réſervé beaucoup.

Décidé par ce dernier trait, le Vieillard eſt réſolu d'ôter à Cléon la couronne dont il l'a décoré, mais Cléon déclare qu'il n'en fera rien qu'il n'ait trouvé dans le Rival qui le ſupplantera, les qualités qu'un Oracle de Delphes lui a indiquées. Agarocrite ſe vante de les réunir, Cléon l'interroge, & les réponſes, ainſi que les queſtions, aboutiſſent à prouver que cet Agoracrite eſt un homme vil, un vendeur de viandes cuites, un voleur, un parjure, un impoſteur, un coquin fieffé, par conſéquent le digne & véritable ſucceſſeur de Cléon. Celui-ci le reconnaît & fait ſes adieux à la couronne qui va

être portée, ſinon par un plus grand, du moins par un plus heureux fripon.

On croit que cette ſcène entière eſt une parodie de l'Œdipe de Sophocle, c'eſt-à-dire de l'endroit où ce Prince interroge le Berger de Laïus qui lui découvre tous les crimes dont il eſt coupable. Ariſtophane a ſuivi la même marche, & chaque mot d'Agarocrite augmente le trouble de Cléon, comme chaque mot du Berger ajoute à celui du Roi de Thèbes.

Le vendeur de viandes eſt déclaré vainqueur, & le Paphlagonien eſt livré à ſa diſcrétion : il l'emmène en proteſtant qu'il va s'occuper tout entier du bonheur de la *Ville des Sots*, c'eſt le terme honnête dont l'Auteur ſe ſert pour déſigner Athènes, & le Chœur termine l'Acte par une ſuite de médiſances plus odieuſes les unes que les autres.

Si l'on pouvait ſuppoſer qu'un aveuglement général permît de donner des Comédies de ce genre, combien croit-on qu'il y aurait de ſpectateurs ? Les *ſoi-diſant* Philoſophes qui calculent que le nombre des méchans eſt beaucoup plus conſidérable que celui des bons, parieraient pour des *chambrées complettes*, nous aimons à croire le contraire.

ACTE V.

J'ai refondu le peuple, s'écrie le vainqueur Agarocrite en entrant, & je vous le rends honnête

homme, de ſcélérat qu'il était. Il habite l'ancienne, la véritable Athènes, & il eſt devenu tel qu'il fut autrefois du tems des Miltiades & des Ariſtides.

On ouvre les portes, & le peuple rajeuni s'avance au milieu des acclamations du Chœur. Ce peuple remercie Agarocrite du ſervice qu'il lui a rendu, & ſemblable à un homme revenu d'un rêve qui lui a fait perdre la mémoire, il interroge ſon libérateur ſur tout ce qui s'eſt paſſé pendant le règne de Cléon. Agarocrite l'en inſtruit & raconte d'une manière très-ſatyrique les folies que le Vieillard a faites dans ſon délire : le peuple en rougit, il promet de ſe conduire déſormais plus ſagement, & pour dernière punition, le coquin de Paphlagonien eſt condamné à prendre le métier de celui auquel il eſt obligé de céder ſa place.

Les Hiſtoriens ſont d'accord avec Ariſtophane ſur le compte de Cléon, entr'autres Thucydide & Plutarque dans leſquels on lit qu'il était mauvais Capitaine & Citoyen turbulent; mais la haîne rend injuſte, & celle du Poète ſe décèle à chaque inſtant. La politique des Athéniens était de laiſſer dire & de toujours faire. Quel était donc le but des Comédies d'Ariſtophane? De ſatisfaire ſon animoſité perſonnelle, & ce ſoupçon qui nous paraît fondé, ne fait point honneur à l'Ecrivain. La Pièce ſuivante ne lui en fera pas davantage aux yeux

de nos Lecteurs, Pièce odieuse dans laquelle, dit Boileau, *Art poétique, chap. 3.*

Aux accès insolens d'une bouffonne joie
La sagesse, l'esprit, l'honneur furent en proie.
On vit par le Public un Poète avoué
S'enrichir aux dépens du mérite joué,
Et Socrate par lui dans un Chœur de nuées,
D'un vil amas de peuple attirer les huées.

Cette Comédie à laquelle le nom de son Héros & la méchanceté de l'Auteur ont donné la plus grande célébrité, fut représentée pour la première fois sous l'Archonte Isarchus, la 9e. année de la guerre du Péloponèse, & la première de la 89e. *Olympiade*, aux Fêtes *Dionysiales*. Pour la seconde fois, sous l'Archonte Aminias, la 2e. année de la même *Olympiade* 89e. Retouchée enfin pour la troisième fois, & non représentée l'année suivante, sous l'Archonte Alcée. D'après l'extrait que nous allons en faire, on sera forcé de convenir que le Poète avait beaucoup d'esprit & d'invention, mais à quel usage les a-t-il employés ? ne pouvait-il arriver à la postérité qu'en attaquant le plus sage des Grecs ? Aristophane délateur de Socrate, c'est Erostrate qui pour se rendre immortel, brûle le Temple de Diane à Ephèse.



LES NUÉES.

» ANYTUS & ceux de ſon parti, dit Elien, cherchaient avec ſoin les moyens de perdre Socrate, mais ils ſe déſiaient de la manière dont le peuple prendrait une accuſation grave contre un homme qui par bien des raiſons avait un grand crédit dans l'Etat, & particulièrement parce qu'il décriait les Sophiſtes qui ne ſavaient & n'enſeignaient rien qui en valût la peine. Ils commencèrent par ſonder cette eſpèce de gens ſur le projet qu'ils méditaient, car ils ne jugeaient pas qu'il fût sûr de précipiter les choſes, par la crainte qu'ils avaient que les amis & les ſectateurs de Socrate ne fiſſent retomber toute la confuſion ſur les accuſateurs d'un homme qui, après tout, n'était pas coupable & qui faiſait l'ornement de ſon ſiècle. Qu'imaginent-ils? Ils vont trouver Ariſtophane le faiſeur de Comédies, grand rieur de profeſſion, vrai turlupin & qui faiſait gloire de l'être. Ils le gagnent & lui perſuadent de traduire Socrate en ridicule en plein Théâtre, ſur des choſes qu'on lui reprochait fauſſement, comme d'être un ſéducteur éloquent, capable de changer le blanc au noir, & de donner une entorſe au bon droit, homme à ſentimens ſinguliers & dangereux, qui

voulait introduire de nouveaux génies à la place des Dieux qu'il méprisait, homme enfin propre à inspirer ses erreurs à quiconque l'approchait.

Aristophane saisit vivement ce sujet, y répand le sel de la plaisanterie & l'agrément des vers, sans rougir de prendre le meilleur des Grecs pour l'objet de ses risées. Car ce n'était pas un Cléon qu'il se proposait de déchirer, mais un Sage chéri des Dieux, & particulièrement d'Apollon «.

Ce dernier mot porte sur un Oracle de Delphes, qui l'avait déclaré le plus sage des hommes, & Socrate lui-même en expliqua le sens aux Athéniens, mais avec une modestie digne de lui. Je suis plus sage que vous, leur dit-il, en ce que vous croyez tout savoir, & ne savez rien; au lieu que moi je ne sais rien, & crois aussi ne rien savoir.

» Socrate mis en scène, continue Elien, surprit d'abord étrangement les Athéniens qui ne s'attendaient à rien moins; mais parce qu'ils étaient naturellement défians & soupçonneux à l'égard des hommes extraordinaires & distingués, soit dans le manîment des affaires publiques, soit dans les talens & dans la régularité de la conduite; cette comédie commença à leur plaire, au point qu'ils donnèrent plus d'applaudissement au Poète, qu'on n'en avait donné à aucun Spectacle. Ils le proclamèrent vainqueur, & ils contraignirent les

les Juges de ces jeux à mettre au premier rang le nom d'Aristophane.

Quant à Socrate, il allait rarement au Spectacle, excepté quand Euripide disputait le prix par des Tragédies nouvelles. Il ne manquait pas de s'y trouver, & il assistait de même à ses combats au *Pyrée*. En effet, il aimait ce Poète Tragique pour sa sagesse & pour la beauté de ses Pièces toutes vertueuses. Cependant Alcibiade & Critias le contraignirent d'aller quelquefois aussi à la Comédie; mais loin de se plaire à ce divertissement, il avait un souverain mépris pour les Comédiens. Philosophe comme il était, & homme de bien, il ne pouvait goûter des gens qui faisaient profession de mordre, d'outrager, de déchirer tout le monde & de ne rien dire d'utile. Ce furent là les causes sécrètes du dépit qui donna lieu à la Comédie des *Nuées*, sans compter les suggestions d'Anytus & de Mélitus. Il est même vraisemblable qu'Aristophane se laissa corrompre par argent dans cette conjoncture, car, vu l'ardeur & l'empressement des uns à calomnier Socrate devant les Tribunaux, vu la pauvreté, ou la méchanceté du Poète; est-il étrange de croire qu'il ait reçu de l'argent pour cette mauvaise affaire? Comme on célébrait alors les *Dionysiales*, il était accouru une grande multitude de gens étrangers : lors donc qu'on balotait & qu'on bernait ce malheureux

Socrate ; à ce nom si fréquemment répété, & à sa figure que les faiseurs de masques avaient parfaitement imitée, les étrangers qui ne savaient de quoi il s'agissait, faisaient du bruit dans l'assemblée, à force de demander qui étoit ce Socrate. Il le remarqua, car il y était venu tout exprès, sachant bien qu'il était le bouffon de la Comédie, & il s'était placé dans un lieu d'où il pouvait être vu de tous les Spectateurs. Il affecta de tirer les étrangers d'embaras, il se leva, & durant tout le Spectacle il se tint debout, tant il montra de mépris pour cette satyre & pour les Athéniens assemblés «.

Quelques Historiens ont prétendu qu'Aristophane avait été cause de la mort de ce Philosophe, mais il est prouvé par toutes les dates, qu'il y a eu un intervalle de 23 ans entre la Comédie des *Nuées* & le moment où, sur l'accusation d'Anytus & de Mélitus, les Athéniens condamnèrent Socrate à s'empoisonner. Cet indigne arrêt lui fut signifié sous l'Archonte Lachés, la première année de la 95e. *Olympiade.* Il serait donc possible de présumer qu'en se déchaînant contre Socrate, le Poète a moins écouté ses ennemis que sa haine personnelle ; mais il n'est pas moins vrai que les ridicules qu'il lui donna sur le Théâtre, devinrent dans la suite des imputations sérieuses dont Anytus & ses partisans se servirent pour le perdre.

A l'égard du ſuccès de cette Pièce, il n'a pas été, du moins dans la nouveauté, auſſi brillant que le dit Elien, & nous n'en citerons pour preuve que le Chœur qui termine le premier Acte. Si quelqu'un doit en être cru, c'eſt l'Auteur, & voici comme il s'exprime :

» Meſſieurs, dit-il, je vous promets d'être vrai, j'en atteſte Bachus mon père & mon maître. (c'était le Dieu des Poètes Comiques, parce que les Comédies ſe jouaient pendant ſes fêtes). Puiſſai-je être vainqueur en ces jeux, & paſſer dans votre eſprit pour auſſi bon Ecrivain, que je vous crois bons connaiſſeurs : auſſi vous ai-je déjà donné cette Comédie comme la meilleure que j'euſſe faite, en vous priant de l'entendre avec autant d'application & de ſoin que j'en avais mis à la compoſer. J'eus pourtant le malheur d'être vaincu par d'indignes concurrens (Cratinus & Ameipſias), deſtinée que je ne méritais pas. C'eſt de cela même que j'oſe me plaindre à vous & aux honnêtes gens pour qui ſeuls je travaille ; non que je veuille vous abandonner, car je n'ai pas oublié le ſuccès de ma première Comédie (les *Daitâliens*, peuple de l'Attique) & l'accueil que vous fites au jeune homme ſage & au jeune homme débauché qui en font le jeu. Comme je n'étais pas encore dans l'âge preſcrit par les Loix pour donner des Pièces de Théâtre, (il fallait avoir au

moins trente ans), j'expoſai *incognito* ce premier fruit de mes veilles, & vous le reçûtes favorablement. Depuis ce moment, j'ai toujours compté ſur vos ſuffrages, & je viens aujourd'hui, Meſſieurs, vous offrir une Comédie qui, comme un autre *Electre*, cherche à découvrir ſes amis. Si elle trouve les cheveux de ſon frère, elle les reconnaîtra bien. (Alluſion ſatyrique à la reconnaiſſance d'*Electre* & d'*Oreſte* dans Eſchyle). Elle ne vient point avec des habits déchirés pour faire rire les enfans; elle ne s'avilit point par des railleries fades ſur les chauves, & moins encore par des danſes déshonnêtes. Vous ne la verrez point introduire un vieillard qui frappe de ſon bâton tout ce qui ſe préſente, pour faire plus aiſément paſſer ſes mauvaiſes plaiſanteries; elle ne paraît point avec des flambeauux comme une furie, & ne s'amuſe point à faire des *hélas* ridicules. Elle vient appuyée de ſon ſeul mérite & de ſa propre beauté. Je ne me glorifie pourtant pas de ces avantages. Je cherche beaucoup moins à vous tromper, en vous répétant deux ou trois fois la même choſe. Je produis toujours des images nouvelles, différentes les unes des autres, & toutes ſingulières. Je puis me vanter d'avoir terraſſé le redoutable Cléon, mais je ne l'ai pas inſulté depuis ſa mort. La conduite de mes rivaux eſt bien différente. Depuis qu'Hyperbolus a donné priſe, ils

ne mettent ſur le Théâtre qu'Hyperbolus & ſa mère. Eupolis a donné d'abord à ce ſujet ſa Comédie *Marica*, où il n'a pas rougi de piller mes *Chevaliers*, en y ajoutant ſeulement de ſa façon une vieille qui a fait une danſe déshonnête, encore a-t-il volé cette vieille à Phrynicus, qui la faiſait dévorer par un monſtre marin. Le Poète Hermippus eſt venu enſuite, voilà encore Hyperbolus en jeu. Enfin, tous à la file tombent ſur Hyperbolus, & me dérobent mes *anguilles* le plus ſubtilement qu'ils peuvent. Que ceux qui viennent à leurs Pièces ne ſe divertiſſent pas aux miennes, c'eſt tout le mal que je leur ſouhaite. Pour vous, Meſſieurs, ſi vous prenez du goût à mes idées, je vous donne parole de croire déſormais que vous êtes fins connaiſſeurs.

L'Hyperbolus que cite le Poète, était un ouvrier en lampes de cuivre, qui, comme Cléon, avait trouvé le ſecret de ſe rendre recommandable, & de faire trembler les premiers de la République.

Les Athéniens regardaient comme les meilleures anguilles celles du Lac Copaïe en Béotie, & ſi ce mot dont Ariſtophane ſe ſert pour déſigner ſes productions, laiſſait quelque doute ſur le cas qu'il en faiſait, on en ſerait convaincu par la harangue précédente. Ariſtophane était ſans doute un homme fort ſingulier, & ſes ſpectateurs devaient

l'être pour le moins autant que lui. On prétend qu'ils riaient d'eux-mêmes, quand ils n'avaient pas de quoi rire des autres. Leur exemple a été suivi, & l'Histoire du Théâtre nous en fournira quelques preuves.

ACTE PREMIER.

Couché sur un canapé, mais trop agité pour se livrer au sommeil, Strepsiade, homme riche & endetté, parle en lui-même des emprunts que lui a fait faire le luxe de sa femme & de son fils. Il se lève, il demande de la lumière & compte ce qu'il doit, tant pour des chevaux que pour des chars. Il a quitté ses terres, il est venu à la ville épouser une fille coquette & prodigue qui lui a donné un fils du même caractère, il s'en repent, & ne sait quel remède apporter à l'embaras dans lequel il se trouve.

Durant ce monologue, Phidippide son fils dort à quelques pas plus loin, rêve tout haut, & ne parle que de chevaux, de courses, de chars dont le nom seul anime de plus en plus la mauvaise humeur de son père qui cependant va le réveiller doucement, parce qu'il l'aime, malgré le dérangement de sa conduite. Pour le lui prouver, il veut lui persuader de suivre une idée qu'il vient de concevoir, c'est d'aller dans le logis voi-

fin (celui de Socrate) chez ces gens qui prouvent que le ciel eſt un four, & que les hommes ſont des charbons, parodie ridicule des comparaiſons que faiſait Socrate. Le fils le mépriſe, ainſi que ſon diſciple Chériphe ; il les traite tous les deux de viſionnaires, de fous, de pieds-plats (ils allaient nuds pieds) ; & le père n'ayant pu gagner ſur ſon fils d'entrer chez ce Philoſophe, pour en apprendre l'art de payer ſes dettes en gambades, de prouver qu'il fait jour quand il fait nuit, le père prend le parti d'aller lui-même à cette école, bien perſuadé qu'après une teinture de philoſophie *Socratique*, il ſaura ſe débaraſſer de ſes créanciers ſans les payer.

Il frappe à la porte de Socrate, & il en ſort une eſpèce de Valet Philoſophe qui gronde Strepſiade d'avoir heurté ſi rudement, qu'il lui a fait perdre le fil d'une belle réflexion. Strepſiade s'excuſe, & lui demande modeſtement quelle eſt cette réflexion qu'il a eu le malheur d'interrompre. Le Valet répond que ce ſont des myſtères que l'on ne doit révéler qu'aux initiés : Strepſiade vient pour cela, & le Valet conſent à l'inſtruire. Mais de quoi l'entretient-il ? De la meſure exacte que Socrate vient de prendre de l'étendue du ſaut d'une puce ; d'une queſtion très intéreſſante ſur les *couſins*, ſavoir ſi c'eſt de leur trompe ou d'ailleurs que vient le

bruit qu'ils font en volant ; du mauvais foupé qu'il aurait fait hier, fi le Philofophe n'avait eu l'adreffe de décrocher un manteau d'une main, tandis que de l'autre il amufait fes Auditeurs avec un compas.

Ouvrez-moi promptement cette école de fageffe, s'écrie Strepfiade enchanté de l'hiftoire du manteau, montrez-moi Socrate, je brûle d'être adopté. Ouvrez donc.

On ouvre. L'Athénien apperçoit Socrate avec Chairephon, & les trouve fi pâles, fi maigres, qu'il les compare aux prifonniers de Pyle : il jette les yeux fur une table remplie de cartes, de globes, de fphères, & chaque objet excite fa curiofité. Mais, dit-il, à quoi fert cette machine ci?

LE VALET.

A mefurer la terre.

STREPSIADE.

La terre? Quoi ! celle qu'on diftribue au fort après les conquêtes. (C'était l'ufage chez les Athéniens de partager ainfi les terres acquifes, aux colons qu'ils y envoyaient).

LE VALET.

Non. Ce qui s'appelle la terre, toute la terre.

STREPSIADE.

Grande nouvelle parbleu. Bonne chofe pour l'Etat. Quoi ! l'on nous partagera toute la terre?

LE VALET.

Tenez, voici ſon contour. Voilà tout le domaine de l'Attique..... Voilà Athènes.... Voilà l'Eubée, vous voyez combien elle s'écarte de nous en longueur.

STREPSIADE.

Oui, elle s'écarte de nous, je ne le ſais que trop : c'eſt Périclès qui nous l'a ainſi aliénée, en la ſubjuguant & en l'accablant d'impôts. Mais où eſt Lacédémone ?

LE VALET.

Ici proche.

STREPSIADE.

Oui, trop proche de nous. Croyez-moi, tâchez de l'éloigner tant que vous pourrez.

LE VALET.

Cela ne ſe peut.

STREPSIADE.

Tant pis pour vous, il vous en prendra mal. Mais, dites-moi, quel eſt cet homme guindé en l'air dans une corbeille ?

LE VALET.

C'eſt lui.

STREPSIADE.

Qui lui ?

LE VALET.

Socrate.

Strepsiade.

Ah ! Socrate, Socrate, &c..... Il le conjure de descendre, il crie de toutes ses forces, mais le Philosophe enfoncé dans la méditation, ne répond que long-tems après & ouvre enfin la bouche pour dire qu'il se hisse en l'air, parce que la terre attire toutes les pensées subtiles de l'esprit, comme le cresson sauvage tire à lui toute l'humeur destinée aux plantes voisines.

L'aspirant prend de travers la pensée de Socrate pour la tourner en plaisanterie, & de-là il revient à son but qui est d'apprendre d'un si habile voisin le moyen de payer ses dettes sans qu'il lui en coûte rien. Il conjure le Philosophe par les Dieux, mais le Philosophe lui fait observer qu'il ne reconnaît point les Dieux du Pays, & ses grandes, ses uniques Déesses sont les *Nuées*, trait satyrique d'Aristophane pour faire entendre que Socrate & ses Sectateurs n'avaient que de pures chimères pour objet de leur culte & de leurs contemplations.

L'aspirant consent à tout, pourvu qu'il ne paye pas ses dettes, & il se jette sur un lit par ordre de son nouveau Maître qui prie les *Nuées* de se rendre visibles. Elles obéissent & paraissent sur des nuages avec des habits de femmes & des masques singuliers. Socrate, dans son enthousiasme, se sent ou se prétend exaucé, mais Strepsiade a

l'esprit si bouché, la vue si peu philosophique, que malgré les chants redoublés des *Nuées*, il ne voit & n'entend rien. Sont-ce des Héroïnes, dit-il? Non, répond Socrate, ce sont les Déesses des paresseux. Ce sont elles qui donnent de l'esprit, du sens, du jugement, l'art de parler d'une manière extraordinaire, imposante comme la nôtre, & capable de captiver les cœurs. En effet, reprend Strepsiade, à peine ai-je entendu leur voix, que mon ame a tressailli d'ardeur de philosopher. Oui, je brûle de raisonner sur la fumée, de bâtir & de renverser des argumens opposés, & de contredire tout ce qu'on dira.

Les *Nuées* descendent de leurs machines, & par grace elles se rendent visibles aux yeux du *Candidat* qui est fort étonné de ce qu'elles ont des figures de femmes, lui qui avait cru bonnement que ce n'était que du brouillard. Ce sont elles, lui dit Socrate, qui nourrissent les Sophistes, les Devins, les Médecins, les Poètes. Elles prennent toutes les formes que l'on veut, toutes celles qu'elles veulent, & supposé, par exemple, qu'elles voient Simon, ce voleur public, elles se métamorphosent en loups.

Après quelques apostrophes de ce genre, les *Nuées* accordent leur protection à Strepsiade en faveur de Socrate qu'elles veulent bien obliger, ainsi que Prodicus fameux Sophiste, fou de son pré-

tendu ſavoir, & que le Poète ne met en parallèle avec le Philoſophe, que pour lui donner plus de ridicule. Non-content de cela, il lui fait débiter qu'il n'y a point de Jupiter, ce qu'il prouve en diſant que ce ſont les *Nuées* qui donnent de la pluie, & que jamais on n'a vu Jupiter pleuvoir ſans elles. Il raiſonne à-peu-près auſſi conſéquemment ſur pluſieurs autres points : Strepſiade enchanté abjure les Dieux d'Athènes & ſe voue tout entier aux *Nuées* qui promettent de lui apprendre à corrompre le bon droit pour emprunter & ne rien payer. Laiſſez-vous conduire par Socrate, ajoutent-t-elles, & vous réuſſirez.

Les haillons dont il eſt néceſſaire de ſe couvrir, la faim, la ſoif, le froid, le chaud, les outrages qu'il faut endurer pour être vraiment Philoſophe, rien ne l'arête, pas même les coups d'étrivières : la ſeule choſe qui le fait balancer au moment d'entrer à l'école, c'eſt la crainte & l'eſpoir de reſſembler à Chairéphon le plus cher, mais le plus pâle des Diſciples de Socrate. Malgré cela, il ſe réſigne & va ſe faire initier, après être convenu que né ſans aucune eſpèce de talens, il n'a de mémoire que pour ſe ſouvenir de ce qu'on lui doit, & de diſpoſition qu'à tromper ceux à qui il doit.

Le Lecteur devine aiſément que le caractère de ce Strepſiade eſt celui d'un innocent très-railleur, qui ſe ſert de ſa prétendue ignorance pour lancer

les ſarcaſmes les plus forts ſur la morale de Socrate. C'eſt le *Médecin malgré lui* aux priſes avec la Médecine.

L'Acte finit par le Chœur que nous avons cité, & qui eſt ſuivi de quelques reproches que les *Nuées* font aux Athéniens ſur la confuſion qui régnait dans leurs Fêtes, ſur les ſacrifices qui ne ſe faiſaient point aux jours marqués, en un mot, ſur l'avarice de la République qui très-ſouvent ordonnait des jeûnes au lieu de feſtins.

ACTE II.

Le Diſciple dépouillé de ſon manteau, reparaît avec Socrate qui jure par l'air & le chaos, que jamais il n'a trouvé d'eſprit ſi épais que celui de Strepſiade. Critique ſanglante de la part d'Ariſtophane pour faire entendre qu'un ſens droit eſt rétif à la Philoſophie, parce que la Philoſophie eſt oppoſée au ſens commun. Çà, continue Socrate, que ſouhaitez-vous apprendre? Les meſures, l'harmonie, la cadence?

STREPSIADE.

Oui, parbleu, les meſures. Car il n'y a pas long-tems qu'un homme m'a trompé par une fauſſe meſure..... Pour l'harmonie, à quoi me ſervirait-elle?

SOCRATE.

A faire l'agréable dans les compagnies.

STREPSIADE.

C'eſt bien-là de quoi il s'agit. Je ne me ſoucie ni de *Pyrrhiques*, ni de *Dactyles*, enſeignez-moi à culbuter le bon droit.

Plus Strepſiade va au fait, plus Socrate affecte de s'en éloigner, & comme la Philoſophie exige beaucoup de connaiſſances préliminaires, il donne à ſon Diſciple une leçon de Grammaire. Molière a imité cette ſcène dans ſon *Bourgeois Gentilhomme*, mais il l'a traitée en Comique, au lieu qu'Ariſtophane l'a priſe du côté de la Satyre; ainſi en apprenant à Strepſiade à diſtinguer les choſes qui appartiennent aux hommes & aux femmes, il attaque, en paſſant, quelques Athéniens notés de lâcheté ou de débauche, tels que Cléonyme & Amunias.

Couchez-vous, répond Socrate à ſon Diſciple, méditez, attachez-vous à une penſée, & ſi vous ne pouvez la démêler, paſſez à une autre, diviſez, définiſſez, contemplez, enfin cherchez les moyens de fruſtrer vos créanciers. Telle était la manière de Socrate qui faiſait naître les penſées des autres ſans dire les ſiennes. C'eſt pour cela qu'on l'appellait *la ſage-femme des eſprits*.

Las de ſe tourner & retourner ſur ſon lit, Strep-

ſiade s'écrie enfin qu'il croit avoir trouvé le ſecret qu'il cherchait. Si j'achetais, c'eſt lui qui parle, ſi j'achetais une Sorcière de Theſſalie, que par ſon moyen je prîſſe la lune & que je l'enfermâſſe dans un étui comme un miroir.....

SOCRATE.

Eh-bien, qu'en arriverait-il?

STREPSIADE.

S'il n'y avait plus de lune, je ne payerais plus d'intérêt.

SOCRATE.

Comment cela?

STREPSIADE.

La choſe eſt toute claire. Il n'y aurait plus de mois, & par conſéquent plus de paiement au bout.

SOCRATE.

Mais ſi vous étiez condamné à payer cinq talens, comment vous tireriez-vous de cette affaire?.... Penſez-y, rêvez quelques momens, donnez l'eſſor à votre eſprit, comme les enfans le font à un hanneton qu'ils attachent à un fil.

STREPSIADE.

Je me mettrais derrière le Greffier, j'expoſerais un miroir ardent aux rayons du ſoleil, & je brûlerais toutes les écritures qu'on ferait contre moi,

SOCRATE.

Et ſi vous étiez condamné par corps ?

STREPSIADE.

Le moyen eſt tout ſimple, j'irais me pendre.

Socrate voyant qu'il ne peut tirer aucun parti du génie groſſier de ſon Diſciple, & déſeſpérant d'en faire un Philoſophe, lui conſeille d'amener ſon fils en ſa place. Strepſiade y conſent, dit que ce fils avait de l'eſprit quand il était enfant, & il ſe retire.

ACTE III.

La première ſcène de cet Acte eſt remplie par Phidippide que ſon père chaſſe de ſa maiſon pour l'envoyer à l'école de Socrate : pour l'y engager, il lui débite ſans ordre ni liaiſon tout ce qu'il ſait & ce qu'il ne ſait pas des grands myſtères de la Philoſophie. C'eſt abſolument le *Bourgeois-Gentilhomme* qui veut rendre à Madame Jourdain & à Nicole les leçons qu'il a reçues de ſes Maîtres..... Par Jupiter, s'écrie Phidippide. —Jupiter ! apprenez, mon fils, qu'il n'y en a plus.

PHIDIPPIDE.

Qui dit de pareilles impiétés ?

STREPSIADE.

Qui ? Socrate, Diagoras & Chairéphon qui ſait calculer le ſaut des puces.

PHIDIPPIDE.

PHIDIPPIDE.

Quoi, mon père, vous êtes aſſez inſenſé pour croire ? . . . .

STREPSIADE.

Doucement, s'il vous plaît, mon fils. Ne dites point de mal de ces Sages qui ont tant de lumières & qui portent l'épargne juſqu'à ne connaître ni Barbiers, ni Parfumeurs, ni Baigneurs, tandis que toi tu me dévores les entrailles, comme ſi j'étais mort. Mais il ne s'agit plus de cela, va les trouver & deviens leur Diſciple.

PHIDIPPIDE.

Hé que peut-on apprendre de bon de ces animaux-là ?

STREPSIADE.

Tout : les connaiſſances les plus eſtimées, la vérité même ; par exemple, que tu n'es qu'un ſot, mais attends un moment, & je ſuis à toi.

Phidippide croit que ſon père a perdu l'eſprit & balance s'il doit le faire déclarer fou en Juſtice, ou le livrer aux Médecins comme un homme à enterrer ſous peu de jours. Il revient & donne à ſon fils une leçon de Grammaire. Celui-ci s'apperçoit que ſon père n'a ni manteau ni ſouliers, il lui demande ce qu'il en a fait, & ſon père lui répond qu'il les a employés *pour le beſoin.*

Ce trait regarde Périclès qui, ſelon Suidas, avait diſſipé une grande partie des tréſors de la Citadelle pour la guerre du Péloponèſe, & qui ne pouvant juſtifier la dépenſe d'un article de cinquante *talens* dont il devait rendre compte, ſe contenta de dire qu'il les avait employés *pour le beſoin.* On prétend que ce Général ne fit cette réponſe que pour ménager la réputation des Rois de Sparte qui furent accuſés d'avoir reçu ces cinquante *talens* pour épargner une partie de l'Attique.

Viens, mon enfant, viens avec moi, reprend Strepſiade. Si tu fais mal, c'eſt moi qui t'y obliges. Obéis ſeulement, & ſouviens-toi que je n'ai eu que trop d'égards pour les caprices de ton enfance. La première obole que je reçus dans l'Aſſemblée publique, je la mis à t'acheter un petit chariot aux Fêtes de Jupiter.

Phidippide proteſte tout bas que ſon père ſe repentira de la violence qu'il lui fait, & ſe laiſſe conduire à Socrate que Strepſiade inſtruit de la réſiſtance de ſon fils.

SOCRATE.

C'eſt apparemment un innocent qui n'eſt pas encore fait à ſe tenir ſuſpendu en l'air comme nous.

PHIDIPPIDE, (*bas.*)

Puiſſes-tu l'être tout de bon!

STREPSIADE.

Ah ! coquin, tu dis des injures à ton Maître.

SOCRATE.

Voyez avec quelle grimace il a prononcé cette ſottiſe. Hé comment pourrait-il apprendre à éluder un procès, à chicaner ſa Partie adverſe, à jetter de la poudre aux yeux des Juges ?

STREPSIADE.

Oubliez ſes impertinences & daignez lui donner vos ſoins. Il a naturellement du génie, car n'étant encore qu'enfant, il faiſait de petits châteaux, des vaiſſeaux, des chariots, &c...... Il fallait voir. Qu'en penſez-vous ? Ne croyez-vous pas qu'il puiſſe apprendre ces deux moyens favoris qui ſont les pivots de votre doctrine, le *juſte* & l'*injuſte ?* S'il ne les apprend tous deux, il aura du moins l'eſprit d'apprendre l'*injuſte.*

SOCRATE.

Je vais le donner à inſtruire à tous les deux.

STREPSIADE.

Je ſuis votre valet : n'oubliez pas au moins de l'armer de pied-en-cap contre le *juſte.*

A peine Strepſiade eſt-il ſorti, que le *Juſte* paraît en défiant ſon Rival de ſe préſenter : mais l'*Injuſte* qui connait les Juges auxquels il a affaire, ſe montre

ſur-le-champ & ſe promet bien que devant de pareils Arbitres, il l'emportera ſur ſon Concurrent. L'un & l'autre débitent tour-à-tour une Harangue dans laquelle ils ſoutiennent leurs droits. Le *Juſte* peint dans la ſienne les mœurs vertueuſes de l'ancienne Athènes & engage Phidippide à les adopter; l'*Injuſte* l'en éloigne, & de cet incident naît une diſpute remplie des traits les plus cyniques contre les Athéniens. Que répondras-tu, dit l'*Injuſte* à ſon Rival, ſi je viens à bout d'avoir raiſon contre toi?

LE JUSTE.

J'avouerai que j'aurai tort & je me tairai. Voyons.

L'INJUSTE.

Dis-moi un peu, quels gens ſont-ce que nos Orateurs?

LE JUSTE.

Des ſcélérats.

L'INJUSTE.

D'accord. Et nos faiſeurs de Tragédies?

LE JUSTE.

Des ſcélérats.

L'INJUSTE.

Fort bien. Et nos Magiſtrats?

LE JUSTE.

Des ſcélérats.

L'INJUSTE.

On ne peut pas mieux. Tu vois donc bien que tu as tort. Compte à-préſent les ſpectateurs. Quel eſt le plus grand nombre ? Sont-ce les gens de bien ? examine.

LE JUSTE, *regardant de tous les côtés.*

Examinons.

L'INJUSTE.

Hé bien ?

LE JUSTE.

Les ſcélérats l'emportent..... En voilà un que je connais..... J'en vois encore là un autre....., Et ce petit-Maître là-bas.....

L'INJUSTE.

Qu'as-tu à dire à préſent ?

LE JUSTE.

Que j'ai perdu. (*Aux Spectateurs*). Meſſieurs, prenez mon manteau, je vais me ranger de votre parti, vous êtes les plus forts. (*Il fait ſemblant de jetter ſon manteau & de ſauter dans le parterre*).

SOCRATE, *à Strepſiade.*

Eh bien, perſiſtez-vous à vouloir que votre fils ſoit Philoſophe ?

STREPSIADE.

Oui, inſtruiſez-le comme il faut, châtiez-le s'il eſt néceſſaire; & ſur-tout rendez-lui la langue

auſſi affilée qu'un glaive à deux tranchans ; l'un ſera pour les menues babioles de la chicane, l'autre pour les cauſes qui en valent la peine.

SOCRATE.

Laiſſez-moi faire, je vous le rendrai, ſur ma parole, un des plus fins chicaneurs de l'Attique.

Phidippide entre avec répugnance chez Socrate, & les *Nuées* adreſſent la parole aux Juges de la Comédie : elles leur promettent que s'ils rendent juſtice au ſpectacle, elles répandront la fertilité dans leurs champs pour leſquels elles donneront à propos de la pluie ou du beau tems; mais que s'ils jugent de travers, elles grêleront leurs vignes & déſoleront leurs fruits.

ACTE IV.

Strepſiade fort inquiet rode autour de l'école, en comptant à la manière des Grecs, c'eſt-à-dire, en rétrogradant : cinq, quatre, trois, deux : le dernier jour du mois approche, jour appellé celui de la *vieille & nouvelle lune*, jour où il faut payer; & tous ſes créanciers réſolus de le ruiner, ont conſigné de l'argent chez les Juges pour les frais de pourſuite. Que faire, dit-il, car de payer il n'en eſt pas queſtion. J'ai beau leur faire des propoſitions raiſonnables & leur dire : écoutez : des trois ſommes que je vous dois, ne pre-

nez pas l'une, donnez du tems pour l'autre, & quittez-moi de la troisième.

Il semble que La Fontaine, d'après Esope, ait imité ce trait dans la Fable de *la génisse, de la chèvre & de la brebis en société avec le lion.*

Nous sommes quatre à partager la proie,
Puis en autant de parts le cerf il dépeça :
Prit pour lui la première en qualité de Sire :
Elle doit être à moi, dit-il, & la raison,
C'est que je m'appelle lion.
A cela l'on n'a rien à dire.
La seconde par droit me doit écheoir encor,
Ce droit, vous le savez, c'est le droit du plus fort.
Comme le plus vaillant, je prétends la troisième ;
Si quelqu'une de vous touche à la quatrième,
Je l'étranglerai tout d'abord.

Loin de se payer de mes raisons, continue Strepsiade, ils me traitent de fripon, & me menacent de me traîner au Barreau. A la bonne-heure : que m'importe après tout, pourvu que Phidippide soit devenu beau parleur. Voyons où il en est. Heurtons.

Socrate se présente, Strepsiade lui donne un sac de farine, & pour l'en remercier, Socrate lui apprend que son fils en sait déjà assez pour nier une dette, eût-elle été contractée devant mille témoins.

Viens, mon fils, s'écrie le père enthousiasmé, viens, que je t'embrasse. A ta pâleur, je juge que tu

ſais contredire & nier hardiment, que tu entends le fin de la chicane la plus déliée, & que tu excelles dans les manières de ton pays. Que dis-tu là ?...... Va, je n'en doute point. Tu m'as l'air de faire croire aux gens qu'ils ont tort quand ils ont raiſon, & de le leur ſoutenir en face. Oui, tu as maintenant la mine d'un bon & franc Athénien. Auſſi puiſque tu m'as perdu, c'eſt à toi de me ſauver.

PHIDIPPIDE.

D'où vient donc cette crainte que vous témoignez ?

STREPSIADE.

Hé, hé, je l'avoue. Je crains un peu cette *vieille & nouvelle lune.*

PHIDIPPIDE.

Beau ſujet d'inquiétude ! *Vieille* & *nouvelle !* Cela peut-il être ?

STREPSIADE.

Il faut bien que cela ſoit, car mes créanciers menacent de m'attaquer ce jour-là en Juſtice, & de conſigner.

PHIDIPPIDE.

Laiſſez-les faire, ils perdront leurs conſignations, car il n'eſt pas poſſible qu'un jour en ſoit deux.

STREPSIADE.

Comment ?

PHIDIPPIDE.

Comment ! une femme peut-elle être jeune & vieille en même tems ?

STREPSIADE.

Mais nos créanciers alléguent la loi.

PHIDIPPIDE.

Ils n'en prennent pas l'efprit ; car, par les loix de Solon, il y a deux différens jours marqués, à favoir : 1°. le dernier jour du mois ou de la *vieille lune*, afin que le débiteur puiffe comparaître & éviter les frais de la confignation. 2°. Le lendemain, ou le jour de la *nouvelle lune*, jour auquel le procès doit fe faire en forme contre les débiteurs négligens. Ma foi, Solon aimait le peuple.

Chez les Grecs, le premier jour du mois s'appelle *néoménie*, *nouvelle lune* ou nouveau mois. Ils ne connaiffaient pas les *calendes* : de-là le proverbe : renvoyé aux *calendes Grecques*.

STREPSIADE.

Pourquoi donc les Magiftrats, fans attendre le premier jour du mois, commencent-ils les procès dès le trentième du précédent, en recevant les confignations ?

PHIDIPPIDE.

C'eſt qu'ils font comme les Maîtres - d'Hôtel qui goûtent aux plats avant que de les ſervir.

STREPSIADE, *bruſquement.*

Hola, vous, Meſſieurs les ſpectateurs, pourquoi vous tenez-vous là comme des dupes, tandis que mon fils & moi faiſons nos affaires à vos dépens ?

Il fait rentrer Phidippide chez lui pour le régaler, & dans le moment même arrive un créancier qui, faute de paiement, va faire conſigner au jour de la *vieille & nouvelle lune.* Strepſiade ſe moque de luï, & prend à témoins comme quoi on l'appelle en juſtice en deux jours différens. J'avais juré par Jupiter de rendre la ſomme, ajoute-t-il, mais depuis, on m'a inſtruit qu'il n'y a point de Jupiter; d'ailleurs, quand j'ai été aſſez bête pour promettre de payer, mon fils ne ſavait pas la philoſophie.

Le Créancier a ſon témoin, & menace Strepſiade, mais Strepſiade le met dehors, & il en paraît un ſecond qui, après avoir fait des lamentations que le débiteur compare à celles des Dieux dans une Tragédie de Carcinus, prétend toucher le principal & les intérêts.

STREPSIADE.

Que penſez-vous de la pluie ? Eſt-ce de l'eau céleſte, ou attirée par le ſoleil ?

LE CRÉANCIER.

Je ne le ſais, ni ne m'en ſoucie.

STREPSIADE.

Vous ne méritez donc pas d'être payé.

LE CRÉANCIER.

Compoſons. Si vous n'avez pas la ſomme en entier, donnez-moi au moins l'intérêt.

STREPSIADE.

L'intérêt! Quelle bête eſt-ce là?

LE CRÉANCIER.

C'eſt le produit de l'argent. Ne croît-il pas par jour & par mois?

STREPSIADE.

Vous parlez d'or; mais répondez un peu à une petite queſtion que je vais vous faire. Croyez-vous que la mer ſoit plus grande aujourd'hui qu'autrefois?

LE CRÉANCIER.

Non. Que fait cela?

STREPSIADE.

Comment, ſcélérat, tu conviens que la mer ne croît pas malgré le concours des fleuves, & tu veux que ton argent croiſſe d'une manière ſi exorbitante? Veux-tu te retirer? Qu'on m'apporte un bâton. (*Il le chaſſe & rentre chez lui*).

Le Chœur s'élève avec force contre de pareilles friponneries, & ſur-tout contre l'art qui leur a donné lieu; c'eſt une préparation du dénouement.

ACTE V.

Strepſiade accourt en criant au meurtre, & implorant du ſecours contre ſon fils qui le maltraite. Son fils le ſuit, en appelle au Chœur, & prétend prouver en forme à ſon père, que d'après les leçons de Socrate, c'eſt avec juſtice qu'il l'a battu.

Infame, parricide, lui répond Strepſiade: vous me comblez de joie, vous me couvrez de roſes, reprend le fils, avec l'air le plus tranquile, & en faiſant le Philoſophe comme *l'Injuſte* l'a fait vis-à vis le *Juſte* dans la ſcène dont nous avons parlé.

» Ne ſe couroucer point du tout, dit Amyot,
» d'après Plutarque, c'eſt une vertu bien ſingu-
» lière; mais il n'y a que ceux qui ſont parfaite-
» ment ſages, qui le puiſſent du tout faire comme
» était Socrate, lequel ayant été fort outragé par
» un jeune homme inſolent & téméraire, juſqu'à
» lui donner des coups de pied, & voyant que
» ceux qui ſe trouvaient lors autour de lui, s'en
» courouçaient amèrement, & en perdaient pa-
» tience & voulaient courir après. Comment,
» leur dit-il, ſi un âne m'avait donné un coup de

» pied, voudriez-vous que je lui en donnaſſe un » autre ? Toutefois il n'en demeura pas impuni, » car tout le monde lui reprocha tant cette inſo- » lence, & l'appella-t-on ſi ſouvent le regimbeur » & le donneur de coups de pied, que finalement » il s'en pendit & étrangla lui-même de regret. Et » quand Ariſtophane fit jouer la Comédie qui s'ap- » pelle les *Nuées*, en laquelle il répand ſur So- » crate toutes les ſortes & manières d'injures qu'il » eſt poſſible, comme quelqu'un des aſſiſtans à » l'heure qu'on le farçait & gaudiſſait ainſi, lui » demanda : ne te courouces-tu point, Socrate, » de te voir publiquement blaſonner ? Non, cer- » tainement, répondit-il, car il m'eſt avis que je » ſuis en ce Théâtre ne plus ne moins qu'en un » feſtin où l'on ſe gaudit joyeuſement de moi «.

La cauſe de la querelle ſurvenue entre le père & le fils, c'eſt que le fils preſſé de chanter à table, a répondu que c'était un uſage ridicule : (trait de critique contre Euripide qui fait dire à la Confidente de Médée que la muſique devrait être interdite dans les feſtins :) c'eſt qu'il a traité Simonide de méchant Poète ; c'eſt qu'il a eu l'inſolence de préférer Euripide à Eſchyle, cet Euripide qui n'a pas rougi de parler d'inceſte dans ſes Tragédies.

Un père, reprend Phidippide, bat ſon fils parce qu'il l'aime : un fils ne doit-il pas aimer

ſon père & lui prouver ſon amour ? D'ailleurs les vieillards ſont doublement enfans & ils méritent d'autant plus d'être châtiés, que leurs fautes ſont plus conſidérables. On allègue les loix, mais celui qui les a portées était homme : il a perſuadé aux autres de les admettre, & tout homme raiſonnable a les mêmes droits que le Législateur. De par Jupiter, de par les Dieux, réplique Strepſiade. Je ne les connais pas, reprend ſon fils, il n'y a de Dieux que les *Tourbillons* & les *Nuées*, c'eſt de vous que je l'ai appris.

Strepſiade déſeſpéré veut s'en prendre aux *Nuées*, & les *Nuées* lui répètent que c'eſt ſa faute, puiſque c'eſt de lui-même qu'il s'eſt porté à faire des injuſtices criantes, & à ne pas payer ſes dettes.

STREPSIADE.

Hé, que ne m'avertiſſiez-vous ? Pourquoi trompiez-vous un homme ſimple comme moi ?

LES NUÉES.

Nous en uſons ainſi avec tes pareils, quand ils s'aveuglent juſqu'à devenir injuſtes & ſcélérats. Nous les plongeons dans l'infortune, afin de leur apprendre à craindre les Dieux.

Strepſiade abandonné de tous les côtés, ſe re-

pent de s'être livré à la Philosophie, il en demande pardon à Mercure, & feignant d'en être inspiré, il appelle ses gens, les fait armer de haches & de torches, monte avec eux sur le toit de l'école, la met en pièces & en consume les débris. Socrate en sort tout enfumé. Il est suivi de Chairéphon & d'une troupe de Philosophes que Strepsiade accable de plaisanteries.

Cette Pièce que le Lecteur doit trouver très-hardie, le lui paraîtrait encore beaucoup davantage, si nous avions pu lui donner la clé d'une foule de traits dont elle est remplie. Elle aveugla les Athéniens au point que la plupart d'entr'eux regardèrent Socrate comme un esprit dangereux, & ses ennemis en profitèrent si bien, que vingt-trois ans après, il fut condamné à la mort. Aristophane en fut la première cause, & c'est un crime que l'on peut d'autant moins lui pardonner, qu'il était trop éclairé pour ne pas sentir le mérite de ce Philosophe. Nous aimons à croire qu'il n'aurait pas fait cet ouvrage, s'il en avait deviné les suites; mais parce que Socrate n'aimait pas la Comédie, était-ce une raison pour le couvrir de ridicules, pour le peindre sous les couleurs les plus noires & les plus odieuses? On échape avec peine à la méchanceté d'un sot, mais on se garantit bien plus difficilement de celle d'un homme d'esprit, & sa haîne person-

nelle eſt auſſi redoutable que le fiel d'un faux dévot.

LES GUESPES.

CETTE Pièce fut jouée la 9e. année de la guerre du Péloponèſe, la 2e. de la 89e. *Olympiade*, aux fêtes *Lénéennes*, ſous l'Archonte Aminias, & c'eſt à elle que nous devons les *Plaideurs* de Racine qui, outre quantité de bons mots & de jeux de théâtre qu'il a pris dans Ariſtophane, en a traduit des morceaux preſqu'entiers.

Chez le Poète Français, c'eſt un fou qui veut toujours juger, toujours prononcer des Sentences, & dont le fils imagine de le guérir en flattant ſa paſſion ; chez le Grec c'eſt le même fond, mais plus étendu, plus ſatyrique, parce qu'il en fait l'application à la manie commune des Magiſtrats & du Peuple qui, au milieu d'une guerre où il ne s'agiſſait de rien moins que de la ruine de l'Etat, ne s'occupaient que de jugemens & de condamnations. Mais on perdra le ſel de pluſieurs de ſes plaiſanteries relatives aux uſages du Barreau d'Athènes, uſages qui datent de plus de deux mille ans, & qui ſont ou ignorés ou connus imparfaitement.

ACTE

ACTE PREMIER.

La première Scène est remplie par deux Esclaves chargés de garder Philocléon, c'est le Dandin des *Plaideurs*. Ils sont couchés à sa porte, & moitié endormis, ils se racontent leurs songes en bâillant. Xanthias a vu un oiseau de proie s'élever dans les airs, & voler vers le Barreau, portant entre ses griffes un bouclier que Cléonyme a pris & jetté loin de lui. Cette énigme signifie que Cléonyme est un lâche & un voleur. Sosie a vu une assemblée de Moutons avec des manteaux & des cannes, (les Vieillards du Sénat) au milieu desquels était une baleine, animal vorace qui présidait avec une voix de porc. Ce songe sent bien le cuir, reprend Xanthias, c'est Cléon. L'un & l'autre passent ainsi en revue plusieurs Athéniens, & en reviennent à leur maître Philocléon. Mais quelle est sa manie? ajoutent-ils : celui-ci croira que c'est le jeu : (tournure du Poète pour désigner quelques Citoyens.) Celui-ci imaginera que c'est le vin : point du tout : c'est qu'il veut toujours juger, & qu'il serait désolé s'il n'arrivait pas le premier au Tribunal.

Tous les jours le premier aux Plaids & le dernier.

(*Racine.*)

Pour ne pas y manquer, continue Xanthias, il a jour & nuit l'oreille au guet, & l'œil sur

l'horloge : ſes doigts ſont tournés à force de ſe perſuader qu'il manie les petites pierres qui ſervent à marquer les ſuffrages : pluſieurs fois même il s'eſt endormi contre les colonnes où ſe rendent les jugemens, & il y reſte attaché comme l'huître à ſa roche.

Il veut, bon gré, malgré,
Ne ſe coucher qu'en robe & qu'en bonnet quarré.

L'autre jour, n'ayant entendu chanter ſon cocq que le ſoir, il ſoutint qu'un coupable avait ſéduit cet animal pour l'éveiller plus tard que de coutume.

Il fit couper la tête à ſon cocq de colère
Pour l'avoir éveillé plus tard qu'à l'ordinaire.
Il diſait qu'un Plaideur dont l'affaire allait mal,
Avait graiſſé la patte à ce pauvre animal.

Xanthias dit dans un autre endroit, qu'il n'y a pas de moyens que ce maniaque n'ait employés pour tromper ſes ſurveillans, au point qu'il a mis des piquets dans le mur, & qu'il ſaute de l'un à l'autre comme un geai.

C'eſt pour prévenir les ſuites de cette folie, que ſon fils Bdelycléon a chargé les deux Eſclaves de veiller exactement ſur ſon père, & à l'inſtant même il vient les avertir que vraiſemblablement il eſt grimpé dans la cheminée. On y court. Qui va-là, lui dit-on ? Je ſuis la fumée qui ſort, répond-il ; expreſſion dont le Poète ſe ſert pour

peindre la maigreur de Philocléon. On l'arête, & il veut aller juger. On s'y oppose, il crie, il peste, il jure, & ne sachant comment faire pour être libre, il prétend aller vendre son âne au marché. Bdelycléon s'en charge & va le détacher lui-même; mais le père s'est esquivé de son côté, & s'est attaché au ventre de la bête.

Cette farce tombait sur un ancien proverbe d'Athênes, *disputer de l'ombre d'un âne*, & auquel on prétend que Démosthènes avait donné lieu. Un jour il haranguait en faveur d'un homme qu'il voulait dérober au supplice, & ne pouvant venir à bout de se faire écouter du Peuple, il s'avisa de conter cette historiette : » J'allais, dit-il, à Mégare, sur un âne que j'avais loué. Au milieu du chemin, la chaleur étant extrême, & ne trouvant point d'ombre aux environs, je voulus me mettre un moment à couvert du soleil sous le ventre de ma monture. Mais le conducteur m'arêta; en me disant froidement qu'il ne m'avait pas loué l'ombre de l'âne. La dispute s'échauffa, &c. «.....

A ces mots, les Athéniens ayant prêté l'oreille pour entendre la suite de l'aventure, Démosthènes s'éleva contre la puérilité de ses auditeurs qui donnaient toute leur attention à une bagatelle, tandis qu'ils la refusaient lorsqu'il s'agissait de la vie d'un homme.



Bdelycléon fait rentrer ſon père & charge les deux Eſclaves de ne pas s'endormir, à cauſe des Juges qui vont paſſer en foule, & qui ne manqueront pas d'appeller leur Confrère. — Nous les chaſſerons à coups de pierres. — Gardez vous-en bien, cette engeance eſt colère & de la nature des *Gueſpes.*

C'eſt en effet le maſque ſous lequel ils arrivent avec des manteaux, des bâtons & tout l'attirail de la Magiſtrature : il ne fait pas encore jour, & ils ſont éclairés par des lanternes que portent leurs enfans qu'ils ne ceſſent de battre & de réprimander. Ils ne voient point Philocléon, ce Juge rigide qui eſt toujours à leur tête, ils lui donnent une aubade pour le réveiller, & comme il ne répond pas, ils conjecturent qu'il eſt arêté par la goutte ou la gravelle, ou plutôt par l'évaſion de quelque malheureux qu'il aurait voulu condamner, & qui pour ſe ſauver, aura découvert à la République les trames ſecrètes des Samiens.

» Cette dernière phraſe regarde Caryſton qui éluda un jugement en déclarant aux Athéniens les intelligences de ceux de Samos avec la Perſe, du tems de Périclès «. Samos & Milet étaient en guerre pour la Ville de Priène, & les Samiens étaient ſupérieurs. Mais les Athéniens ſe firent d'autorité les arbitres de la querelle, & citèrent

les uns & les autres à leur Tribunal. Les Samiens refusent d'obéir, Périclès va les châtier, abolit le gouvernement des Nobles & prend cinquante ôtages des principaux, avec autant d'enfans. Les Samiens recouvrent leurs ôtages & se révoltent. Périclès revient à eux & combat vivement près de l'Ile *Tragia*. Périclès serre la Ville, & commet une faute en se retirant. Son Lieutenant est attaqué. Les Samiens gagnent la bataille, font plusieurs Athéniens prisonniers, & pour leur rendre les outrages qu'ils en avaient reçus dans une autre occasion où les Athéniens avaient gravé sur le front des prisonniers Samiens la figure d'une barque Samienne, ceux-ci marquèrent le front de leurs captifs d'une figure de hibou, marque ordinaire de la monnoie Athénienne. C'est par allusion aux Samiens ainsi maltraités, qu'Aristophane dit : *les Samiens sont hommes fort lettrés* (*Plutarque, trad. d'Amyot*).

ACTE II.

Le Chœur continue d'appeller Philocléon, & Philocléon répond par les fenêtres de sa porte, qu'il ne peut aller avec eux faire quelque misérable au Conseil. O Mercure, s'écrie-t-il, change-moi en vapeur, afin que je puisse m'échaper dans les airs, ou plutôt métamorphose-moi en petite pierre noire pour servir à la condamnation

des Plaideurs...... C'eſt mon fils, Meſſieurs, c'eſt mon fils qui me retient. Parlez bas, craignez de réveiller ce redoutable Geolier qui cependant ne me veut d'autre mal que de m'obliger à vivre heureux & ſans procès. Mais peut-on l'être ſans juger ?

Ce mot lui rend ſon courage, il ronge les treillis de ſa fenêtre & deſcend au moyen d'une corde, en diſant à ſes confrères : au moins, mes amis, ſi je me romps le cou, enterrez - moi au Barreau.

Bdelycléon ſe réveille en ſurſaut, accourt, trouve ſon père encore ſuſpendu à la corde, & aidé de ſes valets, il veut le faire rentrer chez lui ; mais les *Gueſpes* prennent ſon parti, pourſuivent Bdélycléon & ſes gens à coups d'aiguillon, & cet incident produit un combat ſingulier entre les Eſclaves & les Juges, qui tour-à-tour lancent des ſacarſmes ſur différens particuliers. Bdelycléon y eſt traité de conjuré, de tyran ; & ces invectives lui paraiſſent d'autant plus déplacées, que ſon ſeul but eſt de procurer à ſon père une vie auſſi heureuſe que celle du Poète Merichus, une vie libre & indépendante de cette vermine qui ronge les Plaideurs. Ce Merichus faiſait des Tragédies & aimait beaucoup la bonne chère.

Chacun a ſon goût, reprend Philocléon, & je préfère un ragoût de procès aux mets les plus délicieux.

BDÉLYCLÉON.

Je vous démontrerai quand vous voudrez, que vous avez tort dans tous les points, & sur-tout que vous êtes véritablement esclave.

PHILOCLÉON.

Moi esclave ! je prétends bien être Roi.

BDÉLYCLÉON.

Roi de Théâtre, sans doute. Mais, dites-moi, je vous prie, mon père, quel revenu tirez-vous de votre prétendu royaume ?

PHILOCLÉON.

Un gain prodigieux : je prends ces Messieurs pour arbitres.

BDÉLYCLÉON.

J'y consens. Qu'on laisse mon père en liberté. Si je perds mon procès, qu'on me donne une épée, je me perce à l'instant. A quelle peine vous condamnez-vous en cas que j'aie raison & que vous récusiez les arbitres ?

PHILOCLÉON.

A ne jamais ni boire ni juger.

Flattées d'être prises pour Juges, les *Guespes* exhortent leur confrère à soutenir l'honneur du Corps, & s'il est vaincu, elles consentent à devenir la fable des Athéniens.

ACTE III.

Philocléon parle le premier, & prétend qu'il n'eſt point de ſouveraineté, de félicité, de grandeur pareille à celle d'un vieux Magiſtrat. A peine eſt-il au Tribunal, qu'il ſe voit eſcorté de Licteurs de quatre coudées. Alors, continue-t-il, les premiers s'en viennent me préſenter une main qui a volé le peuple, & tombant à mes pieds, ils s'écrient d'une voix ſoumiſe : ayez pitié de moi, ô mon père, ſi jamais vous fûtes dans un cas pareil !.... Eh bien ! ſi je ne ſauvais pas ces malheureux, ſauraient-ils ſeulement que je ſuis au monde ?

Sorti du Barreau, je ne ſonge plus à ce que j'ai promis, je reçois les prières de ceux qui veulent éluder un jugement, & quelles careſſes ne me fait-on pas pour y parvenir ? Celui-ci m'égaie par quelques morceaux du Comédien Eſope, celui-là me déride par ſes bons mots, cet autre m'amène ſa femme & ſes enfans qui embraſſent mes genoux, tandis que le père m'adore comme un Dieu...... Si un Athénien, en mourant, laiſſe une riche héritière, c'eſt nous autres Juges qui devenons les maîtres du teſtament : nous l'ouvrons, & ſans aucun égard pour les volontés du père, nous marions la fille à celui qui ſait le mieux nous perſuader. (c'eſt-à-dire, au plus offrant.) Nulle

affaire n'eſt jugée dans l'aſſemblée du Peuple, qu'auparavant elle n'ait pris forme à notre Tribunal, c'eſt de nous que partent les Arrêts. Cléon lui-même, avec ſa voix de *Stentor*, Cléon, loin d'oſer nous contredire, nous fait la galanterie de chaſſer les mouches d'autour de nous, & Théorus, ce complaiſant à gages, qui ne le cède en rien à Euphemius, ne dédaigne pas de prendre l'éponge pour nétoyer notre chauſſure. En feriez-vous autant pour un père? Sont-ce là des biens à dédaigner? En jouir eſt-ce être eſclave, comme vous oſez témérairement l'avancer?...... D'ailleurs, quel accueil ne me font pas tous les jours ma femme & ma fille, à l'aſpect des trois *oboles* que je rapporte du Barreau? Comme elles s'empreſſent à me préparer à manger, à me *choyer*! Je ſuis redouté, je ſuis courtiſé, en un mot, Jupiter n'eſt pas plus roi que moi.

Il eſt fort difficile, dit Bdelycléon en commençant, de guérir une maladie auſſi invétérée que la vôtre & celle des Athéniens. Mais venons au fait. Combien entre-t-il de *talens* dans le tréſor public? Deux mille. A trois *oboles* par tête pour chacun des ſix mille Juges dont Athènes eſt inondée, combien vous revient-il de ces deux mille *talens*? Cent cinquante, attendu que vous ne jugez que dix mois de l'année, & que les

deux autres ſont employés en fêtes qui interdiſent toute affaire juridique. Vous ne touchez donc pas la dixième partie des revenus de la République. A qui paſſe le reſte ? A qui ? répond Philocléon, à ces gens...... Mais ne révélons pas la honte d'Athènes.

Ces gens ſont les partiſans & les flatteurs, tels que Cléon; & voilà ceux, continue le fils, dont les Vieillards-Juges ſont les dupes & les eſclaves, dont ils n'ont que les reſtes, encore faut-il qu'ils arrivent à tems au Barreau; car le ſignal donné, on n'entre plus, & par conſéquent point d'*oboles*. De plus, s'il arrive que quelque Orateur reçoive un préſent d'un riche ſcélérat pour le tirer d'affaire, avec qui partage-t-il le gâteau? avec les premiers Magiſtrats, & le pauvre Juge va humblement faire ſa Cour au Tréſorier, pour en tirer ſon malheureux *triobole*.

Mais tel eſt l'intérêt des Grands, de vous tenir ainſi dans la dépendance & la médiocrité, de vous flatter, pour s'attirer le titre de bienfaiteurs, & de profiter de votre aveuglement pour accabler les Villes d'impôts qui ſuffiraient à nourrir le peuple avec la même magnificence qu'on le faiſait du tems des victoires de Marathon : auſſi quand ces brigands publics ſont inquiétés au ſujet de leur adminiſtration, ils ne manquent pas

de promettre au peuple tous les revenus de l'Eubée & cinquante grandes mesures de bled par tête, tandis qu'ils n'en donnent que cinq.

Ce trait rappelle une tentative que l'on avait faite l'année précédente sur l'Eubée, & une distribution du bled que Psamméticus Roi de Lybie, avait envoyé à Athènes dans un tems de disette. (Il y avait 23 ans.) Le but de cette même harangue remplie, comme on l'a vu, de la satyre la plus amère, était aussi de critiquer le mauvais gouvernement d'Athènes qui employait à-peu-près le dixième de son revenu pour payer la Justice que l'on aurait dû rendre *gratis*, de peindre l'avarice de ceux qui s'en chargeaient pour un honoraire aussi médiocre, & de faire voir le nombre exorbitant des Juges.

Philocléon instruit de toutes ces malversations qu'il ignorait, commence à croire qu'il est plus esclave que Roi. Il ne fait que répondre à son fils dont le discours est approuvé par les Arbitres même de la dispute, mais sa manie l'emporte & il veut juger. Ah! loin de moi, s'écrie-t-il, loin de moi vos flatteuses promesses. J'aime mieux entendre dire à l'Huissier : *Qui n'a pas encore donné son suffrage, qu'il se lève.* Oui, je ne soupire qu'après l'urne du Barreau..... Rappellons mon courage ébranlé. Je suis si éperdu, qu'au

Tribunal même, j'aurais peine à convaincre Cléon de friponnerie.

Hé bien, mon père, puiſque rien ne peut vous faire renoncer à votre manie, puiſque vous attachez tant de plaiſir à prononcer des Jugemens, jouiſſez-en, mais bornez-vous à être le Juge de vos domeſtiques. Si, par exemple, il arrive que votre ſervante ouvre votre porte à votre inſçu, matière à procès & punition. — Je me rends, mais tu ne dis pas qui me payera mes honoraires. — Je m'en charge. — A la bonne-heure.

LÉANDRE.

Hé doucement,
Mon père, il faut trouver quelqu'accommodement.
Si pour vous, ſans juger, la vie eſt un ſupplice,
Si vous êtes preſſé de rendre la Juſtice,
Il ne faut point ſortir pour cela de chez vous,
Exercez le talent, & jugez parmi nous.

DANDIN.

Ne raillons point ici de la Magiſtrature,
Vois-tu, je ne veux point être un Juge en peinture.

LÉANDRE.

Vous ſerez, au contraire, un Juge ſans appel,
Et Juge du Civil comme du Criminel.
Vous pourrez tous les jours tenir deux Audiences,
Tout vous ſera chez vous matière de Sentences.
Un Valet manque-t-il de rendre un verre net?
Condamnez-le à l'amende, & s'il le caſſe, au fouet.

DANDIN.

C'eſt quelque choſe. Encor paſſe quand on raiſonne :
Et mes vacations, qui les payera ? Perſonne ?

LÉANDRE.

Leurs gages vous tiendront lieu de nantiſſement.

DANDIN.

Il parle, ce me ſemble, aſſez pertinemment. (*RACINE.*)

Cette ſcène eſt charmante dans le Poète Français, mais le Grec peint avec plus d'énergie dans la ſienne, la paſſion de ſon Vieillard pour le Barreau : il conſent aux propoſitions de ſon fils, & il veut que chez lui, tout ait l'air & l'appareil d'un Tribunal, mais ſur-tout qu'on lui apporte une ſtatue de *Lycus.*

On lit dans Suidas que c'était un des fils de Pandion, qu'il avait l'air d'un loup, & que ſon image ou ſa ſtatue était placée dans le Barreau ; que les Juges ſe rangeaient dix à dix autour de cette figure, & que c'était là qu'ils attendaient les préſens qu'on leur apportait pour les ſéduire. Cet uſage d'environner *Lycus* à ce deſſein, paſſa en proverbe.

A peine Philocléon a-t-il fait ſes apprêts & demandé un ſacrifice, ſuivant la coutume, pour faire l'inſpection des entrailles, que l'on voit entrer un Eſclave qui ſe plaint d'un chien qui vient de voler un fromage de Sicile.

PETIT-JEAN.

Arête, arête, attrape.

LÉANDRE, *à l'Intimé.*

Ah ! c'eſt mon priſonnier ſans doute qui s'échape.

L'INTIMÉ.

Non, non, ne craignez rien.

PETIT-JEAN.

Tout eſt perdu : Citron....
Votre chien.... vient là-bas de manger un chapon.
Rien n'eſt sûr devant lui. Ce qu'il trouve, il l'emporte.

LÉANDRE.

Bon : voilà pour mon père une cauſe ... main forte.
Qu'on ſe mette après lui : courez tous.

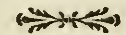
DANDIN.

Point de bruit,
Tout doux : un amené ſans ſcandale ſuffit.

Il paraît que par ce vers burleſque : *Rien n'eſt sûr devant lui, ce qu'il trouve il l'emporte.* Racine a voulu parodier un des morceaux de Malherbe, dans l'Ode à Henri IV, ſur le Voyage de Sedan.

Tel qu'à vagues épandues
Marche un Fleuve impérieux
De qui les neiges fondues
Rendent le corps furieux.
Rien n'eſt sûr en ſon rivage,
Ce qu'il trouve, il le ravage,

Et traînant comme buiſſons
Les chênes & leurs racines,
Ote aux campagnes voiſines
L'eſpérance des moiſſons.



Tel & plus épouvantable
S'en allait ce Conquérant,
A ſon pouvoir indomptable
Sa colère meſurant.
Son air avait une audace
Telle que Mars en la Thrace;
Et les éclairs de ſes yeux
Etaient comme d'un tonnerre
Qui gronde contre la terre
Quand elle a fâché les cieux.

Le *Jugement*, chez Ariſtophane, eſt précédé de pluſieurs cérémonies comiques, & l'on apporte des tablettes, des vaſes pour les ſuffrages, des branches de myrte, de l'encens & du feu. Vient enſuite une invocation aux Dieux dans laquelle on leur demande pour Philocléon, ou plutôt pour tous les Juges d'Athènes qu'il repréſente, un eſprit plus doux, & moins porté à jouir des larmes des malheureux qu'ils condamnent ſans pitié.

Les Juges appellés & la menace faite de ne recevoir perſonne lorſque la cauſe ſera commencée; le Valet qui fait le perſonnage de *Theſmothète*, s'avance & prend la parole. Ecoutez, dit-il, le

crime dont le chien Cydathénien accuse le nommé Labès, chien Exonien. Le fait est un fromage de Sicile excroqué. La peine se bornera aux étrivières.

On appellait *Thesmothètes* les Magistrats qui connaissaient des accusations & des plaintes. Ils portaient la parole sur ces sortes d'affaires, mais leur principal office était de revoir les loix chaque année, & de les corriger, suivant le besoin, par des interprétations convenables.

On présume que sous le nom du *chien Labès*, Aristophane désignait Lachès homme important dans l'Etat, & qui ayant mené des troupes en Sicile, se laissa, dit-on, corrompre par un présent de fromages. On croit aussi que le chien accusateur n'était autre qu'Aristophane même. A l'égard du procès, il est plein d'allégories très-plaisantes sans doute pour les Athéniens, mais qui ne peuvent l'être pour nous. Les témoins sont des meubles de cuisine : Philocléon boit & mange, & après plusieurs bouffonneries qui ne seraient nullement de notre goût, il trouve le vol du fromage d'autant plus odieux, que le ravisseur n'en a pas donné la moitié à son Juge..... L'accusé, dit-il, ne répond rien, comme fit autrefois Thucydide, & je le condamne sans l'entendre.

Ce n'est point Thucydide l'Historien, mais un fils de Milésias. Il s'était distingué dans la République

blique du tems de Périclès dont il était l'ennemi déclaré. Il fut accusé de trahison, & comme il ne répondit rien pour sa justification, il fut banni par l'*Ostracisme*. Nous en donnerons une idée, lorsque nous aurons fini l'extrait de cette Comédie.

Bdélycléon veut que l'on procède régulièrement, & pour ne point laisser périr un accusé sans défense, il se fait l'Avocat du chien dont on apporte les petits après un plaidoyer sérieux-comique dans lequel l'Orateur prétend que ce chien est la perle des chiens, le meilleur que l'on puisse trouver, soit pour garder les troupeaux, soit pour chasser les loups.

Venez, famille désolée,
Venez, pauvres enfans qu'on veut rendre orphelins,
Venez faire parler vos esprits enfantins.
Oui, Messieurs, vous voyez ici notre misère,
Nous sommes orphelins, rendez-nous notre père,
Notre père par qui nous fûmes engendrés,
Notre père qui nous.....

DANDIN.

Tirez, tirez, tirez.

Dans le Grec, le Poète dit trois fois, *descendez*, selon l'usage des Juges Athéniens auprès desquels les Avocats faisaient monter ordinairement les enfans de ceux dont ils plaidaient la cause.

Quand ces Juges se sentaient attendris, ils disaient trois fois aux enfans de descendre.

Philocléon feint de verser des larmes sur le sort du coupable, & au moment de *jetter* le suffrage, il ordonne que l'on approche le vase de condamnation. (Chez les Grecs, il y en avait deux, le premier pour la perte du procès, le second pour le gain.) On donne l'un pour l'autre à Philocléon, de manière qu'il absout en croyant condamner. Il ne peut en revenir & avoir fait grace, c'est à son gré une tache ineffaçable : il en demande pardon aux Dieux, & le Lecteur doit sentir l'amertume de cette satyre contre les Magistrats Athéniens qui avaient la réputation de n'aimer à juger que pour faire des malheureux. Retirez-vous, mon père, ajoute Bdélycléon, venez, j'aurai soin de vous amuser par des plaisirs différens. Vous irez aux festins, aux bals, aux spectacles ; laissez-là les jugemens, & ne souffrez pas qu'un Hyperbolus vous dupe désormais.

Philocléon sort, & le Chœur exhorte les Athéniens à recevoir cette Pièce plus favorablement que celle des *Nuées*. Je me suis uniquement occupé de votre amusement, continue-t-il au nom du Poète, je m'y suis consacré au point de faire jouer mes Pièces par d'autres, & je n'ai paru sur le Théâtre que pour attaquer l'homme

le plus redoutable de l'état. Ce Cléon qui n'a pu me corrompre par ses présens, qui n'a pu me contenir par la crainte de son pouvoir : trop franc pour faire ma cour à personne, trop vrai pour épargner les ridicules, j'ai tout bravé, tout osé en faveur du peuple, & l'année précédente ce même peuple n'a pas goûté le meilleur de mes ouvrages. (*les Nuées*). Aujourd'hui ses Vieillards sont devenus *Guespes*, & je montre par-là combien les Athéniens sont prompts à se venger de ceux qui ont l'audace de mettre la main dans la ruche. Les Perses ont éprouvé que l'on n'y touchait pas impunément.

Cette première comparaison est flatteuse pour la République, mais dans la seconde, Aristophane prétend que le peuple est colère comme les *Guespes*, & que chacun de ses membres a, comme elles, son genre d'ouvrage & d'occupation. Les uns font leur cour à l'*Archonte*, les autres s'attachent au Tribunal des *Onze*. (Ces Juges connaissaient plus particulièrement des vols, des brigandages & des prisonniers de toute espèce.) Le Poète ajoute qu'il y a des *frélons* qui vivent du travail d'autrui, & ces *frélons* sont les Orateurs, les intriguans, tels que Cléon & plusieurs autres.

ACTE IV.

Plus adroit qu'Ariſtophane, Racine a terminé ſa Pièce par le procès comique du chapon volé, procès rempli des plaiſanteries les plus ſaillantes, & dans lequel Dandin conſerve ſon caractère juſqu'à la fin.

Allons nous délaſſer à voir d'autres procès.

Chez le Poète Grec, Philocléon conſent à changer ſa façon de vivre, à quitter ſon manteau de Juge, en un mot, à ſe mettre comme les honnêtes gens. D'après cela, il s'exerce à prendre le bon ton, & malgré les leçons que lui donne ſon fils, il ne peut ſe défaire des manières gauches qu'il a contractées au Barreau. Bdélycléon ſuppoſe que les convives du feſtin auquel ſon père eſt attendu, ſont Théorus, Eſchine, Pharus, Cléon & Aceſtus mauvais Poète tragique. Il l'exhorte à chanter des airs dignes d'eux, il commence lui-même, & l'on doit juger qu'il ne les épargne pas. Après avoir lancé ſur eux différens ſarcaſmes, il ſort avec Philocléon, & le Chœur continue d'invectiver quelques-uns des principaux d'Athènes, qu'il accable des railleries les plus amères.

ACTE V.

Philocléon guéri de la manie de juger, a donné dans un excès différent, c'eſt l'ivreſſe. Il a roué de

coups un valet qui vient raconter une partie de ce qui s'eſt paſſé au feſtin où étaient Ippylus, Antiphon, Lyſiſtrate, Théophraſte, tous citoyens connus, ſelon Ariſtophane, par des vices remarquables. Après ce récit, Philocléon reparait ſuivi d'une troupe de gens qu'il a inſultés, & qui demandent juſtice. Euripide eſt du nombre. Philocléon les tourne en ridicule, & quelques repréſentations que lui faſſe ſon fils, il ne ceſſe de les apoſtropher, ou de les parodier.

L'acte entier eſt rempli d'une foule d'alluſions de ce genre, dont l'explication même ne ſerait nullement amuſante pour le Lecteur, & dont il n'a pas beſoin pour ſavoir à quel point le caractère d'Ariſtophane était ſatyrique. Cet acte ne tient pas plus au ſujet que le précédent, & l'Ecrivain Français n'en a fait aucun uſage; mais il ſe connaiſſait en *ſel attique*, & les trois premiers lui en ont beaucoup fourni. Les *Plaideurs* fourmillent auſſi de quantité de traits que nous ne devons qu'à Racine, & qui ſont plus charmans les uns que les autres. Il nous ſera aiſé de les faire ſentir lorſque nous comparerons la copie à l'original. Plus nous avancerons, plus ces comparaiſons deviendront fréquentes, & quelquefois nous ſerons forcés de citer au Tribunal des Lettres, quelques plagiaires qui ont caché avec ſoin les ſources dans

lesquelles ils ont puisé. Nous les prévenons d'avance que nous ne révélerons leur secret qu'avec peine, & que nous garderions le silence, si en faisant cette histoire, nous n'avions contracté l'obligation d'assigner ce qui appartient à chaque Auteur. Revenons à *l'Ostracisme* dont nous avons promis de parler.

C'était une loi par laquelle le peuple Athénien condamnait, sans flétrissure ni déshonneur, à dix ans d'exil, les Citoyens dont il craignait la trop grande puissance, & qu'il soupçonnait de vouloir aspirer à la tyrannie.

Cette loi fut appellée *Ostracisme*, du mot grec ὄστρακον qui signifie proprement une *écaille* ou une *coquille*; mais qui dans cette occasion est pris pour le bulletin sur lequel les Athéniens écrivaient le nom du Citoyen qu'ils voulaient bannir. Peut-être que ὄστρακον désignait un morceau de terre cuite, en forme d'*écaille* ou de *coquille*; du moins les Latins ont-ils traduit le mot grec par *Testula*.

Le ban de l'*Ostracisme* n'était d'usage que dans les occasions où la liberté se trouvait en danger. S'il arrivait, par exemple, que la jalousie ou l'ambition mît la discorde parmi les chefs de la République, & qu'il se formât différens partis qui fissent craindre quelques révolutions dans l'Etat, le peuple alors s'assemblait & délibérait sur les

moyens qu'il y avait à prendre pour prévenir les ſuites d'une diviſion qui pouvait devenir funeſte à la liberté. *L'Oſtraciſme* était le remède ordinaire auquel on avait recours dans ces ſortes d'occaſions, & les délibérations du Peuple ſe terminaient le plus ſouvent par un décret qui indiquait à certain jour une aſſemblée particulière pour procéder au ban de *l'Oſtraciſme.* Alors ceux qui étaient menacés du banniſſement, ne négligeaient rien de ce qui pouvait leur concilier la faveur du peuple, & le perſuader de l'injuſtice qu'il y aurait à les bannir. Quelque tems avant l'aſſemblée, on formait au milieu de la place publique, un enclos de planches dans lequel on pratiquait dix portes, c'eſt-à-dire, autant qu'il y avait de Tribus dans la République; & lorſque le jour marqué était venu, les Citoyens de chaque Tribu entraient par leur porte particulière, & jettaient au milieu de l'enclos la petite *coquille* de terre ſur laquelle était écrit le nom du Citoyen que l'on voulait bannir. Les *Archontes* & le Sénat préſidaient à cette aſſemblée & comptaient les bulletins. Celui qui était condamné par ſix mille de ſes concitoyens, était obligé de ſortir de la ville dans l'eſpace de dix jours. Il fallait au moins ces ſix mille voix contre un Athénien, pour qu'il fût banni par *l'Oſtraciſme.*

Quoique nous n'ayons point de lumières ſur l'époque préciſe de ſon inſtitution, il eſt vraiſem-

blable que ce fut après la tyrannie des Pisistratides, tems auquel le peuple Athénien ayant eu le bonheur de secouer le joug, commençait à goûter les douceurs de la liberté ! Quoique Pisistrate eût gouverné avec beaucoup de clémence & d'équité, la seule idée d'un Maître causait tant d'horreur aux Athéniens, qu'ils crurent devoir prendre tous les moyens nécessaires pour ne jamais en reconnaître, & ce fut, au rapport d'Andration, le motif qui leur fit établir *l'Ostracisme*. Hipparchus, dit-il, était parent du tyran Pisistrate, & il fut le premier que l'on condamna au ban de *l'Ostracisme*. Cette loi venait d'être établie à cause du soupçon & de la crainte qu'on avait qu'il ne se trouvât des gens qui voulussent imiter Pisistrate qui ayant été à la tête des affaires de la République & Général d'armée, s'était fait tyran de la Patrie.

Les Athéniens prévirent sans doute les inconvéniens de cette loi, mais ils aimèrent mieux, comme l'a remarqué Cornélius Népos, s'exposer à punir des innocens, que de vivre dans des larmes continuelles. Cependant comme ils sentirent que l'injustice aurait été trop criante s'ils avaient condamné le mérite aux mêmes peines dont on avait coutume de punir le crime, ils adoucirent, autant qu'ils purent, la rigueur de *l'Ostracisme*. Ils en retranchèrent ce que le bannissement or-

dinaire avait d'odieux & de déshonorant par lui-même. On ne confisquait pas les biens de ceux qui étaient mis au ban de *l'Ostracisme*, ils en jouissaient dans le lieu où ils étaient relégués, en un mot, on ne les éloignait que pour un tems limité, au lieu que le banniſſement ordinaire était toujours ſuivi de la confiſcation des biens des exilés, & qu'on leur ôtait toute eſpérance de retour.

Malgré les adouciſſemens que les Athéniens apportèrent à la rigueur de la loi, il eſt aiſé de voir que ſi, d'un côté elle était favorable à la liberté, de l'autre, elle était odieuſe, en ce qu'elle condamnait des Citoyens ſans entendre leur défenſe, & qu'elle abandonnait le ſort des grands hommes au caprice d'un peuple qui ſouvent les rendait victimes d'une délation artificieuſe. L'hiſtoire ne donne que trop de preuves des abus & des injuſtices dont *l'Oſtraciſme* fut la ſource. On peut en juger par l'aventure d'Ariſtide dans l'aſſemblée du peuple, le jour même de ſon banniſſement. Un Citoyen qui ne ſavait pas écrire s'adreſſa à lui, comme au premier venu, pour le prier d'écrire le nom d'Ariſtide. Ariſtide étonné lui demanda quel mal cet homme lui avait fait pour le bannir. Il ne m'a point fait de mal, lui répondit le Citoyen, je ne le connais même pas, mais je ſuis las de l'entendre nommer *le juſte*. Ariſtide écrivit ſon nom ſans répliquer.

Il fut banni par les intrigues de Thémiſtocle qui débaraſſé de ce vertueux rival, demeura maître du Gouvernement de la République, avec plus d'autorité qu'auparavant ; mais il ne jouit pas long-tems de l'avantage qu'il avait remporté ſur ſon émule : il devint à ſon tour l'objet de la haine publique, & malgré ſes victoires, malgré les grands ſervices qu'il avait rendus à l'Etat, il fut condamné au ban de *l'Oſtraciſme.*

Il eſt certain que la liberté n'avait pas de plus dangereux écueil à craindre que la réunion de l'autorité dans la main d'un ſeul homme, & c'eſt cependant ce que produiſit *l'Oſtraciſme*, en augmentant le crédit & la puiſſance d'un Citoyen, par l'éloignement de ſes concurrens. Périclès en ſut tirer avantage contre Cimon & Thucidide, après le banniſſement deſquels il gouverna la République avec une autorité abſolue qu'il conſerva juſqu'à la fin de ſa vie, malgré le rappel d'Ariſtide & de Cimon, avant que le terme de dix ans fût expiré. Mais quelques raiſons qu'euſſent les Athéniens de rejetter une loi qui pluſieurs fois avait cauſé un grand préjudice à l'Etat, ce ne furent pas ces motifs qui les déterminèrent à l'abolir, mais une raiſon toute oppoſée, & qui eſt vraiment ſingulière. Nous en devons la connaiſſance à Plutarque.

Il s'était élevé, dit-il, un grand différent en-

tre Alcibiade & Nicias: leur méſintelligence croiſſait de jour en jour, & le peuple eut recours à *l'Oſtraciſme*. Il n'était pas douteux que le ſort ne dût tomber ſur l'un ou l'autre de ces Chefs. On déteſtait les mœurs abſolues d'Alcibiade, & l'on craignait ſa hardieſſe. On enviait à Nicias les grandes richeſſes qu'il poſſédait, & l'on n'aimait point ſon humeur auſtère. Les jeunes gens qui deſiraient la guerre, voulaient faire tomber le ſort de *l'Oſtraciſme* ſur Nicias. Les Vieillards attachés à la paix, ſollicitaient contre Alcibiade. Le peuple étant ainſi partagé, Hyperbolus, homme bas & mépriſable, mais ambitieux & entreprenant, crut que cette diviſion était pour lui une occaſion favorable de parvenir aux premiers honneurs. Cet homme avait acquis parmi le peuple une eſpèce d'autorité, mais il ne la devait qu'à ſon impudence. Il n'avait pas lieu de croire que l'*Oſtraciſme* pût le regarder & il ſentait bien que la baſſeſſe de ſon extraction le rendait indigne de cet honneur, mais il eſpérait que ſi Alcibiade ou Nicias était banni, il pourrait devenir le concurrent de celui qui reſterait en place. Flatté de cette idée, il témoignait publiquement la joie qu'il avait de les voir en diſcorde & il animait le peuple contr'eux. Les partiſans d'Alcibiade & de Nicias ayant remarqué l'inſolence & la lâcheté de cet homme,

ſe donnèrent le mot ſecrètement, ſe réunirent & firent enſorte que les voix de l'*Oſtraciſme* tombèrent ſur lui.

Le peuple ne fit d'abord que rire de cet évènement, mais bientôt après il en eut tant de honte & de dépit, qu'il abolit cette loi, comme ayant été avilie & deshonorée par la condamnation d'un homme ſi mépriſable. Platon le Comique a dit depuis, en parlant d'Hyperbolus, que ce méchant avait bien mérité d'être puni à cauſe de ſes mauvaiſes mœurs, mais que le genre de ſupplice était trop honorable pour lui, & que l'*Oſtraciſme* n'avait pas été établi pour les gens de ſa ſorte.

Cette loi fut adoptée par toutes les Villes dont le Gouvernement était Démocratique, & à l'exemple d'Athènes, les Syracuſains établirent le *Pétaliſme*, inſtitution plus inique & plus rigoureuſe que l'*Oſtraciſme*, vu que les principaux Citoyens de Syracuſe ſe banniſſaient les uns les autres en ſe mettant une feuille d'olivier dans la main. (C'était ſur une de ces feuilles que l'on écrivait le nom de celui que l'on voulait bannir.) Cette loi parut ſi dure, que les principaux de Syracuſe prenaient la fuite auſſi-tôt qu'ils craignaient que leur mérite ou leurs richeſſes ne fiſſent ombrage à leurs Concitoyens, & par ce moyen, la République ſe trouvait privée de ſes Membres les plus utiles. On

ne tarda pas à s'appercevoir de ces inconvéniens, & le peuple lui-même se vit obligé d'abolir le *Pétalisme*. (*Encyclop. Tom. XI & XII.*)

LA PAIX.

CETTE Pièce fut jouée aux Fêtes *Dionysiales*, la 13e. année de la guerre du Péloponèse, la première de la 90e. *Olympiade* : le sujet est à-peu-près le même que celui des *Acharniens*, & le but d'Aristophane est d'inspirer de plus en plus le desir de la paix aux Athéniens, paix nécessaire à l'Etat & facile à conclure depuis la mort de Brasidas & de Cléon; Cléon qui était moins Capitaine qu'homme d'intrigues, mais qui avait entretenu la guerre, dans la crainte de rendre des comptes qui auraient fait ouvrir les yeux sur ses violences; Brasidas qui, de son côté, l'avait fomentée chez les Lacédémoniens, parce que son courage & son ambition étaient satisfaits, & du rôle qu'il jouait dans la Grèce, & des succès qu'il remportait sur les ennemis de ses Concitoyens.

Ces deux Généraux furent tués dans la Thrace, à la journée d'Amphidolis, la 10e. année de la guerre du Péloponèse qui continua, malgré le traité particulier, c'est-à-dire malgré la trève de 50 années que firent ensemble Sparte & Athènes.

ACTE PREMIER.

Deux efclaves s'occupent de la nourriture d'un efcarbot monftrueux, & cela par ordre de leur Maître, vieux fou qui s'eft mis dans la tête de monter au ciel fur cet animal, comme Bellérophon fur Pégafe. Ce Maître s'avance, c'eft le Vigneron Trygée qui après avoir déploré en peu de mots le fort de la Grèce épuifée par la guerre, s'éloigne & reparaît grimpé fur fon efcarbot : il va fommer Jupiter d'être plus favorable aux Grecs, finon l'accufer de les trahir. Ses enfans accourent, & craignent qu'il ne foit précipité par la monture qu'il a choifie, mais il leur prouve d'après la Fable d'Efope, que l'efcarbot eft le feul volatile qui foit allé jufqu'au Maître des Dieux.

L'Aigle donnait la chaffe à Maître Jean Lapin
Qui droit à fon terrein s'enfuyait au plus vîte.
Le trou de l'Efcarbot fe rencontre en chemin :
Je laiffe à penfer fi ce gîte
Etait sûr : mais au mieux Jean Lapin s'y blotit.
L'Aigle fondit fur lui, nonobftant cet afyle,
L'Efcarbot intercède & dit :
Princeffe des oifeaux, il vous eft fort facile
D'enlever, malgré moi, ce pauvre malheureux ;
Mais ne me faites pas cet affront, je vous prie,
Et puifque Jean Lapin vous demande la vie,
Donnez-la lui, de grâce, ou l'ôtez à tous deux.
C'eft mon voifin, c'eft mon compère.

L'oiſeau de Jupiter, ſans répondre un ſeul mot,
Choque de l'aîle l'Eſcarbot,
L'étourdit, l'oblige à ſe taire,
Enlève Jean Lapin. L'Eſcarbot indigné
Vole au nid de l'oiſeau, fracaſſe en ſon abſence
Ses œufs, ſes tendres œufs, ſa plus douce eſpérance;
Pas un ſeul ne fut épargné.
L'Aigle étant de retour & voyant ce ménage,
Remplit le ciel de cris, & pour comble de rage,
Ne ſait ſur qui venger le tort qu'elle a ſouffert.
Elle gémit en vain, ſa plainte au vent ſe perd.
Il fallut pour cet an vivre en mère affligée.
L'an ſuivant, elle mit ſon nid en lieu plus haut.
L'Eſcarbot prend ſon tems, fait faire aux œufs le ſaut.
La mort de Jean Lapin derechef eſt vengée:
Ce ſecond deuil fut tel, que l'écho de ces bois
N'en dormit de plus de ſix mois.
L'oiſeau qui porte Ganymède
Du Monarque des Dieux enfin implore l'aide,
Dépoſe en ſon giron ſes œufs, & croit qu'en paix
Ils ſeront dans ce lieu; que pour ſes intérêts
Jupiter ſe verra contraint de les défendre:
Hardi qui les irait-là prendre:
Auſſi ne les y prit-on pas.
Leur ennemi changea de note,
Sur la robe du Dieu fit tomber une crotte;
Le Dieu la ſecouant jetta les œufs à bas.
Quand l'Aigle ſut l'inadvertence,
Elle menaça Jupiter
D'abandonner ſa Cour, d'aller vivre au déſert,
De quitter toute dépendance,
Avec mainte autre extravagance.
Le pauvre Jupiter ſe tut.

Devant ſon Tribunal l'Eſcarbot comparut,
Fit ſa plainte & conta l'affaire.
On fit entendre à l'Aigle enfin qu'elle avait tort;
Mais les deux ennemis ne voulant point d'accord,
Le Monarque des Dieux s'aviſa, pour bien faire,
De tranſporter le tems où l'Aigle fait l'amour,
En une autre ſaiſon, quand la race Eſcarbote
Eſt en quartier d'hyver, & comme la Marmote
Se cache & ne voit point le jour. (*LA FONT.*)

Les enfans de Trygée prient leur père de ne pas faire quelque chûte fatale qui fourniſſe le ſujet d'une Tragédie à Euripide. Il leur dit adieu, & après quelques bouffonneries, il ſe croit arrivé à la demeure de Jupiter. En effet, il rencontre Mercure qui commence par le traiter de ſcélérat, de coquin, de miſérable, & qui enſuite lui demande : Quel eſt ton nom ?

TRYGÉE.

Scélérat.

MERCURE.

Ton peuple ?

TRYGÉE.

Coquin.

MERCURE.

Ton père ?

TRYGÉE.

Miſérable.

MERCURE.

Je te tuerai, ſi tu ne dis ton nom.

TRYGÉE.

TRYGÉE.

Je ſuis Trygée Athmonien, aſſez bon Vigneron, point délateur, & peu friand d'intrigues. (Athmone était un Bourg de l'Attique.)

MERCURE.

Que viens-tu faire ici ?

TRYGÉE.

Vous apporter ces morceaux de chair.... Vous voyez que je ne ſuis pas ſi diable. Faites-moi, je vous prie, parler à Jupiter.

MERCURE.

Je ſuis reſté ſeul ici où je garde le bagage & la vaiſſelle céleſte. Pour Jupiter, il eſt grimpé juſqu'au dernier ſommet du ciel avec les Dieux qui ne veulent plus écouter les prières des Athéniens depuis qu'ils ſont obſtinés à ne pas ſe réconcilier avec Lacédémone. Ces Dieux ont logé la Guerre à leur place, & la Paix eſt ſi loin, que peut-être vous ne la reverrez jamais.

TRYGÉE.

Où s'eſt-elle retirée ?

MERCURE, *montrant une caverne.*

Dans cet antre profond.

TRYGÉE.

Lequel ?

MERCURE.

Celui-ci.... là-bas. Vois-tu les pierres énormes dont la Guerre en a fermé l'entrée ?

TRYGÉE.

Dites-moi, je vous prie, quelle eſt la prétention de cette cruelle Divinité ?

MERCURE.

Tout ce que je ſais, c'eſt qu'elle apporta hier au ſoir un mortier d'une grandeur prodigieuſe.

TRYGÉE.

Hé, que prétend-elle faire de ce mortier ?

MERCURE.

Broyer toutes les Villes de la Grèce. Adieu ; je me retire. Je l'entends. Quel effroyable fracas !

TRYGÉE.

Ah ! malheureux que je ſuis ! Je l'entends auſſi. Où fuir ?

LA GUERRE, *avec ſon mortier.*

Déplorables mortels ! que je vais vous faire ſouffrir ?

TRYGÉE.

O Apollon ! quel monſtre !

LA GUERRE.

O trois, quatre, cinq & dix fois infortunée Praſie ! te voilà perdue. (Praſie était une petite Ville

ſituée ſur la côte de Laconie : les Athéniens l'avaient priſe & détruite). (*La Guerre feint de mettre Praſie dans le mortier & y jette un porreau d'où le nom de cette Ville était tiré.*)

TRYGÉE, *aux ſpectateurs.*

Courage, Meſſieurs, cela ne vous regarde pas encore. Cette imprécation n'eſt que pour le pays de Lacédémone.

LA GUERRE.

O Mégare ! Mégare ! tu vas être pétrie comme un gâteau. (*Mégare était fertile en ail, la Guerre jette de l'ail dans le mortier.*) (Lacédémone ſoutenait cette Ville, & c'était la principale cauſe de la guerre du Péloponèſe.)

TRYGÉE, *à part.*

Ciel ! que de larmes dans le mortier pour les pauvres Mégariens !

LA GUERRE.

Que tu vas périr d'une manière horrible, ô fertile Sicile ! Çà, qu'on m'apporte du miel *Attique*, afin que j'en mette une doſe.

TRYGÉE.

Doucement, s'il vous plaît, ſervez-vous d'autre miel, épargnez l'*Attique*, il coûte quatre *oboles.*

LA GUERRE.

Hola ho, Tintamare.

TINTAMARE.

Que voulez-vous?

LA GUERRE.

Tu te tiens-là oisif & planté comme une perche, Coquin : tiens, voilà pour toi. (*Elle lui donne un soufflet.*)

TINTAMARE.

Ouf, ce soufflet sent l'ail. (*Autre allusion à Mégare.*)

LA GUERRE.

M'apporteras-tu un pilon tout-à-l'heure?

TINTAMARE.

Ignorez-vous que nous n'en avons point? Nous ne sommes ici que d'hier.

LA GUERRE.

Va m'en emprunter un des Athéniens.

TINTAMARE.

J'y vais, puisqu'il le faut. (*à part.*) Si je n'en apporte un, malheur à moi.

TRYGÉE, *à part.*

Misérables humains! qu'allons-nous faire? Quel affreux péril! si le pilon vient, voilà les Villes en

poudre. Ah ! Bachus, puiſſes-tu rompre le cou au Courier !

LA GUERRE, *à Tintamare qui revient.*

Hé bien ?

TINTAMARE.

Quoi ?

LA GUERRE.

Tu n'apportes rien ?

TINTAMARE.

Ma foi non. Les Athéniens n'ont plus de pilon : le Corroyeur eſt mort.

TRYGÉE, *à part.*

O Minerve ! quel bonheur que ce fléau de la Grèce ait ceſſé de vivre avant qu'on nous versât la liqueur que l'on nous prépare !

LA GUERRE.

Cours m'en chercher un à Lacédémone. Iras-tu, ou non ?

TINTAMARE.

J'obéis.

LA GUERRE.

Vole & reviens.

TRYGÉE, *aux ſpectateurs.*

Autre danger, Meſſieurs. Si quelqu'un de nous eſt initié dans les myſtères de Samothrace, c'eſt à-préſent qu'il faut tout de bon prier les Dieux que le Courier ſe briſe les jambes.

TINTAMARE.

Ah ! quel eſt mon malheur !

LA GUERRE.

Quoi ? tu n'as encore rien apporté ?

TINTAMARE.

Que voulez-vous ? cet autre fléau de Lacédémone a eu le même ſort que celui d'Athênes !

LA GUERRE.

Comment ſcélérat ?

TINTAMARE.

Vers la Thrace, en allant ſecourir ſes alliés !

TRYGÉE, *à part.*

O gémeaux Lacédémoniens ! (*Caſtor & Pollux*) quelle fortune pour nous ! commençons à reſpirer.

LA GUERRE, *à Tintamare.*

Reporte ces vaſes : je ferai moi-même un pilon.

Ils ſortent tous les deux, & Trygée enchanté d'être délivré de leur préſence, invite les Grecs à prévenir la fabrique de ce redoutable pilon, en tâchant de tirer la paix du fond de la caverne dans laquelle la guerre l'a renfermée. Il appelle les Laboureurs, les Artiſans, les gens de marché, les Etrangers, les Inſulaires, en un mot tous ceux qui peuvent & doivent concourir à ſon entrepriſe. On

ſe raſſemble, on s'empreſſe, & l'eſpoir ſeul de la paix fait naître la joie la plus vive.

ACTE II.

La Déeſſe de la guerre n'eſt pas loin, Trygée craint qu'elle ne ſoit réveillée par les tranſports effrénés du Chœur qui l'environne, & Trygée lui impoſe ſilence. Modérez-vous, dit-il, votre bonheur eſt encore incertain. Si nous recouvrons une fois la paix, alors vous pourrez, tant qu'il vous plaira, ſauter, danſer, dormir, jouer, banqueter, faire les Sybarites, & crier à pleine tête : Vive la joie.

Trygée parle ſur-tout du *Cottabe*, jeu ſingulier dont, ſelon Athénée, les Poètes faiſaient ſouvent mention dans leurs chanſons. Ce jeu conſiſtait à jetter en l'air ce qui reſtait de vin dans la coupe lorſque l'on avait bu, mais à le jetter de manière qu'il fît du bruit en tombant, ou ſur le parquet, ou dans un vaſe deſtiné à le recevoir, & diſpoſé de la manière ſuivante. On enfonçait en terre un long bâton ſur le haut duquel on en plaçait un autre en équilibre. A chaque bout de ce dernier, on attachait un plat de balance ; ſous chacun de ces plats, un ſceau, & ſous chaque ſceau, une petite figure de bronze. Lorſqu'on avait vuidé ſa coupe à une certaine hauteur, on ſe plaçait à une

diſtance marquée & on tâchait de jetter le reſte de ſon vin dans un des plats. S'il y en tombait autant qu'il en fallait pour le faire pancher, enſorte qu'il frappât la tête de la figure de bronze qui était deſſous, & que le coup s'entendît, on avait gagné.

Cet amuſement était toujours accompagné de chanſons, & les Siciliens qui en étaient les inventeurs, avaient des endroits publics pour s'y exèrcer. Ils donnèrent le nom de *latax* & à la liqueur lancée & au bruit qu'elle faiſait en retombant. Les Grecs qui s'étaient entêtés du *Cottabe*, auguraient bien ou mal de leurs amours par la manière dont il leur réuſſiſſait.

Le Chœur n'oſe eſpérer de ſe revoir heureux, tant il a paſſé d'années à ſouffrir, à vivre plus durement que Phormion. C'était un Capitaine Grec qui avait remporté deux victoires ſur les Lacédémoniens & qui menait une vie très-auſtère.

Cependant il s'agit de lever l'amas de pierres qui retient *la Paix* captive, & Mercure menace Trygée de toute ſa colère, s'il oſe en donner l'exemple à ſes Concitoyens. Miſérable! lui dit-il, que prétends-tu faire?

TRYGÉE.

Rien de mal, mais ſeulement ce que fit Cillicon.

MERCURE.

Tu es mort.

TRYGÉE.

Je n'ai pas fait ma provision pour le voyage.

Cillicon surpris au moment où il voulait livrer l'Ile de Milet aux ennemis, & interrogé sur ce qu'il allait faire; il répondit froidement : *Rien de mal.* Ce mot passa en proverbe, ainsi que le nom de Cillicon, lorsque l'on voulait désigner un traître. Il est aisé de deviner le sens dans lequel Trygée emploie l'un & l'autre. Ce même Cillicon vivait à Samos, chez les ennemis de l'Etat, & un jour étant allé acheter les viandes qui lui étaient nécessaires, il eut la main coupée par le Boucher auquel il désignait le morceau qu'il désirait avoir.

Trygée prie Mercure de se laisser fléchir, & après avoir dit malignement que les Athéniens ne l'adorent avec plus de zèle que parce qu'ils sont devenus plus voleurs, Mercure cède à la vue d'une coupe d'or dont on lui fait présent. Il veut même seconder l'entreprise de Trygée, & d'accord avec lui, il commence un sacrifice mêlé d'imprécations satyriques, de prières dans lesquelles chacun forme des vœux selon son intérêt ou son inclination. Cette cérémonie finie, on attache des cordes à une pierre énorme, & l'on s'anime mutuellement à la mouvoir, mais rien ne peut l'ébranler.

Ah ! dit Trygée, tous ne tirent pas également. Vous vous en repentirez, ô Béotiens ! (Ils étaient ennemis de la paix.) Hélas ! nous n'avançons point. ô Lamachus ! que votre oiſiveté nous fait de tort ! que nous ſert cet épouvantail que vous portez ? (Alluſion à ſon caſque.)

Malgré les exhortations de Trygée, les uns tirent de gré ou de force, ſérieuſement ou par feinte, & cette ſcène devait être très-piquante pour les ſpectateurs inſtruits des divers ſentimens de ceux que le Poète nommait alternativement, tels, par exemple, que les Argiens qui tantôt étaient pour Athènes & tantôt pour Lacédémone, les Mégariens qui avaient été les premiers auteurs de tout le mal, & qui ne ſouhaitaient la fin de la guerre que parce qu'ils étaient preſſés par la faim.

Paſſons-nous de toute eſpèce de ſecours, s'écrient Trygée & ſes compagnons, c'eſt à nous autres Laboureurs à exécuter un ſi grand projet. Ils réuniſſent leurs efforts, ils travaillent unanimement, & bientôt le ſuccès couronne leur entrepriſe.

ACTE III.

La Paix ſort de la grotte, accompagnée de la Beauté & de la Fécondité, perſonnages muets repréſentés par deux femmes. Trygée eſt ſi tranſporté, que les termes lui manquent pour exprimer

à la Déeſſe tout ce qu'il voudrait lui dire : choſe peu étonnante, ajoute-t-il, puiſque tout m'a manqué depuis que l'on fait la guerre.

MERCURE.

La Paix ne reſpire que les amuſemens, la joie, les fêtes, les douces poéſies de Sophocle, ou les vers légers d'Euripide.

TRYGÉE.

Euripide ! je n'aime point un Poète de barreau & de chicane.

Ce trait porte ſur les diſcuſſions oratoires qui ſe trouvent dans les Tragédies de cet Ecrivain.

Heureuſe paix ! reprennent les Laboureurs, jour déſirable aux gens de bien ! avec quels tranſports je reverrai mes vignes & les figuiers que je plantai dans ma jeuneſſe ! que je les embraſſerai volontiers après une ſi longue ſéparation ! Mais pourquoi, Mercure, pourquoi cette aimable Déeſſe a-t-elle été ſi long-tems cachée, ſi long-tems ignorée de nous ?

MERCURE.

L'exil de Phidias en fut la première cauſe, & enſuite Périclès qui craignant le même ſort, commença par brouiller la Ville & ſouffla l'étincelle du décret Mégarien qui produiſit tout l'incendie. De-là, cette épaiſſe fumée qui a tant fait pleurer la Grèce.

Pour imaginer comment l'exil de Phidias fut la première cause de la guerre du Péloponèse, il faut supposer que Périclès se sentit outragé dans la personne même de Phidias qu'il aimait beaucoup, & qu'il voulut en punir ses Concitoyens. Cette interprétation est confirmée par le récit de Plutarque.

» Phidias, dit-il, avait entrepris de faire l'image de Pallas, & étant ami de Périclès, avait fort grand crédit envers lui. Cela suscita l'envie de quelques malveillans, lesquels voulant sonder quel jugement le peuple ferait de Périclès, attirèrent Ménon, l'un des ouvriers qui travaillaient sous Phidias, & le firent venir sur la place requérir au peuple sûreté publique pour pouvoir déclarer ou accuser Phidias d'aucuns crimes par lui commis. Le peuple reçut son indice, & fut son accusation ouïe en pleine assemblée du peuple sur la place où ne fut faite aucune accusation de larcin, parce que Phidias, par le conseil & l'avis de Périclès, avait tellement apposé & appliqué l'or en la composition de l'image dès le commencement, qu'on le pouvait ôter tout & le peser : ce que Périclès allégua donc aux accusateurs, leur disant qu'ils le pesassent. Mais la gloire de ses Ouvrages lui suscita cette envie, pour autant mêmement qu'ayant engravé sur l'escu de la Déesse la bataille des *Amazones*, il avait entaillé son portrait au naturel sous le per-

ſonnage d'un Vieillard chauve qui lève une groſſe pierre à deux mains, & y avait fait la portraiture de Périclès fort belle après le naturel, qui combattait contre une *Amazone*, en tel geſte que ſa main hauſſant une javeline au-devant du viſage de Périclès par un ſingulier artifice, ſemble vouloir cacher & couvrir cette ſimilitude, laquelle néanmoins ſe découvre & ſe montre d'un côté & d'autre. Si fut Phidias mis en priſon où il mourut de maladie, ou bien du poiſon que ſes ennemis lui préparèrent, comme aucuns diſent, pour faire davantage ſoupçonner & calomnier Périclès «.

Philocorus raconte que la ſtatue dont il eſt queſtion, était d'or & d'yvoire, que Périclès préſidait à l'ouvrage & que Phidias fut exilé pour avoir retiré un peu de l'or qui couvrait les ſerpens de l'égide. Il ajoute qu'il paſſa en Elide où il fut appellé pour faire un Jupiter Olympien. On lit dans le même Philocorus que cet évènement arriva ſous l'*Achonte* Théodore, ſept ans avant la guerre du Péloponèſe. Ce qui peut faire ſoupçonner que dans la perſonne de Phidias, on voulut attaquer indirectement Périclès, c'eſt que peu de tems après, on forma des accuſations contre Aſpaſie ſa maitreſſe ou ſa femme.

Les Villes Grecques, reprend Mercure, ſe ſont révoltées contre Athènes, en partie à l'inſtigation des Lacédémoniens, en partie par haîne & par-

envie de ne plus payer le tribut. Les Athéniens, malgré la foule des pauvres Laboureurs qui se sont retirés dans le sein de la République, les Athéniens dupés par les Oracles, ont aidé les habitans des campagnes à chasser la Paix à coups de fourches & à force de clameurs. Cette Déesse est sortie, non sans tourner la tête du côté de l'Attique qu'elle aimait : elle s'y est remontrée quelquefois, mais les Alliés ont animé les Riches à la guerre en les berçant de folles espérances toujours bien reçues : il ont amusé le peuple qui réduit à la dernière extrémité, est toujours prêt à goûter le mets exquis de la flatterie ; & les Etrangers charmés de ces divisions, ont fermé la bouche avec l'or à ceux qui causaient les maux de la République. L'auteur de cette décadence a été le Corroyeur.

TRYGÉE, *à Mercure.*

Il ne faut point médire d'un mort, ce Cléon est vôtre, & il n'est plus à nous, grâce au ciel. Tout ce qu'il a fait de mal retombe sur vous.... Mais pourquoi la Paix s'obstine-t-elle à se taire ?

MERCURE.

Sa colère dure encore.

TRYGÉE.

Un mot, un mot consolant de sa part, & nous sommes satisfaits.

MERCURE.

Je vais l'interroger à l'oreille & je ferai fon truchement..... Elle fe plaint de ce que vous l'avez rebutée après l'affaire de Pyle.

TRYGÉE.

Nous avons mal fait ; mais que voulez-vous ? notre efprit était environné de peaux. (Allufion à Cléon.)

MERCURE, *à la Paix.*

Quels amis aviez-vous ?

TRYGÉE, *répondant pour elle.*

Elle n'en avait pas de plus affectionnés que Cléonyme. Il a l'ame bonne, il ne reffemble pas à fon père, & il met les armes bas dans le combat.

LA PAIX, *bas à Mercure.*

Qui font ceux qui dominent dans les affemblées du peuple d'Athènes ?

MERCURE.

Hyperbolus y peut tout. (La Paix fecoue la tête.)

TRYGÉE.

Hé bien, nous ne nous en fervirons plus. Mais le peuple fe voyant nud & miférable, a voulu s'en faire un manteau.

LA PAIX, *par la bouche de Mercure.*

Quel avantage ce peuple en retirait-il ?

TRYGÉE.

Hyperbolus eſt faiſeur de lanternes, & il aidait les Athéniens qui ne voyaient goutte dans leurs affaires, à y voir un peu plus clair.

La Paix demande enſuite ce que fait Sophocle depuis qu'elle a quitté l'Attique. Ce qu'il fait ? lui répond-on : il eſt devenu auſſi avare, auſſi intéreſſé que le Poète Simonide. — Et le Poète Cratinus ? — Il eſt mort depuis que les Lacédémoniens preſſent Athènes & qu'il a eu la douleur de voir un de ſes tonneaux briſé.

Mercure ordonne à Trygée de conduire la Paix au Sénat & lui accorde en mariage une des ſuivantes de cette Déeſſe. Il voudrait retourner chez lui ſur ſon eſcarbot, mais cet eſcarbot a diſparu, & Trygée obéit aux ordres de Mercure. Le Chœur lui ſouhaite un voyage heureux & s'entretient enſuite avec les ſpectateurs.

Un Poète comique qui ſe loue, lui dit-il, doit être puni par les *Licteurs*, & ſi quelqu'un mérite des complimens, c'eſt Ariſtophane. Il eſt d'autant plus digne d'éloges, qu'il a banni le bas comique de ſon Théâtre. Point de gueux ſur la ſcène, point d'Hercules voraces, point d'Eſclaves battus de coups d'étrivières & qui ſe demandent compte de

leurs

leurs plaies : il a ſu écarter tout cela, & relevant la Comédie, il l'a animée de grands ſentimens & embellie de vers nobles. Ses plaiſanteries n'ont rien de ruſtique, & il ne s'amuſe pas à berner des miſérables, ou à railler des femmes. Nouvel Alcide, il s'arme d'une maſſue & oſe attaquer le cerbère d'Athènes : (Cléon dont le Poète fait la peinture la plus critique.) Il prétend plus haut qu'il n'en a point dit de mal depuis ſa mort, mais il s'en dédommage dans ce Chœur, & après s'être badiné légèrement lui-même de ce qu'il était chauve, il tourne en ridicule quelques Poètes peu eſtimés de ſon tems, tels que Morſimus & Mélanthius.

ACTE IV.

TRYGÉE.

Qu'on a de peine quand il faut approcher des Dieux ! je ſuis tout briſé du voyage. Que vous me ſembliez petits, vous autres, quand j'étais en l'air ! vous paraiſſiez bien méchans du haut du ciel, mais c'eſt pis encore pour qui vous voit de près.

SON VALET.

Qu'avez-vous vu dans votre chemin ?

TRYGÉE.

Rien : ſi ce n'eſt deux ou trois eſprits égarés qui cherchaient des *dithyrambes*.

SON VALET.

Eſt-il vrai que nous ſerons aſtres après la mort?

TRYGÉE.

Rien de plus vrai.

Dans cette dernière phraſe, Ariſtophane tourne en ridicule un Poète qui avait pris le nom d'une Conſtellation, & plaiſante ſur les étoiles les plus brillantes qui, ſelon Trygée, reviennent du bal avec leurs lanternes. Ce trait fait ſans doute alluſion à quelque choſe qu'il ne nous a pas été poſſible de deviner.

Trygée donne ordre à ſon Valet de faire les apprêts de ſa nôce, de conduire au bain celle qui lui eſt deſtinée pour épouſe, & de ſe preſſer, parce qu'il doit mener la Paix au Sénat. Il s'acquitte en effet de cette commiſſion & débite une longue harangue dans laquelle il accuſe les Juges d'avarice : il reçoit les félicitations du Chœur & ſe félicite lui-même d'avoir délivré le peuple des attentats d'Hyperbolus.

Mais il faut ſacrifier à la Paix, & après une délibération comique ſur le choix de la victime, le Valet de Trygée va chercher une brebis, ſymbole de la douceur. On lui commande de ſe dépêcher, de peur que le paraſite Chæris, joueur de flûte, n'accoure pour prendre ſa part du ſacrifice. Le Valet revient, la cérémonie commence, & l'on prie

la Paix de ne pas imiter les femmes coquettes, mais de répandre ſur les Grecs l'eſprit d'union & de concorde, de verſer l'abondance ſur les campagnes & de ramener à Athènes les *anguilles* de Copaïe.

Trygée ne veut point égorger la victime, parce que la Paix n'aime pas le ſang : on allume le feu ſacré, & tout-à-coup on voit paraître un certain Hiéroclès, eſpèce de Devin de l'Ile d'Eubée, qui attiré par la fumée des viandes & informé de l'objet du ſacrifice, prononce pluſieurs vers myſtérieux dans leſquels il fait entrevoir que le tems de la paix n'eſt pas encore venu. Ses Concitoyens s'y oppoſaient; & comme Devin, Hiéroclès était de leur ſentiment, attendu que les Athéniens priſaient ſi fort ces Charlatans, que pendant la guerre ils leur donnaient une place au *Prytanée* où ils vivaient aux dépens de l'Etat.

Hiéroclès eſt raillé, congédié par l'interprétation de ſes propres Oracles, & le Chœur s'élève avec force contre les ennemis de la paix, vrais lions, ſelon lui, dans le ſein de la République, & renards dans l'action.

ACTE V.

Il eſt rempli par des faiſeurs d'aigrettes, de cuiraſſes, de trompettes, de caſques, de javelots, & tous s'élèvent contre la Paix dont le retour va

rendre leur profeſſion inutile. Paraiſſent enſuite un Vendeur de faulx & un Marchand de vaiſſeaux pour le vin, qui viennent faire leurs préſens à Trygée comme nouvellement marié, & prendre part à la joie du feſtin nuptial. Il commence & l'on y chante différens morceaux remplis d'alluſions dont le ſens nous eſt abſolument inconnu.

Le déſir de faire entendre le plus qu'il eſt poſſible, les ſarcaſmes ou les plaiſanteries cachées ſous de pareilles alluſions, va nous obliger d'entrer dans quelques détails ſur Alcibiade & ſur l'état où ſe trouvait Athènes lors de l'exiſtence de ce Général. Sans cette précaution, il ſerait impoſſible de prendre une idée ſatisfaiſante des *Oiſeaux*, l'une des Comédies les plus allégoriques du Poète Grec.

LES OISEAUX.

CETTE Pièce fut jouée aux Fêtes *Dionyſiales* ſous l'*Archonte* Chabrias, la 18e. année de la guerre du Péloponèſe, & la 2e. de la 91e. *Olympiade.* Mais il eſt néceſſaire, comme nous l'avons dit, de remonter un peu plus haut & de jetter un coup-d'œil ſur le deſſein que les Ahéniens avaient conçu de faire la conquête de la Sicile : cette entrepriſe avait été projettée du tems de Périclès & fut réſolue à la ſollicitation d'Alcibiade

que la République chargea de marcher vers Syracuse conjointement avec Nicias & Lamachus.

» Quand tout fut prêt & appareillé pour partir, dit Amyot d'après Plutarque, il se rencontra plusieurs signes de mauvais présage, & entr'autres il se trouva que l'embarquement fut commandé au jour propre qu'on célèbre la Fête qui s'appelle *Adonia*, (jour où les femmes pleuraient en mémoire du deuil de Vénus à la mort d'Adonis.) » Davantage, les *hermes* qui sont images & figures de Mercure qu'on soulait anciennement mettre par tous les carrefours, se trouvèrent une nuit presque toutes tronçonnées & gâtées mêmement au visage : ce qui mit en effroi & trouble beaucoup de gens, même jusqu'à ceux qui ne faisaient pas grand conte de telles choses «.

Alcibiade fut accusé de cette impiété par l'Orateur Androclès, & il voulut se justifier avant son départ, mais ses ennemis s'y opposèrent, & le peuple lui fit enjoindre de s'embarquer.

» Ainsi, continue Amyot, fut-il contraint de faire voile avec ses autres compagnons ayant en leur flotte cent cinquante galères toutes à trois rames pour banc ; & de gens de combat à pied bien armés, cinq mille & cent ; de tireurs de frondes, archers & autres armés à la légère, environ treize cens, & de toute autre munition & équipage pour la guerre suffisamment «.

» Arrivés qu'ils furent à la côte d'Italie, ils prirent terre à la Ville de Rhège, là où un Conseil fut tenu pour arêter comment ils avaient à se conduire en cette guerre : Alcibiade fut d'avis qu'ils devaient aller droit en Sicile : laquelle opinion fut suivie, encore que Nicias y contredit, parce que Lamachus en fut aussi d'avis ; & du premier coup à l'arrivée, Alcibiade fut cause de surprendre la Ville de Catane, mais jamais depuis il n'y fit exploit aucun, parce qu'il fut incontinent rappellé par les Athéniens, pour aller répondre aux crimes & imputations dont on le chargeait..... Le peuple employa donc son couroux contre Alcibiade, jusqu'à ce que finalement il y envoya la galère qu'on appelle *Salaminienne*..... Outré contre sa patrie, Alcibiade envoya demander aux Lacédémoniens un sauf-conduit & liberté de pouvoir aller & demeurer en leur pays, promettant qu'il leur ferait plus de service & de profit étant leur ami, qu'il ne leur avait fait de dommage étant leur ennemi. Les Lacédémoniens le lui octroyèrent & le reçurent bien volontiers en leur Ville, là où si-tôt qu'il fut arrivé, il fit d'entrée trois choses. La première, ce fut qu'à son instigation, les Lacédémoniens qui auparavant délayaient & attendaient, se résolurent de secourir promptement les Syracusains & y envoyèrent pour Capitaine Gylippus, afin de rompre les forces que les Athéniens y avaient envoyées.

La seconde chose, qu'il leur fit en la Grèce même commencer la guerre aux Athéniens : la troisième, & celle qui fut de plus grande importance, ce fut qu'il leur conseilla de fortifier dedans le territoire même de l'Attique, la Ville de Dicélie; ce qui consuma & mit au bas la puissance d'Athènes, autant & plus que nulle autre chose «.

Le projet de fortifier la Ville que nous venons de nommer, allait s'exécuter lorsqu'Aristophane composa sa Comédie, & son but est de railler l'ambition des Lacédémoniens, mais plus encore d'engager ses compatriotes à prévenir les malheurs qui les menaçaient, si Dicélie devenait une place d'armes pour leurs ennemis.

» Dans cette Pièce, dit M. Boivin le cadet, (*Mémoires de Litterature, Tome IV.*) il y avait des Acteurs de trois espèces, des hommes, des oiseaux & des Dieux. Les hommes représentaient pour la plupart des personnes connues à Athènes. Quelques-uns, comme le Poète Boëteux & le Géomètre sont désignés par leurs propres noms; l'autre Poète, l'Imposteur, le Crieur d'édits, l'Intendant, le Fils dénaturé & le Chicaneur ne sont pas nommés, mais leurs masques pouvaient les faire connaître. Les deux principaux Acteurs sont Evelpis & Pisthétérus. Ils paraissent d'abord sous une figure humaine qu'ils conservent jusqu'à la fin du second Acte : après cela, ils deviennent oiseaux.

Il n'eſt rien dit de la métamorphoſe de leurs Valets qu'il faut cependant ſuppoſer, n'étant pas vraiſemblable que des oiſeaux ſoient ſervis par des hommes.

Les Oiſeaux, ou les Acteurs de la ſeconde eſpèce, étaient des hommes preſque nuds, avec des crètes, des becs, des griffes & quelques plumes clair-ſemées. Si l'on demande pourquoi ces Acteurs étaient preſque nuds, on répond que les oiſeaux muent en hyver, & que l'on doit ſe ſouvenir que c'eſt au fort de l'hyver que la choſe ſe paſſe, tems où les oiſeaux ſe renferment ordinairement dans leurs plus ſombres retraites, c'eſt-à-dire dans le creux des arbres ou ſous des rochers. Les poſtures, les grimaces & les figures extravagantes de ces prétendus oiſeaux faiſaient beaucoup de plaiſir au peuple, ſur-tout celles de Térée & de ſon Valet dont les maſques étaient plus bizarres & plus affreux que les autres. Les perſonnages du Chœur étaient auſſi des hommes maſqués & traveſtis en oiſeaux parmi leſquels on remarquait certains Particuliers d'Athènes, reconnaiſſables par la phyſionomie & par le maſque. Peut-être que pour groſſir le nombre, on y mêlait des figures de bois ou d'autre matière, qui reſſemblaient à des oiſeaux.

Les Dieux paraiſſaient ſous leur forme ordinaire, mais dans un pitoyable état & avec une

mine affamée. Pour ce qui eſt de Prométhée, il avait un voile ſur la tête & une eſpèce de paraſol pour ſe cacher aux yeux de Jupiter «.

ACTE PREMIER.

Evelpis & Piſthétérus ouvrent la ſcène : tous les deux ſont Athéniens & portant chacun un oiſeau ſur le poing, un geai & une corneille qui doivent leur ſervir de conducteurs pour aller au pays des oiſeaux : ceux-ci s'amuſent à leur becqueter les doigts, & ce badinage mêlé de plaiſanteries, donne au ſpectateur l'idée du ſujet qu'Evelpis dévelope dans les paroles ſuivantes.

Sachez, dit-il, Meſſieurs, que nous avons une maladie contraire à celle de Sacas qui n'étant point d'Athènes, veut en être malgré qu'on en ait. Pour nous qui en ſommes, & ſans vanité d'aſſez bonne maiſon, nous fuyons notre patrie comme des oiſeaux. Ce n'eſt pas qu'elle nous ſoit odieuſe, comme ſi elle n'était ni magnifique, ni fortunée, ni propre à ruiner les gens ; mais que voulez-vous? Les cigales ne chantent qu'un mois ou deux, au lieu que les Athéniens paſſent toute leur vie à gazouiller dans les Tribunaux. Or c'eſt juſtement cette muſique qui n'eſt point de notre goût & qui nous chaſſe. Une corbeille, un vaſe, des branches de myrthe, voilà tout notre bagage. Nous cher-

chons un lieu où l'on ne plaide point, un lieu où nous puissions passer nos jours tranquillement. Térée que nous allons trouver, nous dira sans doute si depuis qu'il est oiseau, il n'a point découvert le séjour après lequel nous soupirons.

On lit dans la Fable que ce Térée, fils de Mars & Roi de Thrace, enferma Philomèle & lui coupa la langue : que cette infortunée peignit ses malheurs sur une toile qu'elle eut le secret de faire parvenir à Progné sa sœur & femme de Térée, que Progné furieuse & suivie d'une troupe de femmes, vint délivrer Philomèle le jour des *Orgies*, que pour achever sa vengeance, elle massacra son propre fils Itys, qu'elle le fit manger à Térée auquel ensuite elle en apporta la tête, & que Térée voulant la poursuivre, fut changé en épervier, Progné en hirondelle, Philomèle en rossignol.

Evelpis & Pisthétérus arrivent à un rocher auquel ils apperçoient une espèce de porte, ils y frappent, & le Valet de Térée se présente sous la forme d'un oiseau effrayant. Aussi fait-il peur aux deux Athéniens, mais il éprouve le même sentiment à leur abord, parce qu'il les prend pour des *oiseleurs*. On se rassure de part & d'autre, & le Valet va éveiller son Maître. Il paraît déguisé en *huppe*, & après avoir essuyé quelques plaisanteries sur la bizarrerie de son costume, après avoir

répondu qu'il n'a un bec ſi mal tourné que parce qu'il a plu à Sophocle de le défigurer ainſi dans une de ſes Tragédies, (*Térée*, Pièce perdue) il interroge Evelpis & Piſthétérus.

TÉRÉE.

Qui êtes-vous ?

EVELPIS.

Des hommes.

TÉRÉE.

De quelle nation ?

EVELPIS.

Savez-vous où ſont les belles galères ?

TÉRÉE.

J'entends : vous êtes d'Athènes, & plaideurs ſans doute ?

EVELPIS.

Au contraire, anti-plaideurs.

TÉRÉE.

Anti-plaideurs ? y a-t-il de cette graine dans l'Attique ?

EVELPIS.

Sans mentir, bien peu.

TÉRÉE.

Quel eſt le ſujet de votre voyage ?

EVELPIS.

Le déſir de vous ſaluer.

TÉRÉE.

En quoi puis-je vous être utile ?

EVELPIS.

Le voici. Vous avez été homme, nous le sommes encore : vous avez eu des dettes, nous en avons aussi : vous avez été bien-aise de ne point payer, nous le serions aussi. Changé depuis en oiseau, vous avez fait le tour de la terre & de la mer avec la double expérience d'homme & d'oiseau : or dites-nous, je vous supplie, si vous pouvez nous enseigner quelque bonne Ville où l'on puisse dormir en repos.

TÉRÉE.

Quoi ? vous cherchez une plus grande Ville qu'Athènes ?

EVELPIS.

Plus grande, non ; plus commode, oui.

TÉRÉE.

Ah parbleu, vous aimez l'Aristocratie. (Ce trait tombe sur Alcibiade qui préférait ce gouvernement à tous les autres.)

EVELPIS.

Moi, non, je hais trop Aristocrate. (Méchant Orateur, fils de Scellius.)

TÉRÉE, *à Evelpis.*

Quelle Ville serait le plus de votre goût ?

Evelpis.

Celle où ma plus grande affaire fût celle-ci ; qu'un ami vînt à ma porte dès le matin, & qu'il me dît : Au nom des Dieux, Evelpis, faites-moi l'honneur de venir ce matin chez moi, vous & vos enfans, au ſortir du bain, car je fais aujourd'hui un feſtin de nôces.

Térée, *à Piſthétérus.*

Et vous, que ſouhaiteriez-vous ?

Pisthétérus.

Une Ville où le père d'une fille belle, bien faite, agréable, ſage & riche, vînt au devant de moi & me querellât ainſi : » Vraiment, Piſthétérus, je vous trouve fort plaiſant. Nos pères étaient intimes. Nous ne le ſommes pas moins. Je n'ai qu'une fille : vous l'aimez, elle vous aime, & vous faites difficulté de me la demander en mariage ? Pour vous punir, je vous la donne, & vous ſerez ſon époux dès aujourd'hui.

Alcibiade aimait la bonne-chère & les femmes ; & pour continuer de le déſigner, Térée conſeille aux deux Athéniens d'aller habiter les endroits où ce Général avait abordé en fuyant ſa patrie.

Térée.

Que n'allez-vous demeurer à Léprée ?

EVELPIS.

Par tous les Dieux, je hais ſouverainement Léprée, même ſans l'avoir vue : Mélanthius en eſt. (C'était un Poète tragique.)

TÉRÉE.

Il y a encore dans la Locride une Ville qui eſt bien votre fait, celle des Opuntiens.

EVELPIS.

Je ne voudrais pas être Opuntien pour un *talent* d'or. (C'était le nom d'un Citoyen d'Athènes, borgne & ennuyeux.) Mais, dites-moi, continue Evelpis à Térée, cette vie que vous menez chez les oiſeaux, quelle vie eſt-ce ? Vous devez la connaître.

TÉRÉE.

Nous vivons ſans bourſe & ſans argent, nous picotons le ſéſame, le myrte, les pavots, les fleurs, &c.....

Piſthétérus trouve cette vie aſſez agréable, & tout-à-coup il conçoit une idée dont l'exécution rendrait les oiſeaux très-puiſſans. Ce ſerait de ne plus papillonner comme ils font, (alluſion à l'inconſtance des Athéniens qui étaient toujours comme l'oiſeau ſur la branche) & de former une Ville en l'air : par-là, continue-t-il en s'adreſſant à Térée, vous ferez chanter les hommes comme des

cigales, & crever les Dieux d'une faim plus que mélienne. (Nicias avait pris par famine Mélos Ile de la mer Egée.)

TÉRÉE.

Comment cela ?

PISTHÉTÉRUS.

L'air eſt, comme vous le ſavez, entre le ciel & la terre. Or comme nous ſommes obligés quand nous allons à Delphes, de demander un paſſe-port aux Béotiens ; de même, quand les hommes feront quelque ſacrifice aux Dieux, vous en arêterez tout court la fumée, à moins que ces Dieux ne vous paient un tribut pour le droit de paſſage.

TÉRÉE.

Par la terre, par les trébuchets, par les tiraſſes ; je n'ai jamais rien entendu de mieux imaginé. Pour moi, me voilà prêt de fonder avec vous cette nouvelle Ville, pourvu que les autres oiſeaux y conſentent.

PISTHÉTÉRUS.

Qui pourrait leur propoſer cette affaire ?

TÉRÉE.

Vous-même. Leur langue était autrefois barbare, mais en converſant avec eux depuis long-tems, je leur ai appris à parler grec.

PISTHÉTÉRUS.

Mais comment les rassembler tous ?

TÉRÉE.

Très-aisément. Je vais dans le bocage, j'éveillerai Philomèle ma compagne, nous les appellerons, & incontinent vous les verrez accourir aux accens de nos voix. (Selon Aristophane & son Scholiaste, ce fut Progné que les Dieux changèrent en rossignol.)

PISTHÉTÉRUS.

Hâtez-vous, ô le plus aimable des oiseaux ! ne perdez pas un instant.

TÉRÉE, *appellant Philomèle.*

Eveille-toi, ma compagne fidèle,
Viens au plutôt sous ces ombrages verds
Faire entendre aux oiseaux ces airs, ces tendres airs
Que ta divine voix tous les jours renouvelle.
Lorsque de notre Itys tu plains mort cruelle,
Ton chant mélodieux
Perce au travers des bois jusqu'au séjour des Dieux.
Charmé d'une si tendre & si douce harmonie,
Phœbus répond à tes tristes accens.
Tous les Dieux de l'Olympe avec lui s'unissans
Composent une symphonie
Dont la douceur est infinie,
Et forment avec toi des concerts ravissans.

Ce morceau a été traduit par M. Boivin le cadet, de l'Académie Françaife. Il a mis en vers tous

tous les Chœurs des *Oiſeaux*. Nous en citerons quelques-uns qui donneront une idée de la poéſie d'Ariſtophane, & qui feront voir au Lecteur que les Chœurs des Comédies étaient travaillés avec autant de ſoin que ceux des Tragédies.

TÉRÉE & PHILOMÈLE.

Accourez, petits volatiles
Qui gazouillez ſur les ſillons,
Avides fourageurs des campagnes fertiles,
Hâtez-vous, légers oiſillons.
Habitans des parterres,
Amis des oliviers,
Hôtes des aliſiers,
Et vous qui vous cachez ſous ces ſombres lierres,
Venez, avancez, hâtez-vous,
Venez, volez, accourez tous.
Accourez tous, accourez au plus vîte,
Suivez la voix qui vous invite,
Quittez les plaines & les monts.
Et vous Citoyens des vallons,
Qui ſur le bord des eaux, près des rives fleuries
Donnez la chaſſe aux timides poiſſons,
Pirates des étangs, terreur des moucherons,
Laiſſez de Marathon les aimables prairies:
Venez, avancez, hâtez-vous,
Venez, volez, accourez tous.
Accourez, légions ailées,
Qui voltigez ſur les plaines ſalées,
Paiſibles alcyons,
Sauvages nations,

Qui plongez ſous les eaux vos plumes émaillées
Venez, avancez, hâtez-vous,
Venez, volez, accourez tous.
Accourez. Un avis utile,
Important, ſalutaire à tout le peuple oiſeau,
Vous ſera propoſé par un mortel habile.
L'entrepriſe eſt hardie & le projet nouveau.
Mais ſuivez ſes conſeils, tout vous ſera facile :
Venez, avancez, hâtez-vous,
Venez, volez, accourez tous.

ACTE II.

Les deux Athéniens regardent de tous les côtés, n'apperçoivent rien, & commencent à ſe moquer du prétendu pouvoir de Térée, lorſqu'ils voient arriver un Oiſeau, puis un autre, puis encore un autre que le Poète ne fait venir à la file que pour déſigner & critiquer quelques Athéniens.

PISTHÉTÉRUS.

Quelle huppe ! bons Dieux ! quelle prodigieuſe crête ! vous n'êtes donc pas le ſeul Térée qui ſoit dans le monde ?

TÉRÉE.

Celui-ci eſt le *Térée* de Philoclès. L'*Epope* de Sophocle eſt ſon père, & moi, je ſuis le grand-père. (Ce Philoclès avait fait une Comédie intitulée *Térée*, & ſon ſujet était pris du *Térée* de Sophocle. Cette Tragédie a été perdue.)

PISTHÉTÉRUS.

O Neptune ! comme celui-ci a barboté ! comment l'appelle-t-on ?

TÉRÉE.

Le Barboteur.

EVELPIS.

C'eſt donc Cléonyme. Mais comment n'a-t-il pas perdu ſes aigrettes & ſa crête ? (Il avait fui au combat & avait perdu ſon caſque & ſon bouclier.)

Le Théâtre ſe remplit d'Oiſeaux de toute eſpèce, mais en ſi grand nombre, qu'il n'eſt plus poſſible de les compter, & Térée interrogé ſur l'objet qui le preſſe de les raſſembler, Térée leur apprend qu'il vient de recevoir deux hommes qui déſirent contracter une alliance avec eux. Des hommes ! s'écrie le Chœur ! ah ! traître ! ce ſont nos plus grands ennemis ; ils mourront.

Courons, volons & de nos aîles
Accablons-les de tous côtés :
Portons leur à tous deux des atteintes mortelles.
Il faut, il faut qu'aux oiſeaux irrités
Leurs membres ſervent de pâture.
Point d'aſyle pour eux : ni bois, ni grotte obſcure,
Ni l'abîme profond des mers,
Ni la cime des monts, ni le vague des airs
Ne peuvent garantir leur fuite
Contre notre ardente pourſuite.

Allons, c'eſt trop délibérer,
Hâtons-nous de les déchirer.
Qui donc de l'aile droite entreprend la conduite ?
Qu'elle avance ſans différer.

Térée intercède pour ſes deux protégés, mais ils ſont hommes, de plus Athéniens, & rien ne peut fléchir leurs perſécuteurs. D'après cette phraſe ſeule, il ſerait aiſé de préſumer que par les Oiſeaux, Ariſtophane a voulu déſigner les Lacédémoniens, comme il a dépeint Alcibiade ſous le nom de Piſthétérus.

Cependant Térée engage le Chœur à écouter le projet dont on vient lui faire part, & les deux Athéniens qui pour ſe défendre & garantir leurs yeux, s'étaient armés de broches & de plats, les deux Athéniens conſentent à s'expliquer, mais en ſe tenant toujours ſur leurs gardes.

EVELPIS.

C'eſt bien dit : mais ſi l'on nous tue, où ſerons-nous enterrés ?

PISTHÉTÉRUS.

Où l'on enterre les braves gens, dans le *Céramique*, & pour y être inhumés aux dépens du Public, nous dirons hardiment aux Magiſtrats que nous ſommes morts en combattant bravement contre les ennemis.

Térée ordonne aux Guerriers d'aller ſuſpendre

leurs armes à la cuiſine, & pour porter l'allégorie juſqu'au bout, un Hérault commande aux ſoldats de retourner chacun dans leur pays. C'était la formule ordinaire des trèves. Piſthétérus prend la parole, & après avoir prouvé aux Oiſeaux qu'ils ont été les premiers Rois de l'Univers, il les invite à bâtir une Ville du ſein de laquelle ils régneront ſur les hommes & ſur les Dieux. (Les Lacédémoniens avaient toujours été, non pas les Rois, mais les Chefs de la Grèce dans les guerres communes. Athènes même ne leur diſputa le pas que depuis celle qu'ils eurent avec la Perſe.)

LE CHŒUR.

Nous Rois ! & de qui ?

PISTHÉTÉRUS.

De tout. De moi premièrement & de cet autre Athénien : plus anciens d'ailleurs que Jupiter, Saturne, les Titans & la terre même.... (Les Lacédémoniens & les Athéniens ſe vantaient d'une origine fabuleuſe qui remontait au-delà de l'Antiquité connue.)

LE CHŒUR.

Plus anciens que la terre ?

PISTHÉTÉRUS.

Oui, par Apollon.

LE CHŒUR.

Par Jupiter, je n'en ſavais rien.

PISTHÉTÉRUS.

C'eſt que vous êtes de bonnes gens, ſans étude, ſans curioſité : (les Lacédémoniens.) Vous n'avez pas même lu Eſope qui dit en quelque endroit que l'alouette eſt le plus ancien des Oiſeaux, qu'elle fut enfantée avant la terre, qu'enſuite ſon père mourut de maladie, que la terre n'étant point encore, il reſta trois jours ſans ſépulture, & qu'enfin ne ſachant où mettre le corps de ſon père mort, elle l'enſévelit dans ſa tête..... De plus, que ce ſoient les Oiſeaux, & non pas les Dieux, qui ayent d'abord commandé aux hommes & à qui le ſceptre ait appartenu, nous en avons mille preuves. Le cocq, par exemple, a commandé aux Perſes avant Darius, avant Mégabize & avant tous les autres Monarques Perſans. Preuve de cela, c'eſt qu'on l'appelle encore aujourd'hui l'*oiſeau de Perſe*, en mémoire de cette ancienne puiſſance.

TÉRÉE.

C'eſt apparemment pour cela qu'il marche lui ſeul la crête levée en façon de thiare, comme un Roi de Perſe.

PISTHÉTÉRUS.

Il était alors ſi puiſſant, ſi redoutable, ſi abſolu, qu'encore aujourd'hui, par un effet de ſon

ancien pouvoir, ſi-tôt qu'il vient ſeulement à chanter vers le point du jour, les Artiſans ſe lèvent pour travailler..... Il a été un tems où les Grecs vivaient ſous la domination du milan..... Le coucou a été Roi d'Egypte & de toute la Phénicie..... La puiſſance des Oiſeaux était alors ſi grande, que dans les Villes où il y avait quelque Roi, comme un Agamemnon, un Ménélas, ce Roi avait toujours au haut de ſon ſceptre un Oiſeau qui prenait part aux préſens que l'on offrait à ſa majeſté. Bien plus, Jupiter qui eſt à-préſent en poſſeſſion de la toute-puiſſance, a encore, tout ſouverain qu'il eſt, un aigle ſur la tête. Minerve a une chouette ſur la ſienne, & Apollon porte un épervier ſur le poing..... Aujourd'hui, continue Piſthétérus, on vous traite comme de vils eſclaves, & les maudits oiſeleurs vous dreſſent des embûches juſques dans les Temples. On ne voit par-tout que lacets, que piéges, que gluaux, que tiraſſes, que filets, &c.....

LE CHŒUR.

Triſte récit de nos misères !
Mortel, avec quelles couleurs
Tu viens de retracer nos funeſtes malheurs !
Hélas! fallait-il que nos pères
De l'empire du monde indignes poſſeſſeurs,
Nous fruſtrant à jamais des droits héréditaires,

Ne puissent nous laisser que d'affreuses douleurs,
Que d'éternels regrets ! que d'inutiles pleurs !
Mais enfin les Destins propices
Nous offrent un libérateur :
De nous, de nos enfans, qu'il soit le protecteur.
Nous pourrons tout sous ses auspices.
O toi ! sublime esprit, mortel industrieux,
Apprends-nous par quel stratagême,
Par quel effort victorieux,
Nous saurons recouvrer la puissance suprême ;
Hélas ! déchus d'un sort si glorieux,
Nous haïssons la vie & la lumière même.

PISTHÉTÉRUS.

Bâtissez donc votre Ville, & quand elle sera construite, on enverra sommer Jupiter de rendre aux Oiseaux l'empire qu'il a usurpé sur eux. S'il n'obéit pas, on lui déclarera la guerre, & l'on défendra aux Dieux de passer comme des Priapes au travers du Royaume des Oiseaux, pour aller faire l'amour, comme autrefois, à des Sémélés, à des Europes, à des Alcmènes, sous peine d'être traités d'adultères. Pour les hommes, on leur ordonnera de ne sacrifier aux anciennes Divinités qu'après avoir sacrifié aux Oiseaux, & s'ils contreviennent à cet ordre, on lâchera un nuage de moineaux qui ne laisseront pas un grain de bled dans leurs campagnes. Si les hommes sont dociles, vous les récompenserez en leur indiquant des

mines cachées, en avertiſſant les augures du tems où il ſera bon trafiquer, &c ....

LE CHŒUR.

Tu triomphes enfin de notre injuſte rage,
Mortel, & tes doctes diſcours
De nos premiers tranſports ont arêté le cours.
Sage Vieillard, achève ton ouvrage,
Daigne contre les Dieux nous prêter ton ſecours,
Et nous venger du ciel qui nous outrage.
De fidèles avis ſeconde nos efforts.
Les fiers uſurpateurs de la grandeur ſuprême
Bientôt aſſiégés dans leurs forts
Aux habitans de l'air rendront leur diadême, &c.....

Térée ajoute qu'il n'y a pas un moment à perdre, & leur promet qu'ils vont devenir ailés en avalant le jus d'une racine qu'il poſsède. Le Chœur brûle de mêler ſes chants à ceux de Philomèle & prie Térée de la faire venir, Térée y conſent. Evelpis & Piſthétérus la trouvent charmante, ſe retirent avec leur guide & laiſſent le Chœur qui termine l'Acte par un intermède composé de ſix parties.

PREMIÈRE PARTIE.

LE CHŒUR, *à Philomèle.*

Aimable Philomèle, enfin je t'apperçois,
Tu viens, tu n'as pu t'en défendre,

Tu viens nous enchanter par ton aimable voix,
Ah ! ne diffère plus : chante, fais-nous entendre
Cette muſique harmonieuſe & tendre
Dont au printems retentiſſent nos bois.
Ah ! ne diffère plus, ne nous fais plus attendre,
Nous t'en prions tous à-la-fois.

SECONDE PARTIE.

LE CHŒUR, PHILOMÈLE.

O vous qui languiſſez dans votre vie obſcure !
Vous qu'à regret enfanta la nature :
Vous qui par-tout en butte aux caprices du ſort,
Semblables aux feuilles légères,
Aux ſonges vains, aux ombres menſongères,
Craignez à tous momens, ou ſouhaitez la mort :
Vous dont la fortune ſe joue,
Vous dont le corps formé de boue,
D'un plumage léger ignore le ſecours,
Faibles humains, écoutez nos diſcours :
Ecoutez les oiſeaux dont la race immortelle
Malgré les injures du tems,
Conſervant à jamais une grâce nouvelle,
Jouit d'un éternel printems.
Voiſins du ciel, formés d'une ſubſtance pure,
Nous ne concevons rien de mortel ni de bas.
Nous vous dirons des vents la force, la nature,
Quelle cauſe produit la chaleur, la froidure,
Les tonnerres & les frimats.
Du chaos, de l'Erèbe & de la nuit affreuſe
Nous vous retracerons l'image ténébreuſe,
Tout ce qu'on peut ſavoir, dans nos murs s'aprendra;
Vos plus fameux Docteurs fermeront leur école,

On n'admirera plus leur ſcience frivole,
De honte & de dépit, Prodique ſe pendra.
Avant l'air, la terre & les mers,
Et ces brillans flambeaux dont l'Olympe ſe pare
Le chaos & la nuit, l'Erèbe & le Tartare
Occupaient ſeuls tout l'Univers.
Enfin la nuit, aux ailes ſombres,
Enfante un œuf léger, l'Erèbe dans ſon ſein
Le reçoit, l'échauffe ſoudain.
De cet œuf naît l'amour. Il diſſipa les ombres.
Deux aîles d'or qui brillaient ſur ſon dos,
Percèrent de la nuit l'obſcurité profonde.
Plus léger que les vents, actif & ſans repos,
Ce Dieu par ſa vertu féconde
Pour donner notre race au monde,
Dans le ſein de l'Erèbe anima le chaos.
Avant donc que l'amour, père de nos ancêtres,
Par de doux nœuds alliât tous les êtres,
Il n'était point encor d'Olympe ni de Cieux.
Quand tout fut aſſorti par ſa toute-puiſſance,
En divers tems prirent naiſſance
Le ciel & l'océan, la terre & tous les Dieux.
Ainſi des immortels l'orgueilleuſe nobleſſe
Doit nous céder les droits d'aîneſſe.
Nous venons de l'amour, comme lui nous volons;
Revêtus de légères aîles
A des bandes d'amours ſouvent nous nous mêlons.
Avec eux nous charmons
Les cœurs les plus rebelles.
L'homme, pour cent bonnes raiſons,
Nous devrait en tout tems offrir des ſacrifices.
Hé que ne peut-il point ſous nos heureux auſpices!

C'eſt pour nous qu'il prévoit le printems, les moiſſons,
Et la ſaiſon des fruits & celle des glaçons.
Il ſait qu'il faut ſemer, lorſqu'aux travers des nuës
Vole vers la Lybie un eſcadron de gruës.
A ce ſignal, les matelots
Prennent congé des vents pour dormir en repos.
Le Bourgeois change de parure,
Et pour vêtir *Oreſte*, achète une parure. (*Oreſte* fameux filou.)
Le milan, des beaux jours annonce la ſaiſon,
Tout renaît : la brebis dépouille ſa toiſon,
L'hirondelle voltige autour de ſa maiſon,
Et la veſte légère eſt enfin préférée
A la robe fourrée.
Qu'on ne vante plus Apollon,
On trouve ici Delphes, Dodone, Ammon.
Sur la foi des oiſeaux chacun tente fortune,
D'un hymen dangereux ſerre l'étroit lien,
Court aux armes, s'expoſe aux fureurs de Neptune,
Sans l'avis des oiſeaux on ne haſarde rien.
Cette Courſière enfin qui fait tant de merveilles,
Pleine d'yeux, de langues, d'oreilles,
Eſt oiſeau comme nous. Après cela, peut-on
Préférer au corbeau le vainqueur de Python ?
Ecoutez donc, race mortelle.
Si par des honneurs immortels,
Par des temples, par des autels,
Aux oiſeaux tout-puiſſans vous prouvez votre zèle.
Rien ne vous manquera, ni fruits délicieux,
Ni chants mélodieux, &c.....

Dans la troiſième partie, on fait l'Eloge de Philomèle, & dans la quatrième, on annonce le

droit d'aſyle à tout criminel qui voudra s'établir dans la ville des *Oiſeaux*.

Chez les Grecs, lorſqu'on voulait peupler une ville nouvellement bâtie, on publiait un Edit par lequel on promettait d'y recevoir & d'y admettre au droit de bourgeoiſie toute ſorte de gens ſans aveu, même les criminels qui y accouraient de toutes parts, attirés par l'eſpérance de l'impunité. C'eſt de cette coutume dont Ariſtophane ſe raille. Le Chœur donne de nouveaux Eloges à Philomèle & s'adreſſe une ſeconde fois aux ſpectateurs, auquel il vante le plaiſir & l'avantage d'avoir des aîles.

ACTE III.

Evelpis & Piſthétérus ouvrent la Scène : tous les deux ſont déguiſés en Oiſeaux, & ſe mocquent l'un de l'autre. Térée arrive, il faut trouver un nom à la nouvelle ville, & l'on convient qu'elle s'appellera *Néphélococcygie*. Oh le grand nom ! s'écrie Térée. *Néphélococcygie !* n'y a-t-il point une ville ainſi nommée, où ſont les biens de Théagène en partie, & tous ceux d'Eſchyne ? (Ces deux particuliers ſe vantaient d'avoir des richeſſes qui n'exiſtaient nulle part).

PISTHÉTÉRUS.

Qui choiſirons-nous pour garder la fortereſſe ?

TÉRÉE.

Un de nos Oiſeaux, Perſe d'origine, Oiſeau belliqueux, le pouſſin de Mars. (Les Lacédémoniens comptaient ſur le ſecours du Roi de Perſe, avec qui Alcibiade leur avait conſeillé de faire alliance).

PISTHÉTÉRUS, (*à Evelpis.*)

Cours & vole dans l'air : ſers les maçons qui travaillent, porte des pierres, ôte tes habits, bats du mortier, prends la truelle & l'auge, monte à l'échelle, romps-toi le cou, range les gardes, entretiens le feu, dors, envoye des Hérauts, l'un de bas en haut, l'autre de haut en bas, puis vers moi..... Je demeure pour faire un ſacrifice aux nouvelles Divinités. Qu'on apporte la corbeille & le baſſin.

LE SACRIFICATEUR.

Maître des cieux & de la terre,
Aigle qui lances le tonnerre,
Alcyon qui régis les flots,
Cygne, aujourd'hui Roi de Délos
Et de Delphes & du Parnaſſe,
Gai perroquet, nouveau Bachus,
Colombe, nouvelle Vénus,
Et toi mère de Cléonyte,
Puiſſante Déïté, Cybèle des oiſeaux,
Grande autruche, & vous Dieux nouveaux
Qu'à ce ſacrifice j'invite,
Gardez de mal, comblez de biens

Les Néphélococcygiens,
Et de Scio les Citoyens!

Comme les habitans de Scio étaient étroitement liés avec les Athéniens, toutes les prières publiques finiſſaient alors par cette formule. Un Poëte interrompt le ſacrifice, & bon gré malgré, il veut chanter des vers en l'honneur de la nouvelle ville. (C'eſt une critique ſur les Auteurs qui ſe perdaient dans les nues, & c'était le défaut de preſque tous les faiſeurs de *dithyrambes*, qui à peine étaient intelligibles.) Piſthétérus veut faire taire celui-ci, & il n'y parvient qu'en lui donnant une veſte & un manteau. Il ſort, un Devin lui ſuccède, & prétend que Bacis, fameux Sorcier, a prononcé ſur *Néphélococcygie* un Oracle qui défend de toucher à la victime. Il débite à ce ſujet des paroles fort obſcures, dont l'explication eſt qu'il faut lui donner un habit, un chauſſure & un flacon de vin. Il eſt ſifflé & renvoyé à coups de bâton. Survient le Géomètre *Méton* qui veut meſurer l'air & marquer les rues de la ville; il a le ſort du Devin. Un Magiſtrat prend ſa place, & annonce qu'il eſt nommé Intendant de *Néphélococcygie*; nouveaux coups de bâtons donnés par Piſthétérus. (Il arrivait ſouvent aux Athéniens & aux Lacédémoniens de récompenſer par des mauvais traitemens les ſervices que l'on avait rendus à l'Etat).

Enfin, un Crieur de Loix & d'Edits ſe préſente,

& publie qu'il vient en vendre argent comptant à la ville naiſſante. Il n'eſt pas mieux reçu que le Magiſtrat, & le Sacrificateur ennuyé de tout ce tapage, va immoler la victime loin du Chœur qui commence par s'applaudir des honneurs divins qu'on lui rend. Enſuite il promet un talent à qui ôtera la vie à Philocrate, & le quadruple à qui le lui amènera vivant. Ce Philocrate était un fameux Traiteur que les Oiſeaux accuſent de les enfiler dans des cordons, de les larder & de leur donner cent figures différentes pour les mieux vendre. Juges, continuent-ils en s'adreſſant aux Spectateurs.

Juges, écoutez-nous & peſez nos promeſſes.
Si vous nous accordez le prix,
Nous vous offrons plus de richeſſes
Que les trois fameuſes Déeſſes
N'en offrirent jamais au célèbre Pâris.
D'abord au fond de vos caſſettes
Chouettes d'or feront leurs nids :
Puis un nombreux eſſaim de petites *chouettes*
Conſervera chez vous des tréſors infinis.
Si le peuple un jour vous emploie
A calculer ſes revenus,
Alors tous les oiſeaux de proie
Vous fourniront d'ongles crochus.
Enfin, lorſqu'à vos yeux une ſuperbe table
Etalera cent mets délicieux,
De grands becs, de longs cols, de jabots ſpacieux,
Nous armerons votre faim indomptable.

Mais

Mais si nous refusant un suffrage équitable,
Vous méprisez des dons si précieux,
Contre le châtiment qu'ici l'on vous apprête,
Songez à vous pourvoir,
Sur-tout aux plus beaux jours de Fête;
Car pour lors nous ferons pleuvoir
Sur vos vêtemens, sur vos têtes,
Un déluge incommode, & d'horribles tempêtes
Que vous ferez bien de prévoir.

La monnoie des Athéniens avait pour marque une *chouette* qu'Aristophane prend ici pour la monnoie même; mais les Juges ne furent sensibles ni à ses promesses, ni à ses menaces, & ils ne mirent sa Comédie qu'au second rang: les *convives* d'Ameipsias obtinrent le premier prix. Cette pièce a été perdue.

ACTE IV.

Pisthétérus est surpris de n'avoir point encore vu de Courier qui lui annonce l'état de la nouvelle ville, & à l'instant même, il s'en présente un qui lui apprend qu'elle est entièrement bâtie, que les Oiseaux seuls y ont travaillé, & que c'est la plus belle chose du monde. Un autre Courier vient lui dire qu'une Divinité ailée a traversé les remparts à l'insu de la sentinelle des *geais*: il s'emporte, on s'ameute, on s'empresse, & la Divinité reparaît entourée des Archers-Oiseaux, c'est Iris.

Qui va là ? lui dit Pisthétérus. Ou vas-tu ? d'où viens-tu ? demeure. Quel est ton nom ? galère ou barque ?

IRIS.

Je suis la légère Iris.

PISTHÉTÉRUS.

Galère *Salaminienne*, ou *Parale ?* (Allusion à celle qui alla chercher Alcibiade en Sicile, lorsque les Athéniens lui donnèrent ordre de venir se justifier des crimes qu'on lui imputait. Les galères ordinaires des côtes de l'Attique, s'appellaient *Parales.*)

Iris est fort étonnée, fort couroucée d'apprendre que les Oiseaux se regardent comme des Dieux, & elle menace Pisthétérus du tonnerre. Pisthétérus la menace à son tour d'infester Jupiter d'une nuée d'Oiseaux, & finit par la chasser. A peine a-t-elle disparu, que le Député des hommes se présente & prend un ton tout opposé à celui de la Déesse.

LE DÉPUTÉ.

O Pisthétérus ! heureux Pisthétérus ! esprit sublime, la gloire du siècle, la merveille de nos jours ! O le plus grand génie, le plus fortuné mortel, le plus charmant......... mais faites-moi donc taire.

PISTHÉTÉRUS.

Eh bien ? qu'as-tu à dire ?

LE DÉPUTÉ.

Que les hommes vous honorent, vous révèrent, & vous font présent de cette couronne d'or..... On est fou des Oiseaux & on les aime au point, que tout ce qu'on fait, on le fait à leur exemple. On déniche de grand matin comme eux, on vole droit chez un Procureur ou chez un Notaire, on voltige ensuite dans le Palais, & là on gazouille confusément de chicane & de procès....... Enfin, il va venir ici plus de dix mille hommes vous demander des aîles & des griffes : faites-en provision.

PISTHÉTÉRUS.

Il a raison.... Hola, ho, des aîles à pleines corbeilles.

Le premier qui vient en demander, c'est un Petit-Maître qui de plus voudrait pouvoir, comme les Oiseaux, se débarasser d'un père qui vit trop long-tems. Pisthétérus le fait convenir que cette idée est atroce, & lui donne un accoutrement d'Oiseau-Soldat. Vole en Thrace, lui dit-il, & combats. (On faisait alors le siége d'Amphipolis.)

Cinésias boëteux & Poète dithyrambique, tant de fois raillé par Aristophane, Cinésias brûle aussi d'avoir des aîles poétiques qu'il sollicite par un galimathias en vers auquel on ne comprend rien.

Pisthétérus ne parvient à lui imposer silence qu'en le faisant promptement habiller en oiseau. Arrive un Chicaneur qui désire la même chose. Donnez-moi, dit-il, des aîles aussi promptes que celles de l'épervier, afin de me mettre en état de voler vers les Provinciaux, de les sommer de venir à Athènes, d'y revoler ensuite pour les accuser, puis de retourner de-là vers eux, afin.....

PISTHÉTÉRUS.

Je comprends. Afin que l'Etranger soit condamné avant d'avoir comparu.

LE CHICANEUR.

C'est cela.

PISTHÉTÉRUS.

Et qu'en retournant, lorsqu'il voguera vers Athènes, vous puissiez saisir ses biens. (Ce fut ainsi qu'on en usa envers Alcibiade que l'on condamna par défaut).

LE CHICANEUR.

Vous avez raison. Je veux en un mot être aussi agile qu'une *toupie*.

PISTHÉTÉRUS.

Toupie! c'est bien dit. J'ai ici de bonnes aîles de Corcyre. (*C'est un fouet de Corfou avec lequel il le chasse, au gré du Chœur qui dans l'intermède*

peint les brigandages d'Oreste & la poltronerie de Cléonyme.)

ACTE V.

Tremblant & couvert d'un voile, de peur d'être apperçu par les Dieux, Prométhée, comme ami des hommes, vient avertir Pisthétérus que Jupiter est perdu depuis l'établissement de la nouvelle ville, qu'il n'est pas arrivé au ciel une seule prise de fumée, que les Dieux étrangers sont affamés au point qu'ils en grincent des dents, & que d'accord avec tout l'Olympe, ils vont se déchaîner contre leur souverain, s'il ne travaille à rendre les passages libres.

Par ces Dieux Etrangers, Aristophane fait allusion aux alliés d'Athènes dans la guerre du Péloponèse : ils vendaient leurs secours très-cher & faisaient souvent la loi à la République. Le Poète les nomme *Triballiens*, c'est-à-dire parasites ou imposteurs. De plus, il y avait en effet des *Triballiens*, peuples de la Thrace qui habitaient une des extrémités du mont Hémus, entre la Mæsie supérieure & la Mæsie inférieure.

Prométhée ajoute que ces mêmes *Triballiens* vont envoyer des Députés à Pisthétérus, qu'il va en venir aussi de la part de Jupiter, & que loin de céder, Pisthétérus doit exiger qu'on lui donne en mariage une Déesse que l'on nomme *Sou-*

veraineté, beauté rare de qui dépendent la foudre, la politique, la justice, la sagesse, la marine, la calomnie, la finance, les trois *oboles* que l'on donne aux Juges.

Pisthétérus promet d'être ferme; Prométhée quitte le parasol à l'ombre duquel il s'était caché, reprend son voile & disparaît. Neptune arrive, accompagné d'Hercule & d'un Dieu *Triballien*. Pisthétérus ordonne un grand repas, & Hercule ne le perd pas de vue, tant la seule idée de manger fait d'impression sur ses sens.

Neptune propose son traité, mais Pisthétérus n'écoutera rien que Jupiter n'ait rendu le sceptre aux Oiseaux & ne lui ait donné *Souveraineté* en mariage. A ce prix, il invite les Ambassadeurs au festin. Neptune fait entendre à Hercule que vu sa qualité d'héritier de Jupiter, il doit s'opposer à cette union. Hercule n'est que son bâtard, reprend Pisthétérus, & ne peut prétendre à sa succession. En ce cas j'aime mieux dîner, répond le Héros, & l'on va chercher la Déesse que le Chœur comble des éloges les plus flatteurs.

O le charmant objet ! ô quelle est accomplie !
Que d'appas ! que d'attraits !
Grand Roi, par cet hymen qui comble tes souhaits,
Tu vas combler de biens Néphélococcygie.
Depuis le jour célèbre où la Reine des Dieux
Superbement ornée

Par les sœurs du Destin fut au Maître des cieux
Avec pompe amenée.
On n'a point encor vu d'hymen si glorieux, &c.....

PISTHÉTÉRUS.

J'entends avec plaisir vos hymnes & vos chants mélodieux..... Mais vantez aussi ce bruit affreux qui fait trembler la terre. Vantez les tonnerres, les éclairs, les foudres dont je suis armé.

LE CHŒUR.

Rayons dorés, clartés brillantes,
Des lumineux éclairs,
Inévitables traits, flèches étincelantes
Du Monarque des airs ;
Et vous bruyans éclats de l'orageux tonnerre,
Notre Roi vous tient en ses mains.
Par vous il fait trembler les timides humains,
Par vous il ébranle la terre.
Tout l'Univers est soumis à ses loix,
Et Jupiter lui cède avec le diadême
Cette auguste beauté qui des Dieux & des Rois
Le rendait l'Arbitre suprême.

Il est probable que dans ce moment la musique étoit accompagnée d'un bruit semblable à celui du tonnerre ; & les éclairs qui brillaient de tous les côtés, la quantité de personnages dont la scène était remplie, devaient produire un assez bel effet : mais si dans cette Ville en l'air on reconnaît celle

de Dicélie, ſi dans les Oiſeaux on retrouve les Lacédémoniens, & dans Piſthétérus Alcibiade qui leur indique tous les moyens de devenir les Maîtres d'Athènes, il reſte dans cette même Comédie tant d'alluſions cachées, qu'il eſt impoſſible de prononcer ſur ſon plus ou moins de mérite.

Fin de la première Partie du troiſième Volume.



HISTOIRE UNIVERSELLE DES THÉÂTRES.



SECONDE PARTIE

du troisième Volume.

SUITE DES COMÉDIES D'ARISTOPHANE.

LES FÊTES DE CÉRÈS ET DE PROSERPINE.

Nous avons parlé de ces Fêtes qui duraient cinq jours à Athènes, & dans lesquelles il se faisait des cérémonies mystérieuses où il n'était permis qu'aux femmes d'assister : Aristophane suppose que ces

femmes ſont furieuſes d'avoir été maltraitées par Euripide dans ſes Tragédies, que dans une de leurs aſſemblées elles délibérèrent ſur la manière de le perdre, & qu'Euripide, homme ſouple & ruſé, emploie tous les ſtratagêmes poſſibles pour éviter la punition qui lui eſt réſervée. Voilà tout le fond de cette Pièce qui fut jouée la 21e. année de la guerre du Péloponèſe ſous l'*Archonte* Callias, la première de la 92e. *Olympiade*, ſelon les uns; & la 4e. de la même *Olympiade*, ſelon Samuel Petit.

ACTE PREMIER.

Le Poète tragique ſe lève de très-grand matin & vient chercher ſon parent Mnéſilochus qui ne ſachant ce que lui veut Euripide, le ſuit avec peine juſques à la porte d'Agathon. Peuple, s'écrie le Valet de celui-ci en ſortant de la maiſon de ſon Maître : peuple, gardez un ſilence religieux. Le Chœur des Muſes eſt dans le cabinet de mon Maître & médite de nouveaux chants. O vents, retenez votre haleine ! flots, ſuſpendez votre courſe !

Euripide prie le Valet d'avertir Agathon, & le Valet répond qu'Agathon ne tardera pas à paraître, attendu qu'en hyver il n'eſt pas aiſé à un Poète de faire des vers, s'il ne va au ſoleil.

Euripide inſtruit Mnéſilochus des craintes qu'il

éprouve, & pour prévenir le malheur qui le menace, il vient prier Agathon de s'introduire en femme aux myſtères de Cérès. Celui-ci s'avance vêtu en Athénienne & ſuivi d'un Chœur de Muſes au milieu deſquelles il chante & déclame des vers ridicules qui ſervent d'intermède.

ACTE II.

Mnéſilochus plaiſante Agathon ſur ſon déguiſement, & Agathon lui répond qu'Alcée, Phrynicus, Anacréon ne faiſaient de bons vers que parce qu'ils étaient propres & poupins. C'eſt donc pour cela, reprend Mnéſilochus, que le mauſſade Philoclès en fait de ſi ſots, le méchant Xénoclès de ſi méchans, & le froid Théognis de ſi froids.

Euripide expoſe à ſon ami le beſoin qu'il a de ſon ſecours, mais Agathon refuſe de le ſervir, & tout ce qu'il peut faire, c'eſt de prêter ſes habits à Mnéſilochus qui s'habille en femme, à condition que s'il eſt découvert, Euripide viendra le délivrer. Celui-ci en atteſte l'*Æther*, domicile du Roi de l'Olympe; mais ce ferment philoſophique paraît ſuſpect à Mnéſilochus, & Euripide piqué en prononce un ſecond au nom de tous les Dieux. Souvenez-vous donc, ajoute ſon parent, que votre cœur a juré, & non pas ſeulement votre langue. (Alluſion à un vers d'Hippolyte.)

A l'inſtant même, on entend les cris des femmes raſſemblées aux autels de Cérès & de Proſerpine; Euripide s'enfuit, les portes du Temple s'ouvrent, & une Athénienne exhorte ſes compagnes à célébrer les myſtères des deux Déeſſes.

Périſſent, dit-elle, périſſent ceux qui formeront quelque deſſein contraire aux intérêts du peuple.... du peuple-femme; ceux qui voudront faire leur paix avec les Perſes ou avec Euripide, qui ambitionneront le pouvoir ſouverain, qui introduiront de nouveaux Tyrans..... qui révéleront la ſuppoſition d'un enfant par une femme. Le Chœur ſe joint à ces imprécations & les ratifie.

ACTE III.

Il eſt queſtion de délibérer ſur la peine que mérite Euripide, & le Hérault-femme demande à haute voix : *Qui veut pàrler ?* Une Athénienne ſe lève & s'exprime dans les termes ſuivans, après avoir accepté la couronne qu'on lui préſente. (C'était l'uſage, & avant de haranguer, les Orateurs mettaient une couronne ſur leur tête.)

Ce n'eſt point, dit elle, Meſdames, ce n'eſt point l'ambition qui me fait parler, j'en jure par nos Déeſſes, mais uniquement la douleur que je reſſens de voir que depuis pluſieurs années vous êtes l'objet des outrages d'Euripide, ce fils d'une

vile Herbière. De quels opprobres ne vous a-t-il pas accablées ? par-tout il vous reproche l'adultère, l'amour, le vice, la trahiſon, la demangeaiſon de parler..... En revenant de ſes Pièces, nos maris nous maltraitent & nous ſoupçonnent de toutes les méchancetés poſſibles. De là les défiances, les verroux & les clefs à trois dents faites pour ſurprendre.

Elle conclut qu'il faut perdre le Poète par le poiſon ou autrement : le Chœur eſt de ſon avis. Une autre femme ajoute qu'elle faiſait des couronnes pour les Temples, qu'elle en vendait beaucoup, & que ſon commerce eſt tombé depuis qu'Euripide a voulu perſuader au peuple qu'il n'y avait point de Dieux.

Votre couroux ne m'étonne point, dit Mnéſilochus déguiſé. Périſſent vos enfans, ſi je ne le hais autant que vous ; mais toutefois je crois que nous devons balancer & comparer nos raiſons. Nous ſommes ſeules & il n'y a pas à craindre qu'on révèle nos ſecrets. Nous nous choquons de quelques bagatelles, & nos ruſes, nos infidélités, notre adreſſe à ſuppoſer des enfans, Euripide n'en a rien dit..... S'il a choiſi pour ſujet de ſes Pièces des *Ménalippes*, des *Phèdres* & pas une *Pénélope*, c'eſt qu'il n'y a pas une *Pénélope* aujourd'hui, & que nous ſommes toutes des *Phèdres*.

Je ne parlerai point des meurtres, des parricides, des poisons, &c.....

Le Lecteur doit voir qu'Aristophane renchérit beaucoup sur Euripide, & que le tour dont il se sert n'est qu'un prétexte pour peindre les femmes sous les couleurs les plus odieuses. Aussi les Athéniennes entrent en fureur contre Mnésilochus & l'accablent d'injures, lorsque Clisthène, homme efféminé, se présente pour déclarer qu'un Athénien s'est introduit dans le Temple. L'autel est le seul réfuge de Mnésilochus, & avant d'y courir, il arrache des bras d'une femme un enfant qu'il menace d'égorger si l'on viole son asyle : (ce prétendu enfant n'est autre chose qu'un outre de vin.)

Cependant Mnésilochus voudrait instruire Euripide du danger dans lequel il se trouve, & pour y réussir, il imagine de faire comme Palamède qui confiait à la mer des morceaux de rames sur lesquels il avait écrit ses aventures, dans l'espérance que quelqu'un d'eux parviendrait jusques à son père..... Je n'ai point de rames..... mais à leur défaut, brisons ces statues : bois pour bois, ce sera la même chose.

A cette parodie du *Palamède* d'Euripide succède un Chœur des Athéniennes qui prouvent aux spectateurs que les femmes valent mieux que les hommes... En est-il un seul parmi vous, disent-elles, qui ait

la valeur de Stratonice ou d'Ariſtomaque, cette Héroïne de Marathon ? A-t-on jamais vu une femme ſe faire traîner ſur un char après avoir volé cinquante *talens* au tréſor public ? Si elles dérobent quelques bagatelles à leurs maris, c'eſt pour les rendre le même jour. Mais qui pourrions-nous montrer parmi vous ? Des voleurs fieffés, des buveurs, des turlupins, des débauchés, des diſſipateurs qui ſavent moins que nous conſerver les biens que leurs pères leur ont laiſſés. Du moins ſavons-nous garder nos corbeilles, nos navettes, nos quenouilles ; & combien de nos Héros ne gardent pas leurs armes & jettent leurs boucliers dans l'action ? Un autre tort des Athéniens, c'eſt de ne pas diſtinguer les mères des grands hommes, de ne pas leur aſſigner des places honorables dans les cérémonies publiques. Peut-on ſouffrir, par exemple, que la mère d'Hyperbolus vêtue de blanc & les cheveux flottans, ſoit aſſiſe à côté de la mère de Lamachus ?

Ce Lamachus eſt le même qu'Ariſtophane tourne en ridicule dans les Pièces précédentes ; il lui rend juſtice dans celle-ci, & ce trait prouve qu'il ſavait au moins quelquefois diſtinguer & honorer le véritable mérite. On doit lui en ſavoir d'autant plus de gré, qu'il faiſait toujours un effort ſur lui-même lorſqu'il ceſſait d'être méchant.

ACTE IV.

Le Chœur n'a laiſſé Mnéſilochus tranquille que pour avoir le tems d'aller au *Prytanée* chercher la femme de quelque Magiſtrat qui ſe fera ſuivre par des *Licteurs* : mais le coupable s'impatiente & prétend qu'Euripide n'arrive point, parce qu'il rougit du froid *Palamède.* Cherchons, dit-il, cherchons quelqu'autre Tragédie pour l'attirer..... Contrefaiſons *Hélène* : auſſi-bien ai-je un vêtement conforme au ſien.

D'après cette idée, Mnéſilochus imagine voir le Nil & l'Egypte ; il fait un *cocq-à-l'âne* avec une femme qui n'eſt point au fait de cette plaiſanterie, & il la continue avec Euripide qui vêtu en *Ménélas*, vole au ſecours de ſon *Hélène.* A la fin de cette ſcène, paraît la femme du Magiſtrat ; le nouveau *Ménélas* a peur & ſe retire, mais en proteſtant qu'il ne manquera ni de ruſes ni de ſtratagêmes pour délivrer la victime. Mnéſilochus eſt lié par un *Licteur* qui le garde à vue, & les Athéniennes ſe livrent à la joie que leur inſpire l'eſpoir de la vengeance.

ACTE V.

Le *Licteur* inſulte Mnéſilochus qui contrefait l'*Andromède* d'Euripide, parce qu'il eſt enchaîné

comme elle, & Euripide paraît vêtu en *Perſée*. Ce perſonnage ne lui réuſſiſſant pas mieux que celui d'*Echo* de la même Tragédie, il s'éloigne, revient ſans déguiſement & propoſe la paix aux femmes avec promeſſe de ne plus les maltraiter dans ſes vers. Mais en même-tems il exige que l'on rende la liberté à ſon parent, ſans quoi leurs maris ſauront à quoi s'en tenir ſur leur compte, lorſqu'ils ſeront revenus de la guerre. Les femmes conſentent à tout, & Euripide, ſous la figure d'une Vieille, parvient à tromper le *Licteur* qui délie Mnéſilochus.

Cette Pièce eut un médiocre ſuccès chez les Athéniens, & donna peu de priſe ſur Euripide qui par ſon mérite & ſon grand âge, était au-deſſus des ſatyres que ſes ennemis ou ſes rivaux s'amuſaient à lancer contre lui.

LYSISTRATA.

CETTE Comédie fut repréſentée aux Fêtes *Lénéennes* ſous l'*Archonte* Callias, la 21e. année de la guerre du Péloponèſe, & la première de la 92e. *Olympiade*.

Lyſiſtrata, femme d'un des principaux Magiſtrats d'Athènes, a réſolu de contraindre la Grèce à faire la paix : pour y parvenir, elle a tramé

une conſpiration tant avec ſes concitoyennes qu'avec les habitantes des Villes ennemies auxquelles elle a député des Couriers, & le but de cette conſpiration, c'eſt que toutes les femmes ſe ſépareront de leurs maris juſqu'à ce que le traité général ſoit conclu.

Les *Républicaines* & les *Etrangères* ſe raſſemblent, mais le point eſſentiel était de priver les Athéniens des fonds avec leſquels ils ſubvenaient aux frais de la guerre, & Lyſiſtrata y a pourvu en s'emparant de la Citadelle où le tréſor public était dépoſé. Les femmes jurent de la défendre au péril de leur vie, & à peine en ont-elles prononcé le ſerment, que l'on vient pour brûler cette même Citadelle au fond de laquelle pluſieurs des combattantes s'étaient renfermées : les autres viennent à leur ſecours, & cet incident produit une guerre comique dans laquelle les Athéniennes attaquées par le feu, ſe défendent avec de l'eau.

Le Magiſtrat *extraordinaire* ſe préſente, on entre en éclairciſſement, & Lyſiſtrata déclare qu'elle s'eſt rendue Maitreſſe des richeſſes de la Ville, afin que Piſandre & les 400 *Adminiſtrateurs* n'ayent plus le pouvoir de remuer & de voler.

Le Magiſtrat veut répliquer, & Lyſiſtrata lui ferme la bouche par les railleries les plus ſanglantes. D'ailleurs, ajoute-t-elle, les affaires de la République en ſont au point qu'elles ne peuvent

être débrouillées que par le ſexe accoutumé à démêler les *écheveaux*. Les femmes lavent leurs laines pour les purifier, & de même il faut purger l'Etat de ces hommes ambitieux qui commettent d'horribles indignités pour arriver à la Magiſtrature. Enſuite il faut tout réunir, tout raſſembler, tout contraindre à coopérer au bien commun.

Un moment après, on voit paraître des Ambaſſadeurs de Sparte qui viennent demander la paix. Lyſiſtrata priſe pour arbitre, concilie les eſprits, termine les différends & donne un grand feſtin dans lequel la réunion des deux partis eſt célébrée par des cantiques qui terminent la Pièce.

LES GRENOUILLES.

LE but d'Ariſtophane, dans cette Comédie, eſt de critiquer Euripide & de tourner ſes Ouvrages en ridicule. Pour y parvenir, il ſuppoſe que Bachus ne trouve plus ſur la terre de Poètes dignes de lui, & qu'il deſcend aux Enfers d'où il ramène Eſchyle, de préférence à Euripide, mort l'année qui précéda la repréſentation des *Grenouilles* jouées ſous l'*Archonte* Callias, l'an 26e. de la guerre du Péloponèſe, & le 3e. de la 93e. *Olympiade*.

ACTE PREMIER.

Il commence par un entretien entre Bachus & Xanthias; Bachus armé d'une maſſue & revêtu d'une peau de lion, Xanthias monté ſur un âne, portant ſur ſa tête un paquet de hardes & s'annonçant par ſes bouffonneries, comme un Valet dont l'habitude eſt de traiter d'égal à égal avec ſon Maître. L'un & l'autre veulent deſcendre aux Enfers, ils ignorent la route qui doit les y conduire & la demandent à Hercule qui leur indique deux moyens d'y arriver, c'eſt de ſe pendre ou de boire de la ciguë, ſi pourtant ils n'aiment mieux traverſer le *Styx*. Ce dernier avis leur paraît le meilleur, & ils vont trouver Caron qui refuſe de paſſer Xanthias, parce qu'il ne s'était pas trouvé à la bataille des *Arginuſes*. Ce trait, en fixant la date de la Pièce qui fut jouée l'année de cette victoire, eſt en même-tems une Critique des Citoyens qui avaient refuſé de combattre dans une conjoncture ſi preſſante, que la République fut obligée de faire enrôler les Eſclaves. Ils s'y conduiſirent de manière que le Sénat les affranchit.

Xanthias eſt obligé de faire le tour du Fleuve pour aller rejoindre Bachus, & à peine celui-ci eſt-il embarqué, que Caron le force de ramer avec lui. Pour diſſiper l'ennui du trajet, il or-

donne aux *Grenouilles* de chanter les louanges du Dieu qu'il conduit, & aussi-tôt elles se mettent à croasser.

Ennuyé de ce concert, Bachus arrive à bord, paie Caron, appelle Xanthias qui accourt, & bientôt ils entendent la flûte au son de laquelle paraît un Chœur de gens initiés qui en célèbrant les *Orgies*, attaquent les impies, les mauvais Comédiens, les séditieux, les avares, &c.....

ACTE II.

Bachus frappe doucement à la porte de Pluton. Eacus que le Paganisme respectait comme Juge des Enfers, n'en est ici que le Portier : il ouvre, & la massue, la peau de lion lui faisant prendre Bachus pour Hercule, il court avertir les *Gorgones* & les *Harpies* de le saisir & de l'enchaîner. Bachus tremble & change d'habit avec son Valet, mais à l'instant même on vient l'inviter à un repas de la part de Proserpine, & il reprend son premier déguisement : à peine est-il redevenu Hercule, que deux Cabaretieres viennent réclamer les viandes qu'il a consumées sans les payer, & pour sortir d'embaras, il prend une seconde fois le costume de Xanthias. Eacus revient accompagné de ses Satellites, & Xanthias qui va être battu,

proteste qu'il n'est point Alcide, qu'il n'a pas enlevé Cerbère & que jamais il n'est descendu aux Enfers. Interrogez mon Valet, ajoute-t-il, donnez-lui la question, & si vous me trouvez coupable, faites-moi mourir. Bachus prend le parti de se nommer, mais l'incrédule Eacus le fait rouer de coups ainsi que Xanthias, & après cette expédition, il croit devoir les mener à Pluton & à Proserpine qui, comme Dieux, sauront lui faire connaître ces deux Etrangers. C'est bien imaginé, dit Bachus, mais j'aurais souhaité que vous vous fussiez décidé plutôt. Ils s'éloignent, & le Chœur se répand en invectives contre la République qui ne rougit pas de donner les places les plus considérables à des Etrangers & même à des Esclaves, tandis que les gens de bien restent sans emploi.

ACTE III.

Eacus & Xanthias médisent alternativement de leurs Maîtres, & tout-à-coup leur entretien est interrompu par un grand bruit qui se fait entendre dans le Palais. C'est Euripide qui veut usurper la préséance sur Eschyle & faire interpréter en sa faveur la loi qui ordonne que celui qui aurait excellé dans quelqu'Art considérable, serait assis près de Pluton. Les voleurs de bourse, les scélérats,

les brigands, dit Eacus, opinent pour le premier, & le Jugement de l'affaire eſt remis aux ſuffrages publics.

XANTHIAS.

Euripide eſt bien adroit, mais Eſchyle n'a-t-il pas ſon parti ?

EACUS.

Non, car il n'y a preſque plus d'honnêtes gens chez les morts, non plus qu'à Athènes, & Pluton a décidé qu'il ſe ferait une diſpute réglée entre les deux Rivaux.

XANTHIAS.

Pourquoi Sophocle n'a-t-il point voulu prendre la place d'honneur ?

EACUS.

Lui ? bien loin de cela, il a embraſſé Eſchyle en arrivant ici, & il lui a pris la main, quoique Eſchyle voulût lui céder le pas..... Du reſte on peſera les Tragédies de part & d'autre, & comme il y a très-peu de bons Juges, on laiſſera prononcer Bachus.

Les deux Valets rentrent, & le Chœur annonce la diſpute par des chants à la manière d'Eſchyle. On y compare les vers de ce Poète, tantôt aux rugiſſemens d'un lion, tantôt à l'haleine d'un Géant ; & ceux d'Euripide, au bruit, à la volubilité cadencée d'un char qui roule ſur l'arène.

Non, je ne céderai point, dit fièrement Euripide en entrant, je ne céderai point à ce pompeux étalage de merveilles, ou plutôt de monſtres dont Eſchyle enfle ſes Tragédies, à ſon éloquence ampoulée, à la férocité qui règne dans ſes Pièces, ainſi que dans ſon humeur..... Fils de Villageoiſe, reprend celui-ci, artiſan de vaines fictions, fabricateur de gueux, de boëteux, de perſonnages mal vêtus..... Doucement, Eſchyle, s'écrie Bachus, ne faites pas pleuvoir une grêle de grands mots, & vous, Euripide, fuyez bien vîte, de crainte que dans ſon enthouſiaſme, votre concurrent ne vous accable de quelque vers trop frappé, qui en vous briſant le crâne, en fera ſortir tout *Télèphe*..... Faites vos invocations avant le combat, brûlez de l'encens. (C'était l'uſage lorſque l'on allait plaider une cauſe de conſéquence.)

Eſchyle s'adreſſe à Cérès, Euripide à l'Æther, à l'Eloquence, à la Soupleſſe; & les Muſes ſont implorées par le Chœur qui, d'un côté, s'attend à voir l'élégance & la politeſſe; de l'autre, une ſurabondance de termes ſplendides & magnifiques : (trait de ſatyre contre Eſchyle qu'Ariſtophane ne peut s'empêcher de critiquer, malgré la ſupériorité qu'il lui donne ſur ſon Rival.)

Chaſſez le naturel, il revient au galop.

ACTE

ACTE IV.

La diſpute commence, & Euripide reproche à Eſchyle ſes ſujets, ſes tableaux imaginés pour ſurprendre & tromper le ſpectateur, tels qu'un Achille, un Niobe qui envelopés de leurs vêtemens, ne diſent pas un mot durant tout le cours de la Pièce. Bachus repréſente qu'il trouve ce ſilence plus éloquent que les diſcours de quantité de Poètes Athéniens; mais Euripide ne l'écoute pas & attaque les mots extraordinaires de ſon Rival, qu'il compare à ces figures giganteſques peintes ſur les tapiſſeries. D'après cela, il ſe fait un mérite d'avoir donné à la Tragédie un ton plus naturel & plus humain, d'avoir expoſé ſa Pièce ſans art & filé ſon action ſans perdre de tems, enfin d'avoir inſpiré aux Athéniens la fineſſe & la politique.

Mes *Perſes* & mes *Sept-Chefs devant Thèbes* ont fait des Héros, répond Eſchyle indigné de lutter avec un pareil concurrent : voilà les ſujets dignes d'un Poète, & non pas des *Phèdres*, des *Sténobées* &c...... Mon ſtyle eſt enflé, mais digne des Dieux qu'Euripide a dégradés par un langage populaire, par les haillons dont il les a couverts.

Pour ſentir le mérite de ces ſcènes, il faudrait

les entendre accompagnées de la musique qui répondait au sel des paroles & donnait de l'ame aux différens détails dont elles sont remplies.

L'un attaque avec tant de vigueur, l'autre se défend avec tant d'adresse, que le Chœur ne sait auquel des deux il doit adjuger le prix, & par des chants comiques, il enflame le courage des deux combattans.

ACTE V.

La querelle recommence; Euripide critique les Prologues & les Chœurs d'Eschyle, celui-ci tourne en ridicule ceux de son Rival, & presse enfin Bachus de peser ses vers. Bachus dit qu'il va vendre de la poésie à la livre; celle d'Euripide se trouve plus légère que celle d'Eschyle, qui est choisi pour retourner sur la terre, & avant de partir, il prie le Dieu des Enfers d'assigner sa place à Sophocle.

Cette Pièce est remplie comme les autres, d'une foule d'allusions qu'il est impossible de faire sentir & qui regardent, soit le Gouvernement, soit les deux Poètes que l'Auteur a mis en scène. Aristophane les peignit avec le plus grand soin, & à la représentation des *Grenouilles*, il remporta le prix sur Phrynicus & Platon le Comique : elles furent même redemandées, honneur extraordinaire dans

un tems où les Poètes se disputaient les suffrages d'un peuple qui passionné pour la nouveauté, ne pouvait se résoudre à voir deux fois la même Pièce, à moins qu'elle ne lui eût fait un plaisir singulier. A l'égard du Chœur bizarre qui se trouve dans le premier Acte, quelques Ecrivains prétendent qu'il était composé d'Acteurs déguisés en *grenouilles* avec des masques ressemblans à quelques Poètes qu'Aristophane voulait tourner en ridicule; d'autres assurent que ces mêmes Acteurs ne paraissaient pas & que tout leur jeu consistait dans une musique désagréable que Caron faisait exécuter pour donner de l'humeur à Bachus.

LES HARANGUEUSES

OU

L'ASSEMBLÉE DES FEMMES.

ENNUYÉES de se voir gouvernées par des hommes, les Athéniennes forment le dessein de se soustraire à cette domination & de commander à leur tour. Praxagora les autorise dans cette idée, & en conséquence elle donne le projet d'une nouvelle République dont elle dresse les Statuts. Le principe fondamental, c'est que chaque Citoyen sera tenu d'apporter ses biens dans la Place pu-

blique & que ces biens seront désormais en commun, ainsi que les enfans & les femmes parmi lesquelles cependant on ne pourra choisir les jeunes & les belles que lorsque les vieilles & les laides seront pourvues.

Cette Pièce fut jouée la 4e. année de la 96e. *Olympiade*, sous l'*Archonte* Démostrate, & il semble qu'en lançant ses épigrammes ordinaires sur le Gouvernement, Aristophane ait eu aussi en vue de critiquer la *République* de Platon. C'est le sentiment de M. le Beau de l'Académie Française, & nous le croyons préférable à celui de Samuel Petit qui après avoir établi que les *Harangueuses* furent représentées dans les *Panathénées*, au mois *Hécatombéon*, tems auquel les Archontes & les *Prytanes* étaient en charge, ajoute qu'elles roulent en entier sur l'administration de la République pendant cette année.

Praxagora s'avance avec une lampe qu'elle suspend pour servir de signal à ses compagnes & lui adresse une harangue emphatique dont le but est de parodier ces monologues pompeux dans lesquels Euripide & les autres Poètes tragiques apostrophent les êtres inanimés..... Mais, ajoute-t-elle, je ne vois ici aucune des Athéniennes qui doivent se trouver au rendez-vous. Cependant l'Assemblée est indiquée pour le point du jour.

Dans l'inſtant, il en paraît deux avec leſquelles elle va frapper à la porte d'une troiſième & bientôt il en arrive une quantité d'autres qui ont profité du ſommeil de leurs maris & qui apportent avec elles des habits, des manteaux, des chauſſures d'hommes, enfin juſqu'à des barbes poſtiches. Ceux qui étaient à la tête du Gouvernement, affectaient d'en porter de fort longues pour donnèr un air de gravité à la Magiſtrature. Les autres Athéniens ſe raſaient avec le plus grand ſoin.

Praxagora voyant qu'il reſte peu de tems juſqu'au moment où l'aſſemblée du peuple eſt convoquée, recommande à ſes compagnes de bien déguiſer leur air, leur attitude, leur voix, afin que tout le monde les prenne effectivement pour des Sénateurs. Pluſieurs d'entr'elles ſe lèvent alternativement pour haranguer, mais elles ne peuvent y réuſſir, & Praxagora eſt obligée de s'en charger.

» Prenez place, dit-elle, je mets la couronne & je prie les Dieux de m'inſpirer..... Je prends part, Meſſieurs, à tout ce qui touche l'Etat auſſi bien que vous-mêmes; mais je ne puis céler que je ſuis pénétré de douleur en le voyant ſi mal gouverné : les Conſeillers ſe ſuccèdent en méchanceté comme en Charge. Si quelqu'un d'eux, par haſard, eſt homme de bien durant un jour, il en prend droit d'être ſcélérat pendant dix.....

Quand nous délibérions ſur la confédération, (celle des Athéniens, des Béotiens, des Argiens & des Corinthiens contre Lacédémone qui devenait trop puiſſante) on diſait publiquement que tout ſerait perdu ſi elle ne ſe faiſait pas. Elle ſe fit, & ceux qui l'avaient conſeillée, furent les premiers à s'élever contre. Conon même, l'Orateur Conon qui en fut l'auteur, s'enfuit & ne revint pas..... Pauvre peuple! vous êtes la cauſe de tous vos maux, vous qui employez le tréſor public à vous faire payer les ſuffrages & qui regardez avec ſoin ce que chacun de vous gagnera aux aſſemblées, ſans conſidérer que le bien de l'Etat va auſſi mal que le boëteux Æſimus. Toutefois, ſi vous voulez me croire, il en eſt tems encore, & je vous ſauve. Comment? me direz-vous: en mettant le Gouvernement aux mains des femmes qui loin de chercher à innover comme les hommes, s'en tiennent conſtamment aux anciens uſages. Elles préparent à manger comme autrefois, elles portent les fardeaux ſur la tête comme autrefois, elles célèbrent les Fêtes de Cérès & de Proſerpine comme autrefois, elles boivent le meilleur vin comme autrefois, elles ont des galans comme autrefois. D'ailleurs ne croyez pas qu'on leur en impoſe: elles connaiſſent trop elles-mêmes l'art de tromper, pour être jamais dupes «.

Les femmes applaudiſſent au diſcours de Praxagora, & comme elles ne peuvent concevoir où elle a en tant appris, Ariſtophane lui fait répondre qu'au tems de *la fuite*, elle s'était retirée dans la Place publique où elle entendait tous les jours de nouvelles harangues.

C'eſt dans cette Place que ſe tenaient les aſſemblées, & ce tems de *la fuite* fait alluſion à la première année de la guerre du Péloponèſe, tems auquel tout le monde quitta la campagne pour ſe ſauver à la Ville. La foule fut ſi grande, ſelon Thucydide, que l'on fut obligé de loger dans les rues & même dans les lieux ſacrés.

Sur-tout, continue Praxagora, imitez fidèlement nos Orateurs : levez gravement la manche, découvrez le bras juſqu'à l'épaule : mais le tems preſſe, achevez de prendre vos déguiſemens..... Hâtons-nous, reprend le Chœur, hâtons-nous, on ne donne point d'argent à ceux qui arrivent trop tard à l'aſſemblée. Du tems de l'*Archonte* Myronidès, chacun portait dans un ſac du pain, de quoi étancher ſa ſoif & trois ou quatre olives. Aujourd'hui ce n'eſt plus cela. On veut recevoir trois *oboles*, comme un maçon qui porte le mortier : pourquoi ? Pour la peine de ſervir la patrie.

Blépyrus, l'un des premiers Magiſtrats d'Athènes, ſe réveille & eſt fort ſurpris de ne trouver ni ſes habits, ni Praxagora dont il eſt l'époux.

Impatient de ſortir, il prend la chauſſure de ſa femme, paſſe ſa robe, & dans cet équipage, il ſe préſente ſur la ſcène : c'eſt le début du ſecond Acte.

Blépyrus eſt rencontré par un voiſin qui, comme lui, ne ſait à quoi attribuer l'évaſion de ſa moitié. Chrémès vient les joindre & leur apprend qu'il revient de l'aſſemblée & qu'il n'a pu recevoir ſes trois *oboles*, parce qu'avant l'aurore, le menu peuple s'était emparé de toutes les places. On y a traité, ajoute-t-il du ſalut de la République tombée en décadence. Néoclidès, avec ſes paupières grillées, a voulu haranguer, on l'a hué, & il s'eſt tû. Enſuite un certain Evéon qui avait beſoin d'un manteau, a prétendu qu'il fallait obliger chaque métier à fournir *gratis* aux Citoyens tout ce dont ils auraient beſoin. (Evéon, Néoclidès & autres, ſont autant de Juges dont les femmes déguiſées ont copié les ridicules de manière à tromper Chrémès qui les a priſes pour les vrais *Prytanes*.) Enfin un jeune homme d'une belle taille & d'un teint éclatant (Praxagora) s'eſt avancé bruſquement pour prendre la parole & a fait entendre qu'il fallait donner aux femmes l'adminiſtration de la République. Auſſi-tôt il s'eſt élevé un grand murmure, la populace s'eſt écriée qu'il avait raiſon, & le peuple de la campagne a réclamé. Celui-ci avait raiſon, dit Blépyrus. Mais,

reprend Chrémès, il était en plus petit nombre. Il ajoute que le jeune Orateur a fait l'énumération des qualités du ſexe; qu'il les a miſes en oppoſition avec les travers des hommes, & tout ce qu'il rapporte de cette énumération, eſt arrangé ſi adroitement, que Blépyrus prend pour lui ſeul ce qui eſt dit pour tous les hommes en général.

BLÉPYRUS.

Enfin qu'a-t-on déterminé?

CHRÉMÈS.

Que vous céderiez aux femmes l'adminiſtration des affaires, puiſqu'auſſi-bien c'était l'unique nouveauté dont on ne ſe fût pas encore aviſé à Athènes.

BLÉPYRUS.

Et l'on a porté le décret?

CHRÉMÈS.

Rien de plus aſſuré.

BLÉPYRUS.

Et les femmes auront tous les emplois qu'avaient les hommes?

CHRÉMÈS.

Oui.

BLÉPYRUS.

Et je n'irai plus au Barreau, ce ſera ma femme?

CHRÉMÈS.

Vous n'éleverez plus vos enfans, ce ſera votre femme..... Il y a long-tems que nos pères ont dit que nos plus impertinens décrets nous tournaient à bien par la bonté ſingulière des Dieux, (trait de Démoſthène dans ſes harangues.) Plaiſe au ciel qu'il en ſoit de même de celui-ci.

A peine cette converſation eſt-elle finie, que les femmes reviennent, conduites par Praxagora qui les preſſe de quitter leur déguiſement & de rentrer au plutôt chez elles, afin que leurs maris ne s'apperçoivent de rien. Blépyrus lui demande d'où elle vient, & perſuadée qu'il en eſt inſtruit, elle lui jure par Vénus qu'il n'y aura pas d'état plus heureux que celui qu'elle a imaginé. Je vous déclarerai bientôt ce nouveau règlement, ajoute-t-elle, & vous conviendrez vous-même qu'il eſt très-ſage.

Pourſuivez, Madame, s'écrie le Chœur : c'eſt maintenant qu'il faut réveiller votre prudence & votre raiſon, puiſque vous ſavez le moyen de ſecourir vos compagnes. C'eſt à vous, dans ce bonheur commun, à faire briller votre éloquence pour éclairer le peuple & lui montrer tous les avantages que va lui procurer ce nouveau genre de vie. Certes notre République a beſoin d'invention. Eſſayez d'exécuter ce qui n'a jamais été fait, ce qui n'a jamais été dit.

Praxagora répond qu'elle ſent bien toute l'utilité du ſyſtême qu'elle va déveloper, mais qu'elle craint que le peuple n'aime mieux conſerver ſes anciens uſages. Au contraire, lui répond Blépyrus même, nous nous faiſons un principe de courir après les nouveautés & de laiſſer tomber les vieilles coutumes..... En ce cas, dit-elle, que perſonne ne me contrediſe ni ne m'interroge avant d'avoir ſaiſi ma penſée. Je prétends que tous les Citoyens vivent en commun, enſuite que l'un ne ſoit pas riche & l'autre miſérable : que celui-ci ne poſsède pas des terres immenſes, tandis que celui-là n'a pas même où ſe faire enterrer. Je veux de plus, que la vie ſoit la même pour tous les Citoyens. D'après cela, toutes les femmes ſeront communes, & de cette communauté des femmes s'enſuivra celle des enfans qui regarderont comme leurs pères ceux qui ſeront plus avancés en âge..... Il n'y aura plus ni procès, ni voleurs, ni filoux, ni joueurs. Les Athéniens ne compoſeront qu'une famille, & les maiſons ſeront à tout le monde. Quant aux repas, le Barreau & les Portiques ſeront changés en cabarets, & les Tribunaux en buffets. A table, on ne chantera que les belles actions de ceux qui ſe ſeront bien comportés à la guerre, & les lâches y ſeront couverts de confuſion. Du reſte, le ſort décidera des places. Un Héraut tirera les lettres de l'alphabet, & chacun

ira ſe placer ſuivant la lettre qu'il amenera. Par exemple, ſi l'on a la lettre B, on ſe tranſportera au *Bazylique* pour y manger : par ce moyen, il n'y aura point de querelles dans la crainte de manquer ſes repas.

Dans cette dernière phraſe, Ariſtophane tourne en ridicule l'uſage de tirer au ſort des lettres les Juges des cauſes civiles.

Praxagora ſe retire pour aller faire publier ſon décret & pour ordonner que l'on dreſſe les tables. Blépyrus trouve cette idée très-plaiſante & prend le parti de ſuivre ſa femme, afin, dit-il, qu'à ſon aſpect, les paſſans s'écrient : *Voyez, voyez le mari de Madame la Gouvernante.*

Dans la première ſcène du troiſième Acte, on voit arriver deux Citoyens, dont l'un, en vertu des nouvelles loix, vient dépoſer ſon bien en commun, mais dont l'autre refuſe d'obéir.

Sors, dit le premier, en apoſtrophant comiquement ſes meubles qu'il fait déloger ſucceſſivement de ſa maiſon : ſors, ô marmite ! tu es ſi noire, que tu ne le ſerais pas davantage, ſi tu avais ſervi à cuire les drogues dont Lyſicrates peint ſes cheveux blancs.

Parbleu, reprend le ſecond, je ne ſuis pas ſi preſſé que vous..... Je connais nos Athéniens, ils ſont prompts à faire des décrets & lents à les exécuter..... Croyez-vous qu'aucun Citoyen,

pour peu qu'il ait du bon ſens, apporte ainſi ſes meubles en commun : ce n'eſt pas l'uſage de nos pères. Non, par Jupiter, il vaut mieux recevoir, & en cela nous imitons les Dieux, comme on peut le reconnaître à l'attitude de leurs ſtatues. Quand nous leur demandons des biens, elles tiennent les mains ouvertes, non pour donner, mais pour recevoir. (Les ſtatues des Dieux chez les Anciens avaient la paume de la main tournée vers le ciel, *manus ſupinas*, de manière que l'on pouvait y mettre des pièces d'argent & d'autres offrandes, ſans qu'elles fuſſent en riſque de tomber.)

Les deux Actes ſuivans ne ſont autre choſe qu'une Farce dans laquelle Ariſtophane fait ſentir tout le ridicule de la Communauté des femmes. En vertu du nouveau décret, les Athéniennes qui compoſent le Chœur, ſe poſtent dans le lieu même de la ſcène & y attendent les paſſans : un jeune homme tombe dans leurs filets : auſſi-tôt les jeunes & les vieilles ſe diſputent à qui l'aura. Les vieilles veulent qu'on s'en tienne aux termes de la loi, les jeunes prétendent être préférées. Une Servante qui cherchait l'Athénien, le reconnaît & l'emmène, c'eſt le dénouement. Dans tout cela, il n'y a rien de particulier ſur la communauté des enfans, parce qu'elle tombe d'elle-même, dès que celle des femmes ne peut ſubſiſter.

Nous en revenons au ſentiment de M. le Beau

& nous regardons les *Harangueuſes* comme une Critique du ſyſtême de Platon qui dans ſa *République* établit la communauté des biens, & par une conſéquence néceſſaire, celle des femmes & des enfans.

Il y eut un tems, dit-il, où les hommes exiſtèrent réellement ſous la terre, où ils furent formés & nourris dans ſon ſein. Puiſque cette origine eſt certaine & que c'eſt la terre qui, comme leur mère, les a mis au jour, il faut qu'ils s'intéreſſent tous pour leur patrie, comme pour leur mère & leur nourrice, qu'ils la défendent contre toute invaſion, & que chacun ait pour les autres Citoyens la même attention que pour des frères nés de la même mère.

Il ne parle encore ici que des Magiſtrats & des Guerriers qu'il repréſente, non pas comme des Maîtres, mais comme des Bergers qui aiment leur troupeau, & il exige qu'aucun d'eux ne poſsède rien en propre, qu'ils n'ayent ni maiſon, ni ſalle de réſerve où tout homme ne puiſſe entrer librement, qu'ils mangent en commun..... S'ils ont des terres à eux, des maiſons, de l'argent, ils ne ſeront plus Magiſtrats, mais Economes & Laboureurs, & au lieu de protéger les autres Citoyens, ils en deviendront les Tyrans. Ils haïront les autres & s'en feront haïr. Ils paſſeront leur vie, ſoit à dreſſer des embuches, ſoit

à ſe garantir de celles qu'on leur dreſſera. Ils craindront bien plus les ennemis du dedans que ceux du dehors, & ils courront, eux & l'Etat, à une perte inévitable.

Dans le quatrième Livre, il entame la grande queſtion, mais il a beſoin d'être ſoutenu, & il invoque *Adraſtée* avant que d'entrer en matière, *Adraſtée* qui, ſelon lui dans ſon *Phédrus*, était la loi divine, ou plutôt la providence de Dieu qui rend les loix irrévocables..... Je tremble, ajoute-t-il, de toucher à celle qui regarde les femmes & les enfans..... C'eſt une mer dont on ne peut ſe ſauver ſans l'aide d'un *dauphin*, ou ſans quelque ſecours ſoudain & ineſpéré. De-là il paſſe à la communauté des femmes & des enfans dont il démontre l'avantage par les raiſons les plus ſpécieuſes. (Voyez l'Ouvrage même qu'il faudrait traduire preſqu'en entier pour en donner une idée ſatisfaiſante.)

Plutus eſt la dernière des onze Comédies qui nous ſont reſtées d'Ariſtophane, mais comme il nous a paru différer des autres par le fond, par la conduite & par les chœurs, nous avons cru ne devoir en faire l'analyſe qu'après avoir jetté encore un coup-d'œil ſur la *vieille Comédie*. Le précis de ſes véritables caractères appuyera le ſyſtême de pluſieurs Savans qui ont

prétendu avec raiſon que ce même *Plutus* appartient à la *Comédie moyenne.*

RÉFLEXIONS SUR LA VIEILLE COMÉDIE.

» POUR la faire connaître parfaitement, dit l'Abbé Vatry, *Mémoires de Littérature, Tome* 21, on peut ſe fonder ſur les Pièces d'Ariſtophane. On lit dans les Critiques anciens que les Poètes qui l'avaient précédé, avaient contribué, chacun en quelque choſe, à donner à *la vieille Comédie* une forme régulière, à augmenter ſes agrémens; mais que ce fut Ariſtophane qui la porta à ſa perfection, & qu'il ſurpaſſa tous ceux qui travaillèrent dans le même genre, ce qui l'a fait appeller par toute l'Antiquité, *le Comique par excellence.*

Cependant lorſqu'on lit ſes Pièces pour la première fois, on eſt fort étonné de voir des Comédies qui reſſemblent ſi peu à celles que nous connaiſſons. On s'attendait à y trouver quelque ſujet plaiſant, quelque aventure divertiſſante, quelque intrigue de galanterie: au lieu de cela, on n'y rencontre que des choſes bizarres, on n'y apperçoit ni ſuite, ni plans, ni liaiſons, on ne ſait ce que veulent dire des Chœurs dans une Farce, tout en un mot, y paraît monſtrueux, & l'on eſt tenté

tenté de regarder Ariſtophane comme un inſenſé qui ne mérite pas que l'on prenne la peine de le lire.

Mais ſi l'on connaît bien l'intention du Poète & le but qu'il s'eſt propoſé, ſi l'on ne cherche dans ſes Pièces que ce que l'on doit y chercher, ſi l'on eſt inſtruit de ce qu'il faut ſavoir pour les entendre, alors on ne trouve plus étrange ce qui avait révolté d'abord : à meſure qu'on ſe familiariſe avec elles, on les goûte, on les admire, on avoue que *la vieille Comédie* l'emportait à tous égards ſur la *nouvelle*, & que ſi par degrés on a paſſé de l'une à l'autre, ce n'eſt point qu'on ait cru mieux faire, mais parce que les Poètes y ont été forcés par les loix qui ont préféré avec raiſon la paix, la tranquillité, l'honneur des Citoyens au plaiſir de voir un ſpectacle plus ingénieux & plus piquant.

Cette *vieille Comédie*, continue le même Ecrivain, n'était, à proprement parler, qu'une parodie continuelle des Tragédies les plus eſtimées, une ſuite de bouffonneries ſouvent les plus indécentes & les plus obſcènes, de ſatyres outrées contre les plus grands hommes de la République : mais en même-tems, tout cela était mêlé de morceaux de poéſie admirables, de ſaine morale, & ſurtout de fine politique. Le Livre de Rabelais eſt ce que nous avons de plus propre en français à

nous donner une idée juſte d'Ariſtophane, & il ſemble que l'on peut dire à-peu-près le même bien & le même mal de ces deux Auteurs.

Les Poètes tragiques avaient imaginé des actions capables d'émouvoir puiſſamment le ſpectateur, & ordinairement ils empruntaient leurs ſujets, plutôt de la Fable que de l'Hiſtoire : ils y trouvaient un merveilleux propre à déveloper les talens qu'ils avaient pour la grande poéſie. Les Auteurs comiques prirent une route différente : ils voulurent ſurprendre par la bizarrerie de leurs fictions, en un mot, ils ſe firent un mérite de tirer des fonds les plus frivoles, en apparence, de quoi charmer & inſtruire leurs Concitoyens.

C'eſt ſur de pareilles fictions que ſont fondées toutes les Comédies d'Ariſtophane, & l'on y trouve les affaires les plus importantes de la République diſcutées d'un ton plaiſant.

Après avoir choiſi le ſujet le plus ſingulier qu'il pût imaginer, le Poète formait ſon plan ſur celui des plus belles Tragédies, il en empruntait toutes les parties & en ſuivait toutes les règles. Il s'aſtreignait aux trois unités d'action, de tems & de lieu, & faiſait ſur le même modèle ſon expoſition, ſon nœud, ſon dénouement. Il employait non-ſeulement le vers *iambes*, mais toutes les autres eſpèces de vers dont les Tragiques faiſaient uſage, & ſouvent il adoptait les expreſſions les plus ma-

jeſtueuſes pour rendre les idées les plus bouffonnes. Le *Scholiaſte* d'Ariſtophane avertit à chaque inſtant que tels vers ſont pris d'Eſchyle, tels autres de Sophocle, d'Euripide, ou de quelqu'autre Tragique.

Les Chœurs dont la Tragédie ancienne retirait beaucoup d'avantage, n'étaient pas moins néceſſaires à la *vieille Comédie;* auſſi en avait-elle toujours. Ils ſervaient à en varier le ſpectacle, & comme elle n'était point partagée régulièrement en cinq Actes, de tems en tems l'action ſe trouvait entre-coupée par les Chœurs. Les uns étaient composés de pluſieurs parties qui ayant toutes leurs noms particuliers, étaient faites ſur le modèle des Chœurs des Tragédies, & alors ils formaient de véritables entr'Actes. Les autres dans leſquels on ne chantait qu'un ou deux couplets, étaient ſimplement de petits repos entre les ſcènes, & même au milieu des récits, ſoit pour donner aux Acteurs le tems de reſpirer, ſoit pour ne pas ennuyer le ſpectateur par trop d'uniformité. Le nombre des Acteurs du Chœur varia ſouvent dans les Tragédies, de même dans les Comédies, & l'une & l'autre avaient des chants & des chanſons. Enfin les habits, les machines, les décorations que le Chœur occaſionnait dans les Comédies, contraſtaient tantôt par leur éclat, tantôt par leur burleſque, avec la pompe des Tragédies.

P 2

C'était dans l'invention des perſonnages du Chœur que conſiſtait principalement la malignité du Poète comique. Les *Nuées* avec leſquelles Socrate converſe & parmi leſquelles il vit, ſont l'emblême des vaines ſpéculations des Philoſophes. Le Chœur des *Gueſpes* eſt une ſatyre des Magiſtrats d'Athènes. D'après cela, il n'eſt pas étonnant que la *vieille Comédie* prît ſon nom du Chœur même, puiſque le Chœur en faiſait l'ame & la principale partie.

Des hommes, des Dieux, des êtres imaginaires étaient les Acteurs dont elle avait coutume de ſe ſervir; ces hommes étaient les premiers & les plus diſtingués d'entre les Citoyens; les Magiſtrats, les Généraux d'armée, on ne faiſait grace à perſonne, & tous les Poètes de la *vieille Comédie* n'ont pas été plus retenus qu'Ariſtophane.

Eupolis atque Cratinus, Ariſtophaneſque Poëtæ,
Atque alii, quorum Comædia priſca virorum eſt,
Si quis erat dignus deſcribi, quod malus aut fur,
Quod mæchus foret aut ſicarius, aut alioqui
Famoſus, multa cum libertate notabant.

Ainſi cette eſpèce de Comédie ne donnait pas ſeulement des caractères généraux, elle peignait encore tels ou tels hommes en particulier, & comme elle ne les mettait ſur la ſcène que pour les tourner en ridicule ou les rendre odieux, elle donnait beaucoup dans l'exagération. On peut fort bien comparer les caractères tracés dans Ariſto-

phane, à ces portraits que les Peintres appellent des *charges* dont le but eſt d'attraper la reſſemblance, mais en augmentant le défaut de l'original. Quelque défiguré que ſoit Socrate dans les *Nuées*, on le reconnaît pour le même Socrate qui parle dans Platon. C'eſt ſon tour d'eſprit, c'eſt ſa manière de raiſonner & de converſer. Quoique Cléon fût un perſonnage mépriſable, on ſent que ſon caractère eſt outré : il en eſt de même de tous ceux que ce Poète a mis ſur la ſcène, c'eſt ce qui a fait dire à Ariſtote que le propre de la Comédie était de peindre les hommes pires qu'ils ne ſont.

Les Tragiques Grecs mirent ſur la ſcène non-ſeulement les Dieux, les demi-Dieux, & généralement tout ce que la Fable avait conſacré, mais encore des êtres allégoriques. La *Rage*, ou la *Fureur* joue un rôle dans l'*Hercule furieux* d'Euripide, la *Mort* eſt un des perſonnages d'*Alceſte* : Eſchyle fait attacher Prométhée au rocher par la *Force* & par la *Violence*.

Les Poètes comiques ne demeurèrent point en reſte ſur cet article, & ils introduiſirent ſur le Théâtre tous les êtres qui leur vinrent dans l'eſprit. La *Guerre* & le *Tumulte* ſont perſonnifiés dans la *Paix* ; dans les *Gueſpes*, un chien devient l'accuſateur d'un autre chien, & le couteau qui a coupé le fromage, eſt cité comme témoin.

Dans les Tragédies, les Poètes tâchaient d'inſ-

pirer au peuple les ſentimens les plus convenables à ſes intérêts, & leurs Pièces ſont remplies d'alluſions continuelles aux affaires de la République ; les Poètes comiques allaient plus loin, & l'on a vu avec quelle hardieſſe Ariſtophane fronde le Gouvernement d'Athènes.

Nous avons fixé l'époque où cette liberté fut réprimée, & Jules Scaliger, Caſaubon, Voſſius, Heinſius ſont abſolument d'accord ſur ce point qui fixe les trois âges de la Comédie. Le premier dont le commencement eſt incertain, ſe termine à la fin de la guerre du Péloponèſe, c'eſt-à-dire au moment où Lyſandre établit les trente *Tyrans*. Le ſecond qui vit naître & finir la *Comédie moyenne*, s'étend juſqu'au tems d'Alexandre ; le troiſième commença avec la gloire de ce Conquérant, & donna cours à la *Comédie nouvelle* imitée par les Romains & par les Modernes. Mais cette dernière ne pouvait être l'ouvrage d'un inſtant ; ſuivons les Grecs, & nous verrons que le Gouvernement ne parvint que par degrés à épurer leur Théâtre.



CHANGEMENS

ASSIGNÉS A LA COMÉDIE MOYENNE.

SELON M. le Beau, (*Mém. de Litter.* Tom. 30) » ces changemens peuvent se réduire à quatre : la défense des personnalités, le retranchement des Chœurs de musique, le choix du sujet, la ressemblance des masques.

La loi qui interdit les personnalités, fut sévère au point qu'elle permit action en Justice à quiconque serait attaqué par les Poètes, & Aristote prétend qu'elle fut portée par Antimachus qui vraisemblablement ne la proposa que par ressentiment contre Aristophane. Cet Antimachus, était un homme riche qui se mêlait de poésie. Dans une Fête où il faisait les frais du Chœur, il paya fort mal les Comédiens; Aristophane s'en vengea & le tourna en ridicule dans quelques-unes de ses Pièces. Antimachus ne put en avoir raison, tant que la République fut libre, parce que les Athéniens chérissant la satyre, n'avaient garde de poursuivre les Poètes, dans la crainte de les décourager; mais dès que les *Tyrans* eurent formé un Tribunal, comme ils avaient lieu de craindre pour eux-mêmes, ils autorisèrent volontiers la loi d'Antimachus.

On lit dans Platonius, ajoute le même Ecrivain, qu'on cessa de donner des Chœurs, parce que les Athéniens ne jugèrent plus à-propos de choisir des Particuliers pour fournir à la dépense. Ainsi Aristophane donna l'*Eléosicon* qui n'a plus de Chœurs de musique.

Il s'ensuit de ce passage, d'abord que ce ne fut pas la licence qui fit retrancher les Chœurs, mais la crainte de faire trop de dépense : secondement qu'on ne retrancha que la musique affectée aux Chœurs, car il n'est pas dit dans ce passage que l'*Eléosicon* n'eut pas de Chœur, mais qu'il n'eut pas de Chœur de musique. Il continua donc dans la Comédie *moyenne*, & ne fut plus composé de Musiciens, mais de gens qui avaient dû, ou qui avaient pu se trouver à l'action. Il ne chanta plus de morceaux satyriques & s'amusa seulement avec les Acteurs, ou des personnes, ou des ouvrages qui donnaient matière à la critique.

Dans l'intention où étaient les Magistrats de prescrire aux Poètes de justes bornes, (c'est toujours M. le Beau qui parle) ils ne se contentèrent pas de réprimer la licence du Chœur, ils fixèrent encore les sujets sur lesquels seuls ils pourraient travailler. Ces sujets se bornaient à la critique des Pièces des autres Poètes; c'est ce qu'on apprend dans Platonius. Les Poètes de la *Comédie moyenne*, dit il, changèrent de sujets & ne s'oc-

cupèrent qu'à parodier les Ouvrages des Poètes, car cette ſorte de critique eſt innocente : par exemple, ils tournaient en ridicule Homère, ou quelqu'Auteur tragique. Les *Ulyſſes* de Cratinus ajoute-t-il, ne tendent pas à ſatyriſer quelque Particulier, c'eſt la parodie de l'*Odyſſée* d'Homère.

Le quatrième changement concerne les maſques, & il ſerait aiſé de voir juſqu'où il fut porté, ſi les manuſcrits d'Ariſtophane, comme quelques-uns de Térence, nous en euſſent conſervé la figure. Platonius obſerve que dans la *moyenne* & dans la *nouvelle Comédie*, on fit les maſques exprès pour rendre les perſonnages plus riſibles : or puiſque la *Comédie moyenne* tient le milieu entre la *vieille* & la *nouvelle*, il y a toute apparence que les maſques ne furent réformés que juſqu'à un certain point. Ils ne furent pas reconnaiſſables comme dans la *vieille Comédie*, puiſqu'il fut défendu de prendre la reſſemblance des perſonnes, mais ils ne furent pas non plus auſſi bizarres que dans la *nouvelle*, puiſque la raiſon qui en occaſionna la bizarrerie, n'exiſtait pas encore. Cette raiſon était fondée ſur la peur que l'on avait des Lacédémoniens qui alors faiſaient trembler la Grèce, & la crainte de reſſembler à quelqu'un des Vainqueurs, alla ſi loin, que l'on donna à tous les Acteurs ces maſques ridicules dont on voit les deſſins ſur

les monumens & dans les anciens manuſcrits de Térence «.

D'après ces réflexions préliminaires, il ſera facile de juger à quel genre doit appartenir le *Plutus* d'Ariſtophane, & ſi l'on y trouve des reſſemblances avec l'*ancienne Comédie*, on verra du moins qu'à pluſieurs égards, le Poète s'eſt conformé à la loi qui venait d'être portée. On verra que cette Pièce a une marche plus régulière & un plan plus exactement ſuivi que les autres Comédies du même Poète. L'évènement ſe prépare dès le commencement, & la vue rendue à Plutus, opère tout ce qui arrive dans la ſuite, le bonheur des gens de bien & le déſeſpoir des méchans : toutes les parties ſe réuniſſent à ce ſeul point, & le Poète n'en uſe pas de même dans ſes autres Pièces. On y voit toujours, à la vérité, un ſujet principal, mais il eſt accompagné d'incidens qui le cachent, & le premier but de l'Auteur eſt de ſatyriſer, ou de faire rire.

» A l'égard du Chœur de *Plutus*, continue M. le Beau, il eſt vraiſemblable & tiré du fond même du ſujet. C'eſt une troupe d'honnêtes gens de la campagne qui viennent à la ſollicitation de Chrémyle, & avec leſquels il veut partager les biens dont le Dieu des richeſſes va le combler. Ce Chœur fait partie de l'action, & ſuivant l'u-

ſage, il ne quitte plus le Théâtre depuis l'inſtant où il y eſt introduit ; mais il ne ſe trouve nulle part ni ſtrophes, ni antiſtrophes, ni aucune des parties qui compoſent les Chœurs de la *vieille Comédie :* s'il y a quelques vers qui paraiſſent ſuſceptibles de muſique, ils ſont en très-petit nombre, & principalement à la fin de la Scène où le Chœur entre pour la première fois : il n'eſt pas même purement lyrique, cependant comme il approche de ce goût, on peut croire qu'il ne fut pas ſimplement déclamé, mais accompagné de la flûte, comme il arrivait quand le Chœur ne chantait pas à pleine voix, car la flûte était d'un grand uſage dans les Comédies Grecques, & ſans ſortir des Pièces d'Ariſtophane, on en trouve un nombre infini d'exemples. Dans les *Acharniens*, le Béotien s'écrie : *vous tous qui êtes ici, flûteurs Thébains &c.....* Dans ce même *Plutus* tous les noms ſont feints. *Chrémyle* qui eſt le principal perſonnage, déſigne un débiteur habile à fruſtrer ſes créanciers, le Valet ſe nomme *Carion*, parce que la Carie fourniſſait beaucoup d'Eſclaves ; enfin *Blepſidéme*, ſelon l'étymologie du mot, eſt un homme pauvre qui regarde ſes Citoyens d'un œil jaloux. Les autres ont des noms génériques : le *Juſte*, le *Sycophante*, la *Vieille*.

Toutes ces obſervations prouvent évidemment que le *Plutus* d'Ariſtophane diffère beaucoup de

ſes autres Comédies. On lit dans le *Scholiaſte* que l'Auteur en donna deux ſous ce nom : le premier, qui n'exiſte plus, fut repréſenté ſous l'*Archontat* de Dioclès, la quatrième année de la 92e. *Olympiade*, avant la réforme du Théâtre; le ſecond vingt ans après & depuis cette réforme, ſous l'*Archontat* d'Antipater, la quatrième année de la 97e. *Olympiade.*

PLUTUS.

ACTE PREMIER.

CARION, Valet de Chrémyle, arrive quelques momens avant ſon Maître & peſte contre lui, de ce qu'en ſortant du Temple d'Apollon, il s'eſt attaché à ſuivre un aveugle dont il ne veut plus ſe ſéparer. Il paraît avec lui, & Carion qui a toujours de l'humeur, veut ſavoir la raiſon de cette manie.

CHRÉMYLE.

Je vais t'en inſtruire : car de tous mes gens tu es, à mon avis, le plus fidèle. (*à part.*) Je veux dire le plus filou (*haut*). Sache donc que tant que j'ai été juſte & craignant les Dieux, j'ai vécu gueux & miſérable.

CARION.

Je ſais cela.

CHRÉMYLE.

Et tous les autres, comme ſacriléges, orateurs, délateurs, ſcélérats de toute eſpèce; je les ai vus riches.

CARION.

Je le crois bien vraiment.

CHRÉMYLE.

Je me ſuis donc aviſé d'aller conſulter l'Oracle pour ſavoir ſi mon fils unique ne ferait pas mieux de changer de train pour devenir fourbe, injuſte & méchant, puiſque c'eſt le vrai moyen d'être heureux.

CARION.

Eh! qu'a répondu le Dieu?

CHRÉMYLE.

De m'attacher au premier homme que je trouverais en ſortant du Temple, de ne pas le quitter, & de l'engager à me ſuivre chez moi.

CARION.

Et voilà la belle rencontre que vous avez faite?

CHRÉMYLE.

Oui.

CARION.

Vous n'avez pas pris le ſens de l'Oracle, il eſt plus clair que le jour: il vous dit de former votre fils aux mœurs de ſes compatriotes.

CHRÉMYLE.

Et ſur quoi fondes-tu ta conjecture ?

CARION.

Un aveugle le verrait. Eſt-il rien de plus utile & de plus à la mode aujourd'hui que d'être fripon ?

Peu ſatisfait de cet avis, Chrémyle interroge ſon aveugle qui déclare être Plutus. — Toi Plutus ! bâti comme te voilà. — Oui, & ſi je ſuis ſi mal vêtu, c'eſt que je ſors de chez le riche Patrocle, qui, par avarice, ſe refuſe les choſes mêmes les plus néceſſaires à la vie. — Mais pourquoi êtes-vous aveugle ? — Que voulez-vous ? Jupiter eſt jaloux des gens de bien. Je le menaçai dans ma jeuneſſe de n'aller qu'avec la vertu & la ſcience. Pour m'ôter le diſcernement, il m'aveugla.

CHRÉMYLE.

Dites-moi la vérité. Si vous recouvriez la vue, feriez-vous d'humeur à fuir les méchans ?

PLUTUS.

Eh oui.

CHRÉMYLE.

Et vous iriez chez les bons ?

PLUTUS.

Aſſurément, car il y a long-tems que je n'en ai vu.

CHRÉMYLE.

Belle merveille ! J'ai les yeux bons & j'en puis bien dire autant que vous.

Plutus demande à ſe retirer, mais Chrémyle s'y oppoſe, & pour le retenir, il lui jure qu'il eſt le ſeul honnête homme d'Athènes.

PLUTUS.

Oh ! tous tiennent le même langage quand il eſt queſtion de m'avoir : ſuis-je une fois à eux? adieu la vertu.

Chrémyle offre à Plutus de lui faire recouvrer la vue, Plutus le deſire, mais il déplairait à Jupiter. — A Jupiter ! c'eſt par Plutus qu'il règne, par Plutus & pour lui qu'on fait des ſacrifices..... L'argent ou les préſens ſont les grands reſſorts de la juſtice, de l'amour, des métiers, des arts &c... C'eſt pour vous que ſe font les aſſemblées au ſujet du Gouvernement, c'eſt vous qui équipez nos flottes, qui payez nos troupes étrangères à Corinthe. (Alluſion à la guerre Corinthienne.) On ſe laſſe de tout, reprennent alternativement Chrémyle & Carion, on ſe laſſe d'amour, de *pain*, de ſcience, de *confitures*, d'honneurs, de *gâteaux*, de probité, de *figues*, de belle gloire, de *potage*, de commandement, de *lentilles* ; mais on ne ſe laſſe jamais de Plutus.

Le Dieu qui commence à deviner quel eſt ſon pouvoir, paraît conſentir au deſſein de Chrémyle, & celui-ci dépêche Carion vers les payſans du voiſinage pour les inviter à venir partager les richeſſes dont Plutus va le combler. Carion obéit, & Chrémyle preſſe Plutus de le ſuivre. Volontiers, lui répond-il, cependant c'eſt toujours avec peine que j'entre dans une maiſon inconnue. Suis-je chez un avare ? il m'enterre tout vif, & quand un ami lui demande un léger prêt, il lui jure hardiment qu'il ne m'a pas vu. Vais-je chez un prodigue ? bientôt il me met tout nud à la porte.

ACTE II.

Les payſans arrivent, le Chœur commence, & ce Chœur qui forme un ſimple entretien, n'a aucune des parties ordinaires. D'abord les payſans dont il eſt compoſé, ſe croient trompés & s'emportent en invectives contre Carion; mieux inſtruits, ils ſe félicitent d'avance du bonheur dont ils vont jouir. Chrémyle ſort de ſa maiſon & les prie de lui aider à conſerver Plutus. A l'inſtant, ſurvient Blepſidéme qui ne peut imaginer que ſon ami ſoit devenu riche ſans avoir volé, & qui s'opiniâtre à lui perſuader d'avouer le vol afin d'en avoir ſa part, en lui gardant le ſecret.... Ne faites point de bruit, ajoute-

ajoute-t-il, je fermerai la bouche des Juges même, moyennant quelque ſomme, & je mettrai un bâillon aux Orateurs.

Blepſydème déſabuſé veut abſolument voir Plutus, mais il faut commencer par lui rendre la vue, & après avoir délibéré ſur la manière dont on s'y prendra pour y parvenir, Chrémyle conclut que le parti le plus ſage eſt de le mener au Temple d'Eſculape le Dieu des Médecins.

Arrive la *Pauvreté* qui eſt furieuſe du projet que l'on a conçu d'ouvrir les yeux de Plutus, qui prouve que l'indigence eſt la mère de tout bon gouvernement, & que ſi la richeſſe devient générale parmi les Athéniens, il n'y aura plus ni Maîtres ni Valets, ni ſubordination, ni arts &c..... Ces Athéniens, ajoute-t-elle, confondent la vertu & le vice, la gueuſerie criminelle & volontaire, avec une honnête médiocrité, Thraſybule avec Denis. (Ce Thraſybule était celui qui avait chaſſé d'Athènes les 30 *Tyrans* établis par les Lacédémoniens, après la conquête de cette Ville par Lyſandre.) D'ailleurs, quels bienfaits les hommes reçoivent-ils de Plutus ? Des maladies héréditaires, tandis qu'ils obtiennent de moi la ſanté & la force qui les rend redoutables aux ennemis. Les vices, l'orgueil ſur-tout & l'inſolence accompagnent Plutus, & moi je fais naître les vertus, l'honnê-

teté, la modération. Regardez les Juges & les Orateurs. Tant qu'ils ſont pauvres ils ſont équitables ; deviennent-ils riches ? les voilà injuſtes..... Semblables aux enfans qui s'éloignent de leurs pères, parce qu'ils veulent les rendre ſages, les hommes ne me fuyent que parce que je veux les rendre meilleurs.

Chrémyle s'en tient à ſes premières raiſons, à ſavoir qu'il eſt juſte que les gens de bien ſoient heureux & les ſcélérats miſérables, que par conſéquent il eſt néceſſaire de rendre la vue à Plutus ; qu'alors il comblera de biens les perſonnes vertueuſes, & que par ce moyen il engagera tout le monde à devenir vertueux. Attaché à cette idée, il congédie la Pauvreté qui ne ſe venge qu'en déclarant aux Acteurs qu'un jour ils la rappelleront ; mais ils poſsèdent Plutus, ils ſe flattent de le conſerver, & ne ſongent qu'à le conduire au Temple d'Eſculape.

ACTE III.

Plutus paſſe la nuit dans ce Temple, c'était une précaution néceſſaire pour opérer le miracle, & d'après cela, l'unité de tems ſe trouve abſolument manquée, à moins que l'on ne ſuppoſe que le Dieu-Médecin exigeait ſeulement que l'on dormît quelques heures au pied de ſon Autel.

Quoi qu'il en ſoit, à peine fait-il jour, que Carion revient vers les payſans qui attendaient l'iſſue de l'opération & s'écrie : bonne nouvelle, courage gens de bien qui avez fait ſi mauvaiſe chère aux fêtes même de Théſée, vous allez tous être à votre aiſe. (Il y avait des repas fondés pour les pauvres en l'honneur de Théſée, ancien Roi d'Athènes, repas qui par avarice étaient devenus très-médiocres.) Plutus a les yeux ouverts, les payſans ne peuvent contenir la joie qu'ils en ont, & leurs éclats de rire attirent ſur la Scène la femme de Chrémyle à qui Carion raconte tout ce qui s'eſt paſſé dans le Temple.

CARION.

D'abord on a baigné Plutus dans la mer.

LA FEMME.

Belle cérémonie de mettre un Vieillard dans l'eau froide ! le voilà bien chanceux. (*Raillerie ſur les ablutions payennes.*)

CARION.

Arrivés au Temple, ils ont mis ſur l'Autel les offrandes accoutumées : ils ont fait coucher Plutus dans un lit, & ſe ſont couchés eux-mêmes comme ils ont pu.

LA FEMME.

Y avait-il d'autres gens qui euſſent beſoin d'Eſculape ?

CARION.

Sans doute : Néoclidès y était aussi, ce voleur si subtil, quoiqu'aveugle.... Cependant le Sacrificateur éteint les lumières & ordonne un sommeil religieux, ou du moins le silence, en cas qu'on entende le sifflement du Dieu Serpent. On dort, ou l'on en fait semblant. Moi je sentais la marmite d'une vieille, & alléché par l'odeur, je ne pouvais fermer l'œil. Je mets le nez hors du lit, je lorgne ce qui se passe, je vois le Sacrificateur qui enlève sans bruit toutes les offrandes bonnes à manger, & qui les met dans un sac. Cet exemple me tente ; & pour imiter la dévotion du Sacrificateur, je me jette sur le potage de la vieille.

LA FEMME.

Quoi, misérable ! tu n'as pas appréhendé la présence du Dieu ?

CARION.

Si fait bien : je craignais fort qu'il ne me prévînt... La vieille, au bruit, étend la main. Je feins d'être le Serpent sacré, je siffle & mords en même-tems : elle retire la main, & se cache. Je profite du moment, & je lappe une partie du brouet. Je me repose, le Dieu paraît, & à son approche, il m'arrive un petit accident qui fait faire une grimace à ses filles dont l'une

s'eſt pris le nez, & dont l'autre a rougi. A l'égard d'Eſculape, il s'en eſt peu embaraſſé, parce que de pareilles odeurs ſont du reſſort de ſon emploi de Médecin.

Le Dieu a viſité gravement chaque malade, il a mis ſur les yeux ouverts de Néoclidès, un cataplaſme d'ail, d'oignon, de benjoin, & de vinaigre, en lui diſant : tu m'as cent fois leurré par tes ſermens, je veux tout de bon t'empêcher d'aller au Barreau.... Enfin, au moyen d'un voile ſacré, d'un ſifflement myſtérieux, & de deux ſerpens qui ſe ſont coulés ſur les yeux de Plutus, il s'eſt trouvé guéri : de ſorte que par un double bienfait, le Dieu des richeſſes eſt devenu clairvoyant, & Néoclidès entièrement aveugle.

Eſculape était fils d'Apollon & de Coronis ; avant d'accoucher, cette Nymphe devint amoureuſe d'Iſchis ; Apollon le découvrit, tua les deux amans, & tira des flancs de Coronis, Eſculape qu'il fit élever par le Centaure Chiron. Il paſſa toute ſa vie dans les jardins, & y acquit une connaiſſance parfaite des ſimples. Jupiter le foudroya pour avoir rendu la vie à Hyppolite. Il était adoré à Epidaure, ſous la forme d'un ſerpent. C'eſt ſous cette forme qu'il fut tranſporté de là chez les Romains.

Carion ajoute que tout retentit d'acclamations,

& que Plutus revient triomphant chez Chrémyle. Sa femme s'en félicite, & court préparer dequoi régaler ce nouvel hôte.

Plutus paraît, il adore le Soleil qu'il revoit pour la première fois depuis tant d'années, il salue sa bonne Ville d'Athènes, se repent des bévues que son aveuglement lui a fait commettre, & promet de ne pratiquer désormais que les gens de bien. De son côté, Chrémyle importuné par une foule d'amis que lui attire sa nouvelle fortune, les envoie aux *Corbeaux*, c'est-à dire *se faire pendre*. Sa femme revient, & suivant l'usage, elle veut répandre devant Plutus des fruits dont elle a rempli une corbeille ; mais Plutus la prie de différer cette cérémonie jusqu'au moment où il sera rentré dans la maison.

ACTE IV.

Quel plaisir ! s'écrie Carion. Quelle métamorphose chez mon Maître qui n'avait rien ! Ses greniers regorgent de bled, ses tonneaux sont pleins de vin, ses coffres sont remplis d'or, son eau est changée en huile, son huile en parfums, ses vaisseaux de terre en cuivre, son étain en argent.

Un Homme de bien se présente avec son Valet, & prie Carion de l'introduire chez Chrémyle,

afin qu'il puiſſe rendre grace à Plutus. J'avais, dit-il, recueilli un bien aſſez conſidérable dans la ſucceſſion de mes pères, & je le partageai avec mes amis malheureux, perſuadé qu'on n'en pouvait faire un meilleur uſage.

CARION.

Vous ne fûtes donc pas long-tems riche à ce compte ?

L'HOMME DE BIEN.

Vous avez raiſon.

CARION.

Vous devîntes malheureux à votre tour.

L'HOMME DE BIEN.

Vous avez raiſon. J'avais cru que ceux qui me devaient tant dans leurs beſoins, me ſoulageraient auſſi dans les miens; mais il m'ont tourné le dos, & ont fait ſemblant de ne pas me voir.

CARION.

Bon. Je juge de plus qu'ils ſe moquaient de vous.

L'HOMME DE BIEN.

Vous avez raiſon. Je m'étais épuiſé pour eux.

CARION.

Ils n'auront plus ſujet de rire.

L'HOMME DE BIEN.

C'eſt pour cela même que je viens remercier le Dieu qui eſt chez vous.

CARION.

Mais, dites-moi, je vous ſupplie, que faites-vous de ce manteau uſé que porte votre Valet?

L'HOMME DE BIEN.

Je viens le conſacrer à Putus.

CARION.

Il n'a bien l'air de celui que vous aviez quand vous fûtes initié aux grands myſtères. (*Ceux de Cerès dans Eleuſine, bourg de l'Attique. Les Candidats y portaient leurs habits d'initiation juſqu'au dernier morceau*).

L'HOMME DE BIEN.

Non : il n'y a que treize ans qu'il me fait geler de froid.

CARION.

Et ces ſouliers ?

L'HOMME DE BIEN.

Ils m'ont ſervi en tems d'hyver.

CARION.

Vous les conſacrez donc auſſi ?

L'HOMME DE BIEN.

Sans doute.

CARION.

Beau préfent, ma foi, pour le Dieu des richeffes !

L'un & l'autre vont entrer chez Chrémyle, & foudain ils font arêtés par un homme qui fe plaint de Plutus. C'eft un *Délateur* qui accompagné de fon témoin, prétend que toutes les richeffes dont on comble les autres, font autant de larcins qu'on lui fait; que de tous les emplois, celui qu'il exerce eft le plus utile à la République; qu'il veille à l'obfervation des loix, & qu'il mérite plus lui feul, que tous les Citoyens d'Athènes. Indigné de fon impudence, Carion le dépouille, le revêt des méchans lambeaux de l'Homme jufte, lui fufpend au col fes vieilles pantouffles, & le renvoie. Le *Délateur* appelle fon témoin; mais celui-ci avait pris la fuite.

L'Homme de bien entre dans la maifon, Chrémyle en fort, & une vieille vient citer au Tribunal de Plutus un parjure, un infidèle qui l'a trahie, malgré tous les biens dont elle l'a comblé. Le jeune homme la fuit, infulte à fes regrets, & prend une lumière pour compter fes rides. N'approchez pas de fi près, s'écrie-t-elle, en le repouffant. Sans doute, reprend Carion, car s'il tombait fur elle une feule étincelle, elle brûlerait comme un olivier defféché.

ACTE V.

Mercure, déguisé en Valet de Théâtre, vient frapper rudement à la porte de Chrémyle, Carion lui ouvre & le gronde. Il demande qu'on lui amène le Maître, la femme, les valets, le chien de la maison; il se plaint qu'on oublie les Dieux dans la prospérité, & que depuis la guérison de Plutus, on ne leur offre pas le moindre sacrifice; il crie & menace; mais les Cabaretières ne lui apportent plus les dons qu'elles lui faisaient pour l'engager à favoriser leurs friponneries; on ne lui donne plus les gâteaux, les morceaux de victimes, les entrailles qu'on lui présentait dans certains jours marqués; en un mot, il meurt de faim, & après avoir fait le méchant, il descend jusqu'à la prière auprès de Carion qui le rebute comiquement.

MERCURE.

Quoi! vous abandonnez ainsi vos amis?

CARION.

Non. Si je puis vous aider en quelque chose.

MERCURE.

Il ne tient qu'à toi de me donner du pain & de la chair des victimes qu'on immole.

CARION.

Cela est défendu.

MERCURE.

Défendu, miférable ! Mais quand tu volais quelque plat chez ton Maître, je ne t'ai pas décelé.

CARION.

Oui, pour en avoir votre part. Il vous en revenait un bon gâteau.

MERCURE.

D'accord : mais tu le mangeais.

CARION.

Avais-je tort ? Partagiez-vous les coups avec moi quand j'étais pris ?

MERCURE.

Ça, oublie le paffé, puifque tu as ton compte. Mets-moi au nombre des Officiers du logis. (Il y a dans le grec, puifque tu as *Phylé*, mot paffé en proverbe depuis le Traité qui fut fait après la défaite des trente *Tyrans* par Thrafybule qui d'abord s'était emparé de *Phylé*, fort de l'Attique. Ce Traité portait qu'on ne parlerait plus du paffé, & qu'on oublierait la prife du Fort).

CARION.

Quoi ! vous quitteriez les Dieux pour vivre avec moi ?

MERCURE.

Sans doute ; car vous êtes cent fois plus heureux.

CARION.

Mais, ne craignez-vous point la tache de transfuge ?

MERCURE.

Tout climat eſt patrie quand on s'y trouve bien. *Ubi bene, ibi patria.*

CARION.

J'y conſens; mais à quoi ſerez-vous bon ?

MERCURE.

Faites-moi votre Portier.

CARION.

Nous n'avons pas beſoin d'homme à détours.

MERCURE.

Faites-moi votre Marchand de vin.

CARION.

Puiſque nous avons de l'or, qu'avons-nous beſoin d'un Cabaretier pour vendre notre vin ?

MERCURE.

Ne vous faudrait-il pas un homme adroit, un *factotum* ?

CARION.

Nous ne voulons que des gens de bien.

MERCURE.

Ne vous faut-il pas du moins un guide ?

CARION.

Bon, un guide ! belle néceſſité depuis que Plutus voit clair !

MERCURE.

Je ſerai donc l'Intendant des jeux. Il n'y a pas de réplique. Eſt-il rien en effet de plus convenable à Plutus que des Spectacles, des Jeux & des Fêtes galantes ?

CARION.

Pour le coup il a raiſon. Qu'on eſt heureux d'avoir pluſieurs ſurnoms ! il trouve par-là le ſecret de vivre. Je ne m'étonne plus que nos Juges tirent au ſort à pluſieurs Tribunaux pour ne pas manquer de cauſes.

MERCURE.

Je n'ai donc qu'à entrer.

CARION.

A la bonne heure : mais allez au puits laver les entrailles des victmes pour eſſayer un peu vos talens.

Mercure, dans chacune de ces demandes, fait alluſion à ſes différens noms. Dans la première à celui de *Portier*, dans la ſeconde à celui de *Marchand*, dans la troiſième à celui qui ſignifie *Dieu des fourbes & des voleurs*, dans la quatrième à ſon emploi de *guide dans les carrefours*, enfin dans la

cinquième au nom qui désignait son *Intendance sur la Musique, les Spectacles & les exercices du corps.*

Depuis que Plutus y voit, & que tout le monde est riche, le Sacrificateur de Jupiter est fort mal dans ses affaires. Plus de victimes pour les Dieux, & par conséquent plus de festins pour lui. Réduit à l'extrémité, il vient déclarer à Carion qu'il a pris le parti de quitter Jupiter pour passer au service de Plutus. Carion lui répond que ce Plutus est le vrai Jupiter *Libérateur*, & qu'on va le placer derrière le Temple de Minerve pour garder le trésor d'Athènes. (Meursius prétend que ce trait fait allusion à la statue de Plutus *Clairvoyant* qui était sur la Citadelle d'Athènes dans le Fort derrière le Temple de Minerve où l'on cachait les trésors publics.)

Le Dieu des richesses paraît, Carion charge le Sacrificateur de le précéder avec un flambeau qu'il lui remet : la vieille dont nous avons parlé se trouve à la suite de Plutus, & Carion lui donne son emploi dans la cérémonie : il consiste à porter sur sa tête un vase rempli de légumes cuits. C'était l'usage dans la dédicace des Statues nouvelles. Regardez cette vieille, dit le Valet, elle est tout le contraire des vases qu'on met sur le feu, l'écume y est au-dessus, ici, elle est au-dessous. (Allusion aux cheveux blancs de cette femme)

Le Chœur ſuit le cortège en chantant, & la marche termine le cinquième Acte qui eſt une ſatyre continuelle des Dieux, mais dont le fond retombe ſur l'avarice des Athéniens qui faiſaient leur Dieu de l'or & de l'argent.

Que l'on compare cette Pièce avec les précédentes, il réſultera du parallèle que le plan en eſt mieux entendu & mieux conduit, que les Scènes ſe ſuivent plus naturellement, & qu'elles font partie d'un tout plus régulier. Les évènemens y naiſſent les uns des autres, les vers y ſont plus corrects, plus châtiés, & preſque tous de la même meſure, l'imagination du Poète y eſt plus ſage & dans l'invention, & dans l'exécution; en un mot, la ſatyre y eſt plus ménagée. Il eſt vrai qu'elle reprend ſa force contre Mercure & contre le Prêtre de Jupiter; mais peut-être n'était-ce pas la faute d'Ariſtophane: cette ſatyre était du goût des Athéniens, elle leur avait plu lorſque la Pièce fut donnée pour la première fois dans le genre de la *vieille Comédie;* & l'on peut ſuppoſer qu'il n'a voulu ni l'adoucir, ni la ſupprimer, par complaiſance pour les Spectateurs dont les plus puiſſans craignaient moins les ſarcaſmes contre les Dieux que contre les hommes. D'ailleurs, ce mélange même met en balance la retenue *de Plutus* avec celle des autres Pièces de l'Auteur, & ſert à établir ce milieu que nous croyons voir entre *la*

vieille & la nouvelle Comédie. Il eſt donc plus que probable que cette dernière appartient à la *moyenne;* & ſi Ariſtophane s'en eſt écarté dans quelques endroits, c'eſt que les changemens ne s'opèrent pas dans un inſtant, c'eſt que dans un inſtant la loi ne détruit pas les anciennes habitudes. Par caractère, Ariſtophane devait être plus attaché qu'un autre à celle qu'il avait contractée de critiquer la République & ſes membres; auſſi lui arrive-t-il encore dans Plutus de nommer quelques Citoyens qu'il tourne en ridicule.

Avant de commencer l'extrait de ſes Ouvrages, nous avons donné une idée des divers jugemens qui en ont été portés, & nos Lecteurs peuvent maintenant en faire l'application; mais ſi d'un côté l'on blâme ſes défauts, comment de l'autre apprécier à leur juſte valeur une infinité de traits qui n'avaient de mérite que relativement aux circonſtances? Que dire de quantité d'autres dans leſquels ſes Commentateurs ont peut-être entendu plus de fineſſe que l'Auteur ne prétend y en mettre? » Si les Anciens revenaient au monde, dit M. le Beau, je doute fort qu'ils conſentîſſent à perdre ce qu'on leur ôte, pour garder ce qu'on leur prête, & qu'ils fuſſent contens de la compenſation. La Comédie doit perdre en ce genre plus que tout autre ouvrage d'eſprit; c'eſt le tableau des ridicules qu'elle a ſous les yeux. Les vices des hommes ſont toujours

toujours les mêmes ; mais pour les ridicules qui ne ſont que l'écorce, & pour ainſi parler, l'attitude des vices, ils varient ſans ceſſe ; & dès qu'ils ont changé les détails qui les caractériſent, ils ceſſent d'être ſentis. Combien d'alluſions fines & délicates nous ont peut-être échapé dans Molière ? Combien s'en effacera-t-il encore aux yeux de la poſtérité ? Ariſtophane eſt pour nous aujourd'hui ce que Molière ſera dans deux mille ans. Il a fait le portrait des Athéniens de ſon tems ; comme nous ne les connaiſſons pas en détail, il y a ſans doute entre les originaux & ſes ingénieuſes copies une multitude de rapports que nous n'appercevons pas.

Lucien paraît avoir pris dans le *Plutus* d'Ariſtophane tout le plan de ſon *Timon*, l'un de ſes plus beaux Dialogues ; il s'en eſt approprié les idées & par les changemens heureux qu'il y a faits, il a donné à ſon ouvrage un air de nouveauté qui le rend original, ſans faire oublier la ſource d'où il eſt tiré.



NOMENCLATURE

DES POÈTES COMIQUES

Qui ont été contemporains d'Ariſtophane, ou qui ont vécu après lui.

NICOPHRON.

IL était fils de Théron & originaire d'Athènes. parmi quelques Pièces qui lui acquirent de la célébrité, on compte *l'Accouchement de Vénus*, *le Retour des Enfers*, *les Syrènes*, *Pandore.*

De ſon tems, vécut Téléclide qui compoſa pluſieurs Comédies, dont l'une intitulée *les Amphyctions.* Plutarque le fait contemporain de Périclès.

MIRTYLE & HERMIPPE.

Frères & fils de Lyſis, ils travaillèrent tous les deux pour la *Comédie ancienne.* On attribue 40 Pièces à Hermippe qui, ſelon Athénée, fut un des meilleurs Auteurs de ſon ſiècle. On prétend qu'il fut l'accuſateur d'Aſpaſie ſur ſon commerce de galanterie avec Périclès.

STRATTIS.

Il compoſa ſeize Pièces parmi leſquelles on diſtingue *Cinéſias*, nom d'un Athénien boiteux & d'une

taille ſi haute, mais ſi mince que pour la ſoutenir & l'empêcher de plier, il portait une eſpèce de cuiraſſe faite de bois de tilleul réduit en lames; ce qui lui avait attiré le ſobriquet de *Phylirin* du mot Grec φιλυρα, nom de cet arbre. Ariſtophane lui fait jouer un rôle dans les *Oiſeaux*. Il était en même-tems Poète & Muſicien, & l'on prétend qu'il imagina une nouvelle *Pyrrhique* ou danſe Militaire On aſſure de plus qu'il avait les mœurs très-licentieuſes, & l'Orateur Lyſias compoſa contre lui deux harangues, dans leſquelles il l'accuſait hautement d'être athée, de profaner & de jouer dans ſes Comédies ce que la Religion & les Loix avaient de plus ſacré; de n'être en liaiſon qu'avec des impies & des ſcélérats comme lui. C'eſt en punition de tant de forfaits, ajoutait-il, que les Poètes comiques ſes confrères ne ceſſaient de le perſécuter dans leurs Pièces, & les Dieux de l'accabler de maladies, en ſorte qu'il était réduit à ne pouvoir ni vivre, ni mourir.

Peut-être cependant Cinéſias était-il moins impie, qu'ennemi déclaré des ſuperſtitions payennes, & Plutarque rapporte un fait qui ſemble favoriſer cette conjecture. » Timothée, dit-il, chantant publiquement, dans une fête d'Athènes, les louanges de Diane, & lui prodiguant toutes les épithètes que les dévots à cette Déeſſe avaient coutume de lui donner, l'appellant, ſuivant la verſion d'A-

myot, furieuse, forcenée, transportée, enragée ; Cinésias se levant au milieu des spectateurs : puisse le Ciel, s'écria-t-il, te faire naître une telle fille ! «

Strattis, dans sa Comédie, l'appelle par dérision *Achille le Phtiote*, équivoque sur le mot *Phthia* Ville de Grèce, patrie d'Achille ; & sur le verbe φθιειν maigrir, devenir phtisique.

PHÉRÉCRATE.

Il était d'Athènes & contemporain de Platon qui en parle dans son *Protagore*, d'Aristophane qui le cite dans sa *Lysistrate*. Selon Suidas, il fit quelques campagnes sous Alexandre, & quitta les armes pour se livrer à la Comédie dans laquelle il remporta plusieurs fois le prix. Ce fait est confirmé par Hertélius qui, dans sa *Bibliothèque des anciens Comiques Grecs*, assure que Phérécrate fut l'imitateur & le rival de Cratès.

Malgré la licence qui régnait alors sur la Scène, il s'était fait une loi de n'offenser personne ni par ses vers, ni par la ressemblance des masques ; mais il excellait dans cette raillerie fine & délicate que l'on appellait *urbanité attique*. Il parlait très-purement sa langue, & joignait à ce mérite celui d'une imagination très-féconde. On lit dans Héphestion & dans plusieurs autres Grammairiens qu'il inventa une sorte de vers

que l'on nomma *Phérécratien.* Il était composé des trois derniers pieds de *l'héxamètre*, avec cette condition que le premier de ces trois pieds devait toujours être un *spondée.*

On lui attribue *les Braves*, *les Sauvages*, *les Transfuges*, *les Vieilles*, *les Peintres*, *le Maître-Valet*, *l'Oublieux* ou *la Mer*, *le Four* ou *la Veillée*, *la Voile*, *Corianno*, *les Crapatalles*, sorte de monnoie de peu de valeur, *la Sorcière*, *les Niaiseries*, *les Mineurs* ou *Chercheurs de Métaux*, *les Fourmis-Hommes*, *les Perses*, *la Réthorique*, *Triptolème*, *la Tyrannie*, *Chiron*, *le Faux Hercule.*

Dans une de ces Pièces, il dit en parlant d'Alcibiade que cet Athénien qui semblait à peine être un homme, était pourtant le mari de toutes les femmes. Dans une autre, il déplore la condition des Vieillards qui ne commencent à posséder la sagesse que lorsqu'ils ne sont plus bons à rien. Dans une autre, il dit que les Athéniens se servent de coupes très-peu profondes & presque sans rebords, que les Athéniennes au contraire en ont de très-creuses, & que lorsqu'on les accuse d'intempérance dans l'usage du vin, elles répondent qu'elles n'en boivent jamais qu'un seul coup, mais que ce coup en vaut mille de ceux que boivent les hommes. Dans une autre enfin, il introduit les Dieux qui se plaignent

des méchans ſacrifices que leur font les mortels qui ne leur offrent preſqu'autre choſe que les oſſemens des victimes, après les avoir bien couverts de farine ſalée, pour mieux cacher leur turpitude.

EUBULUS.

Il était Athénien, fils d'Euphranore, & contemporain de Phérécrate qui vivait vers la 101e. *Olympiade*, entre les Poètes de *l'ancienne* & de la *moyenne Comédie.* Si l'on en croit Ammonius, ce fut particulièrement dans le goût de cette dernière qu'il travailla. On lui attribue une Pièce intitulée *Clepſydra*, nom d'une Courtiſanne qu'il raille à l'excès ſur ſa maigreur occaſionnée, ſelon lui, par la fréquente répétition des actes de Vénus. On lit de lui des vers dans leſquels il prétend qu'il ne faut point avoir de mépris pour les laitues, puiſque c'eſt ſur un lit de laitues que Cypris dépoſa Adonis mourant ; ce qui depuis a fait dire que ce légume était la nourriture des morts.

THÉOPOMPE.

Théopompe, Athénien, eut pour père Théodecte ou Théodore, & vécut peu de tems après Ariſtophane. On le dit Auteur de 24 Comédies, parmi leſquelles on cite *Eſculape* & *Autocharis.* On ajoute que dans cette dernière, il ſe déchaîna

vivement contre Platon. Il compoſa auſſi une ſorte de vers que l'on appella *Théopompéïen.* la Poéſie ne fut pas le ſeul objet dont il s'occupa, & l'on préſume qu'il aurait été fort loin dans l'étude des ſciences, ſi une maladie fort longue n'eût interrompu ſes travaux. Il ne faut pas confondre ce Théopompe avec celui qui fut Orateur, Hiſtorien & Diſciple de Socrate.

NICOSTRATE.

Ses Pièces lui acquirent beaucoup de célébrité, ſelon Athénée qui lui attribue *Pandarus* ou *Anthyllus* & les *Hiérophantes.* Il jouait la Comédie ſi parfaitement qu'il était paſſé en proverbe de dire, en parlant du deſir de bien faire. *Que je faſſe tout comme Nicoſtrate.* Hermogène le Rhéteur parle d'un Macédonien du même nom, célèbre Orateur qui avait un goût particulier pour les fables d'Eſope & les Pièces dramatiques.

XÉNARQUE.

Athénée a conſervé le nom de pluſieurs de ſes Pièces ; ſavoir *Bucolion*, *Porphyra*, les *Scythes*, les *Jumeaux*, les *Pentathles*, *Priape*, le *Sommeil* & les *Soldats.* Dans ſa *Poétique*, Ariſtote le cite parmi les Poètes *Mimianbiques.*

OPHÉLION.

Suidas lui attribue *Deucalion*, le *Centaure*, les

Satyres, les *Muſes*. Le même Auteur parle de Straton, Poète de la *Comédie moyenne*, & le dit Auteur d'une Pièce qui avait pour titre le *Phénix*.

CLÉARCHUS.

Athénée cite de lui une Pièce intitulée les *Corinthiens*, & il en rapporte une maxime qui regarde les gens ſujets à s'enyvrer. *Si toutes les fois, dit-il, qu'on boit du vin pur, & qu'on égoute ſon verre, la tête nous faiſait douleur, il arriverait que perſonne de nous ne boirait.* Il y a eu un autre Cléarchus connu pour avoir été attaché à la ſecte des *Péripathéticiens*.

HÉNIACHUS.

Il était d'Athènes & travailla pour la Comédie moyenne. Parmi ſes Pièces, on compte *Epiclérus*, les *Gorgones*, *Polypragmon*, *Théoſtyges*, *Polyeucte*, le *Jour de mauvais augure*, le *Cocyte* & *Thorcyon*. Cette dernière fut ainſi appellée du nom d'un chef de troupes qui avait commis une trahiſon.

SOPATER.

On le ſurnomma l'auteur de bagatelles. Cependant il compoſa des Pièces qui furent eſtimées. Il y eut un autre Poète de ce nom qui fit des Parodies.

SOPHILE.

Il naquit, ſelon les uns, à Sicyon, ſelon les autres, à Thèbes, vécut du tems de Ptolémée Lagus, & travailla pour la *Comédie moyenne.* Il a laiſſé diverſes Pièces dont parlent Diogène Laerce, Athénée, Suidas & parmi leſquelles ils comptent *Philarque, la fille de Tyndare* ou *Léda.* Le premier fait auſſi l'éloge d'une autre Comédie du même Poète, intitulée *Gamon.* L'Auteur y tournait en ridicule Stilphon, Philoſophe de Mégare.

DAMOXÈNE.

Poète Comique d'Athènes : il vécut vers le tems de Ptolémée Philadelphe, c'eſt-à-dire, en la 127[e]. *Olympiade.* On lit quelques-uns de ſes vers dans Athénée.

DEXICRATE.

On ſait qu'il était originaire d'Athènes & qu'il compoſa pluſieurs Comédies, mais on ignore dans quel tems il exiſta. On lui attribue les *Extravagans* dont Suidas & Athénée ont conſervé quelques traits.

PHÉNICIDÈS.

Il a laiſſé une Pièce intitulée *Phylarque*, c'eſt-à-dire, l'*Odieux.*

MNÉSIMAQUE.

Il fut Auteur de la *Comédie moyenne* & fit diverſes Pièces du nombre deſquelles étaient l'*Hyppotrophe*, *Buſiris*, *Philippe*.

ANAXILAS.

Il était ſi mordant, que Platon même ne fut pas exempt de ſes critiques, particulièrement dans *Botrylion*. Athénée cite de lui une autre Pièce dans laquelle il ſe déchaînait contre le Sophiſte Mathon.

AUGÉAS.

Originaire d'Athènes & Poète de la *Comédie moyenne*. Théophile & Suidas font mention de deux autres de ſes Pièces, le *Payſan* & la *Pourpre*. Il y a eu un autre Augéas qui était de Tégée dans l'Iſle de Crète. On ignore dans quel tems il vécut.

CANTHARUS.

Originaire d'Athènes, & Auteur d'un aſſez grand nombre de Pièces parmi leſquelles on cite *Médée*, *Térée*, *les Roſſignols*.

LYCON.

Il était de Scarphée, Ville de la Locride, près des Termopiles. Plutarque raconte qu'un jour il y fit jouer une de ſes Pièces devant Alexandre, qu'il y inſéra quelques vers dans leſquels il lui

faiſait une demande, & qu'Alexandre enchanté de leur tournure, lui fit préſent de dix *talens*.

Il y a eu de ce nom pluſieurs autres Poètes, dont l'un a laiſſé un Poëme épique, & l'autre un recueil d'Epigrammes.

AMPHIS.

Il était d'Athènes, & fils d'Amphicrate. Athénée cite de lui quelques vers, & ſelon Diogène Laerce, il vivait du tems de Platon.

EUDOXE.

Il était Sicilien, fils d'Agathocle & de naiſſance illuſtre. On lit dans les *Chroniques* d'Apollodore qu'il fut couronné huit fois. Il eut pour contemporains Arceſilas, autre Poète Comique.

PHILÉMON.

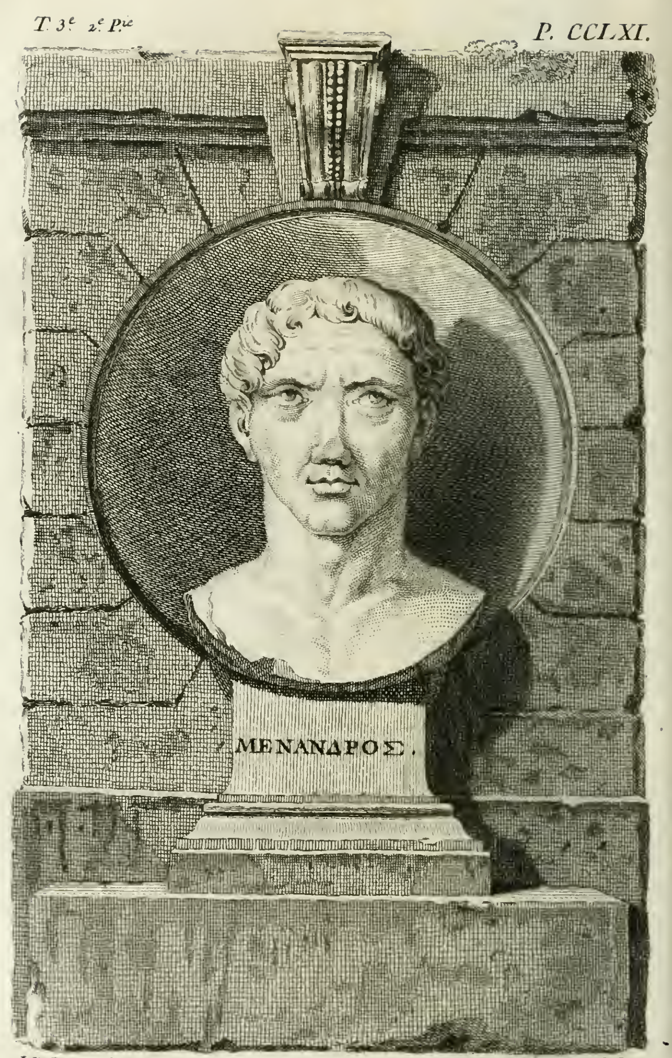
Il était fils de Damon qui vivait du tems d'Alexandre vers la 111e *Olympiade*, & naquit à Syracuſe, ſelon Suidas, ou, ſi l'on en croit Strabon, à Pompéiopolis, Ville de Cilicie, que l'on avait auſſi appelée Soloé, parce qu'elle avait été bâtie par Solon. Apulée le compte parmi les Auteurs de la *Comédie moyenne*; mais il eſt certain qu'il ne travailla que pour la *nouvelle* dans laquelle, par l'injuſtice des Juges, il remporta pluſieurs victoires ſur Ménandre dont il n'avait ni le génie, ni le ſtyle. Auſſi Ménandre lui a-t-il dit pluſieurs

fois : *Quæso, Philemon, bona fide dic mihi : cum me vincis, non erubescis ?* Dis-moi de bonne foi, Philémon : quand tu m'as vaincu, n'en rougis-tu pas ?

Ce Poète vécut jusqu'à l'âge de 97 ans selon les uns, & de 99 selon les autres ; mais aucuns ne sont d'accord sur la manière dont il mourut. On lit dans Lucien qu'un jour étant assis dans un verger, il apperçut un âne qui mangeait des figues, qu'il lui fit apporter à boire par ses domestiques, & que le repas comique de cet âne le fit rire au point qu'il en perdit la vie. Valere Maxime est de l'avis de Lucien ; mais Diogène Laerce attribue cet accident à Chrysippe.

Elien, dans son Livre de la *Providence*, dit qu'une nuit, Philémon vit en songe neuf jeunes filles qui sortaient de sa maison, & que leur ayant demandé pourquoi elles s'en allaient, elles continuèrent leur chemin, en lui répondant qu'un mortel ne devait pas interroger les Dieux ; qu'à son réveil il raconta ce songe à son fils, qu'il acheva une Comédie qu'il avait commencée, qu'il se remit dans son lit, & qu'il s'y endormit pour ne plus se réveiller ; ce qui fait connaître, ajoute Elien, combien de son vivant Philémon était aimé des *Muses*.

Apulée qui raconte cette aventure d'une manière différente, prétend que Philémon jouait dans



J. D. Dugourc del. 1779

Ph. Triere Sculp.

MENANDRE.

une de ſes Pièces qui fut interrompue par le mauvais tems, que le lendemain le peuple s'aſſembla pour entendre le dernier Acte, que l'on envoya chercher Philémon qui n'arrivait point, & qu'on le trouva mort. On dit que ce Poète était fort avare, & qu'il vendait ſes écrits très-cher. Piérius Valérius aſſure que de ſon tems on voyait à Rome une ſtatue où il était repréſenté, tenant d'une main un volume d'ouvrages, & tendant l'autre pour en recevoir le prix. Il compoſa 90 Pièces dont l'une intitulée *le Marchand*, imitée par Plaute. Suidas rapporte qu'il eut un fils que l'on nomma Philémon *le jeune*, & qui fut Auteur de 54 Comédies.

MÉNANDRE.

Il naquit à Athènes en la 109e *Olympiade*, l'an 411 de Rome, & eut pour parens Hégiſtrate & Diopéthès. Dès ſon enfance, il annonça les talens qui devaient lui acquérir la célébrité à laquelle il eſt parvenu, & au printems de ſon âge, il fut nommé Prince de la *nouvelle Comédie*. Il était louche, mais d'un eſprit vif & enjoué qui le rendit cher non-ſeulement aux Athéniens, mais aux femmes pour leſquelles il avait une paſſion exceſſive. Il aima ſur-tout Orgès & Thaïda dont les noms ſervent de titre à deux de ſes Comédies : il en compoſa beaucoup, & ne fut que huit fois vainqueur. L'ignorance & la brigue lui préférèrent

presque toujours Philémon, & quelques autres Ecrivains dont à peine les noms sont connus.

Outre ses Pièces de Théâtre, Ménandre fit divers Ouvrages en prose & plusieurs Epitres adressées à Ptolémée : vers la 115e *Ol mpiade*, époque à laquelle il eut le plus de réputation, les Rois de Macédoine & d'Egypte conçurent tant d'estime pour lui, qu'ils lui envoyèrent des députés avec un vaisseau, pour l'engager à passer auprès d'eux; mais il fut insensible à leurs offres.

On lit dans Diogène Laerce, qu'il eut pour Maître Théophraste le Philosophe, qu'il fut singulièrement considéré par Démétrius de Phalère avec lequel il vécut dans la plus grande intimité; que ce Démétrius ayant été exilé, Ménandre fut appellé en jugement, & qu'il aurait payé de sa tête l'attachement qu'il avait pour son ami, si Télesphore, gendre de ce même Démétrius, n'eût embrassé sa défense.

Eusèbe & Porphyre l'ont accusé d'avoir pillé les anciens Poètes, & un certain Cratérius composa contre lui un Livre intitulé : *des larcins de Ménandre*. On voit aussi dans Clément, qu'il avait puisé beaucoup de choses dans les Poètes Hébreux, entr'autres : *qu'on n'appaise point Dieu avec des taureaux & des victimes, mais par la justice & la pureté des mœurs.*

Acron & Plutarque ont écrit que ce Poète re-

gardait une Pièce comme finie dès l'inſtant qu'il en avait réglé le plan, bien qu'il lui reſtât à y joindre les graces de la poéſie. C'était ainſi que penſait Racine. On ſait que Ménandre compoſa 80 Pièces, & qu'il mourut à l'âge de 52 ans; mais on ignore de quelle manière; à moins que l'on ne s'en rapporte à un ancien *Scholiaſte* dans lequel on lit qu'il ſe noya en ſe baignant dans le port du Pyrée.

Comicus ut liquidis periit dum nabat in undis.

Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'en montant de ce Port vers la Ville, dit Meurſius, on voit au bord du chemin le tombeau de Ménandre ſur lequel eſt inſcrite cette Epigramme de Diodore, traduite en latin, & conſervée dans *l'Anthologie, Liv. 3, tit. 6.*

Hic ego Cecropide natum Diophite Menandrum
Bachi & Muſarum delicias teneo.
Exiguos cineres : quod ſi quæſieris ipſum
Cœleſtum in regno, vel Jovis invenies.

Les Athéniens lui érigèrent une ſtatue qu'ils placèrent ſur le Théâtre de Bachus, près de celles d'Eſchyle, de Sophocle & d'Euripide.

Nous avons promis quelques fragmens de Ménandre, & nous regrettons beaucoup de ne pouvoir en donner davantage. Ceux que nous joignons à ſa vie ont été traduits du grec même,

& appartiennent à ſes différentes Pièces. Ce ſont les ſeuls qui préſentent un ſens ſuivi, & nous n'avons pas cru devoir y ajouter une foule de vers détachés qui n'auraient de mérite qu'autant que nous pourrions citer ceux qui devaient les précéder ou les ſuivre.

FRAGMENS DE MÉNANDRE.

Des Adelphes ou Fures.

C'EST un ouvrage que de trouver le parent d'un malheureux. Tout le monde le renie & le méconnaît. On ſait qu'il eſt dans le beſoin, & chacun tremble pour ſa bourſe.

Si les hommes ſe faiſaient un devoir de repouſſer les méchans, un plaiſir d'aider leur ſemblables; ſi, perſuadés que l'outrage fait à un autre les regarde eux-mêmes, ils formaient enſemble une ligue formidable, nous n'aurions pas à gémir des progrès de l'injuſtice. Surveillés par tout le monde, & punis comme ils le méritent, les méchans ſeraient bien rares, ou même il n'y en aurait déja plus.

Des Arréphores.

A.

Ce ſerait folie à vous de quitter une vie paiſible, pour prendre une femme. Tenez, je ſuis marié,

marié moi qui vous parle; & c'eſt pour cela même que je vous donne ce conſeil.

B.

Oh ! c'eſt une affaire décidée : je veux en courir les riſques.

A.

Allons, courage. Je vous ſouhaite bien du ſuccès. Hélas ! que d'écueils & de tempêtes vous avez à craindre ! Sur la mer Egée, ſur la mer de Libye, de trente vaiſſeaux, il n'en périt pas trois; mais ſur celle où vous allez vous embarquer, de tous les maris, il n'en eſt pas un qui n'ait fait naufrage.

DU DYSCOLE, ou l'Homme de mauvaiſe humeur.

Ces richeſſes dont vous parlez ſont un bien peu ſolide. Si vous étiez ſûr de les conſerver toujours, je vous dirais peut-être : gardez-les pour vous, n'en faites part à perſonne. Mais vous n'êtes pas maître de vous-même, & tous vos biens viennent de la fortune. Pourquoi donc, ô mon père, refuſeriez-vous de les partager ! Cette fortune qui vous les a donnés, peut tout-à-coup vous en dépouiller, & les faire paſſer au premier venu, à l'homme qui les mérite le moins. Ainſi, tandis que vous les poſſédez, faites-en un noble uſage, ſecourez ceux qui ſont dans le beſoin, faites le

plus d'heureux qu'il vous ſera poſſible, c'eſt un tréſor qui ne périt point; & ſi vous venez à tomber dans l'infortune, c'eſt un fond que vous êtes ſûr de retrouver toujours.

DU JOUEUR D'INSTRUMENS.

Je croyais bonnement, Phanias, que les riches étant diſpenſés d'emprunter à uſure, ne paſſaient pas, comme les pauvres, les nuits à gémir, à ſe retourner ſans ceſſe, à pouſſer des hélas ! & qu'ils goûtaient un ſommeil calme & profond; mais je je vous vois, vous autres gros Meſſieurs heureux mortels, éprouver le même ſort que nous.

DE L'ENNEMI DES FEMMES.

A.

J'en ſuis, on ne ſaurait plus mécontent.

B.

Je le crois bien : vous prenez la choſe du mauvais côté. Vous ne voyez plus que les inconvéniens ſans conſidérer les avantages. Une femme diſſipatrice eſt un grand fléau, une gêne cruelle pour un mari. Mais elle lui donne un enfant, & c'eſt quelque choſe : ſi vous tombez malade, elle a ſoin de vous; ſi vous êtes malheureux, elle vous conſole; ſi vous mourez, elle vous ferme les yeux, & vous donne la ſépulture. Faites ces réflexions

quand vous aurez des chagrins ; c'eſt le moyen de rendre votre ſort ſupportable. Mais ſi vous vous butez à ce qui vous afflige, ſans faire de compenſation, je vous défie d'y tenir. En général, dans chaque choſe, il y a toujours un mélange de bien & de mal.

Du Collier.

C'eſt pour le coup que votre riche héritiere va dormir à ſon aiſe. La voilà bien contente de ſa petite perſonne. Elle vient de faire une grande, une admirable proueſſe : elle a chaſſé de ſa maiſon celle qui lui faiſait ombrage, qui lui tenait au cœur. Dorénavant plus de mépriſe à craindre, tous ceux qui viendront chez moi ne regarderont plus que Créobyle ; à ſon air de fierté, on la reconnaîtra pour ma femme & la maitreſſe du logis. Mais on lui rira au nez, & ce ſera, comme on dit, l'âne qui ſe carre au milieu des ſinges. Je ne puis m'en taire, je maudis de bon cœur la nuit fatale où je devins ſon mari ! Qui, moi ! j'ai pu épouſer Créobyle ! j'ai pu pour ſes dix *talens*, prendre une femme d'une coudée ! & ſa morgue ! eſt-il rien de plus inſupportable ? Non, par tous les Dieux : j'ai une jeune ſervante, bien active, bien docile, & zeſt, elle vous la congédie pour en prendre une autre.

DE TROPHRONIUS.

A.

Ecoute, mon ami, c'eſt un étranger qu'il faut régaler.

B.

Fort bien, mais de quel pays? C'eſt un point dont il convient d'inſtruire le Cuiſinier. Par exemple, tous ces petits friands d'inſulaires nourris de poiſſons frais & de toute eſpèce, ne font pas grand-fête à notre marée. Ils n'y touchent que par manière d'acquit. Des ragoûts, des épiceries leur plaiſent davantage. Si c'eſt un Arcadien, un homme éloigné de la mer, c'eſt un feſtin pour lui qu'un plat de ce poiſſon, MM. les Ioniens aiment les ſauſſes, le candaule, tous les mets qui les échauffent & les mettent en belle humeur.

DE L'ENFANT SUPPOSÉ.

Heureux celui qui, après avoir vu le beau ſpectacle de l'Univers, le Soleil, ce flambeau univerſel, les nuages, le feu, s'en retourne de bonne heure & ſans regrets. Qu'il vive un ſiècle ou vingt ans, il aura toujours le même coup-d'œil : jamais la Scène ne deviendra plus magnifique : regardez la vie comme un voyage, & ce monde comme une foire. Cohue, trafics, haſards, filoux, embaras ; voilà ce qu'on y trouve. Si vous partez

des premiers, vous en aurez meilleur gîte, meilleure provision pour la route, & point d'ennemis. Si vous y faites un long séjour, vous n'arrivez au terme qu'après bien des fatigues, une vieillesse malheureuse, mille privations pénibles. Vous trouvez sur vos pas des ennemis qui vous tendent des embûches. On ne meurt pas heureux quand on vit trop long-tems.

L'argent, selon vous, n'est pas simplement un moyen de subvenir à vos besoins journaliers, de vous procurer du pain, de la farine, du vinaigre, de l'huile. Vous en avez une bien plus haute idée. Cependant quand vous auriez tous les trésors de Tantale, vous ne sauriez acheter une exemption de mourir. Or, en quittant la vie, il faut laisser toutes ces richesses à d'autres. Que conclure de-là? Le voici : ne comptez pas sur votre opulence, ne nous méprisez pas nous qui sommes pauvres, & par votre conduite, montrez-vous digne d'être toujours heureux.

Par Minerve, la vertu est un beau trésor, une grande ressource : j'ai conversé un moment avec cet homme, & voilà que je l'aime. Ah! dira-t-on, c'est que l'éloquence, & sur-tout celle des Philosophes est bien persuasive. Et pourquoi donc

tous les autres beaux parleurs ne donnent-ils pas la nausée ? Ce ne sont pas les discours de l'Orateur qui nous persuadent, ce sont ses mœurs & son exemple.

Tu ne vois pas, mon ami, que tout être périt par ses propres vices, & qu'il porte toujours dans son sein le principe de sa destruction. Ainsi, la rouille détruit le fer, les vers rongent le bois qui les renferme. De même l'envie, le plus grand de tous les fléaux, mine & consume l'homme qui la porte dans son cœur. Elle est, elle fut, elle sera toujours notre ruine. C'est l'odieuse compagne d'une ame basse & méchante.

A-t-on jamais fait un Esclave d'un coup-d'œil? Chansons que tout cela. S'il était vrai, tous les hommes seraient rivaux. Le même objet fait la même impression sur tous les yeux. Mais, dites-vous, c'est le desir qui enchaîne les amans; & pourquoi donc tel cœur n'est-il pas même effleuré, tandis que l'autre est blessé à mort. Allez, c'est l'occasion qui fait tout notre mal, & quand une femme nous atteint, c'est qu'elle a visé bien à propos.

Voilà, ô Jupiter *Sauveur*, ce que nous devrions faire avant de nous marier, pour nous épargner

des regrets ; mais on s'arête à des riens. Quand on prend une femme, quel était son grand-père, demande-t on, quelle a été sa nourrice ? Pour le caractère, on n'y regarde pas, on n'y pense point. Quand on nous délivre la dot, nous faisons venir un Expert pour examiner le titre des espèces, & voir si cet argent que nous ne garderons peut-être pas cinq mois entiers, est de bon aloi. Et la personne avec laquelle nous allons passer tout le reste de notre vie, nous la recevons les yeux fermés : on risque de trouver en elle une sotte, une emportée, une acariâtre, une babillarde. Eh bien, moi, je vais promener ma fille dans tous les quartiers d'Athènes. Allons, celui qui la veut n'a qu'à parler. Mais je lui donne du tems pour peser à loisir à quel mal il se condamne. On le sait, toute femme est un mal. Heureux celui qui a trouvé le moindre.

Il faut, ou garder le célibat, ou quand on se marie, s'en aller avec sa dot & son épouse, sans se tracasser davantage au sujet des amans. Mais sur-tout qu'un homme sage ne s'avise point de tenir sa femme emprisonnée dans sa maison. Ce sexe aime les plaisirs du dehors. Permettez-lui de promener ses regards par-tout, de tout voir, de se trouver à toutes les fêtes, sa curiosité une fois

ſatisfaite, il n'ira pas plus loin. Les hommes ne ſont pas ſi modérés là-deſſus. Mais celui qui ferme ſa porte, qui la ſcelle, tout ſage, tout éclairé qu'il peut être, je l'appelle un ſot, un aveugle. Si une femme ſe déplaît au logis, elle en ſortira plus vîte que la flèche & l'oiſeau, elle trompera les cent yeux d'un argus : & le mari d'enrager, & tout le monde de rire. La femme ſe perd & l'époux eſt berné.

Quoi ! toujours ma naiſſance ! Eh ! ma mère, ſi vous m'aimez, ne m'en parlez plus. Ceux qui n'ont aucun prix par eux-mêmes, aucun mérite perſonnel, ont recours à leurs titres, font ſonner bien haut leur naiſſance, & comptent tous leurs ayeux. Mais avez-vous vu, pourriez-vous nommer un homme qui n'ait des ayeux, qui ait pu naître ſans en avoir ? Eh quoi ! ceux qu'un changement de lieu, ou tout autre accident ont mis hors d'état de produire les leurs, ſont-ils moins nobles que ceux qui ont cet avantage ? L'homme vertueux, fût-il Ethyopien, ma mère, l'homme vertueux eſt toujours noble. Tel Scythe eſt un ſcélérat, mais n'était-ce pas un Scythe que le ſage Anacharſis ?

Epicharme regardait, comme les Dieux de l'univers, les vents, l'eau, la terre, le ſoleil, le feu

& les aſtres. Pour moi, je ne connais de Dieux utiles que l'or & l'argent. Placez ces deux divinités dans votre maiſon comme dans un Temple, puis adreſſez-leurs des vœux, vous ſerez exaucés. Terres, maiſons, eſclaves, vaiſſelles, amis, Juges, témoins; tout ce qu'il vous plaira d'avoir vous l'aurez. Donnez, & les Dieux mêmes s'empreſſeront de vous ſervir.

Ceſſez d'être ſage : la ſageſſe humaine n'eſt plus rien. La fortune, ſoit qu'on la regarde comme une intelligence, ou comme l'eſprit de la divinité, la fortune règne ſeule. C'eſt elle qui manœuvre, conduit & ſauve tout. La prudence des mortels eſt une ombre, une chimère. Croyez-moi, toutes vos penſées, toutes vos actions ſont inſpirées ou dirigées par la fortune. Nous ne faiſons que prêter notre nom, c'eſt elle qui agit toujours. C'eſt elle ſeule qu'on peut appeller eſprit & prévoyance, à moins qu'on ne ſe plaiſe à prononcer des mots vuides de ſens.

O Dercippe & Mnéſippe ! c'eſt un refuge bien doux, après les injures & les outrages, que le ſein de nos amis ! Quelle conſolation, ſur-tout dans le ſiècle où nous ſommes, de pouvoir pleu-

rer ſans faire rire les autres & de voir tous ceux qui nous environnent, partager notre douleur.

Chacun peut devenir riche, s'il ſe donne de la peine; Philoſophe s'il ſe livre à l'étude; bien portant s'il obſerve un bon régime. Mais ce que nous ne pouvons trouver, c'eſt une recette contre la douleur. Elle nous pourſuit toujours dans l'une comme dans l'autre fortune. Le mal nous apporte des chagrins, & le bien nous donne des inquiétudes.

Les animaux ſont beaucoup plus heureux & beaucoup plus ſages que l'homme. Sans aller plus loin, jettez les yeux ſur l'âne que voici : tout le monde convient qu'il eſt à plaindre; mais il ne contribue point à ſon malheur. Il ne connaît d'autres maux que ceux que la nature lui impoſe. Pour l'homme, outre ceux qu'il ne peut éviter, il en a mille autres factices. Un éternûment l'afflige, une parole injurieuſe le met en colère, un ſonge l'épouvante, le cri d'une chouette le glace de frayeur. Les débats, les préjugés, l'ambition, les loix ſont autant de maux de ſa façon qu'il ajoute à ceux auxquels la nature le condamne.

Si quelqu'un venait me dire : Craton, quand tu ſeras mort tu reviendras au monde, & tu ſeras à ta volonté, chien, bélier, bouc, homme ou cheval. Il faut que tu vives deux fois, les deſtins l'ont arêté, choiſis ce qu'il te plaira. Grand Dieu! lui dirais-je auſſi-tôt, ſur-tout ne me fais plus homme. De tous les animaux, c'eſt le ſeul dont le bonheur ou le malheur ſoit injuſte. Un beau courſier eſt mieux traité qu'une roſſe. On fait plus de cas d'un bon chien que d'un mauvais, un coq généreux à ſa nourriture à part, & le lâche craint toujours le brave : mais pour l'homme, ni la bonté, ni la nobleſſe, ni la valeur ne lui ſervent de rien. C'eſt le flatteur qui joue le premier rôle ; après lui, le médiſant, enſuite le méchant. Bref, j'aime mieux devenir âne que de voir plus heureux que moi des gens qui ne me valent pas.

Oüi, voilà le caractère de tous les Thraces, ſurtout des Gètes, & je me fais gloire d'en tirer mon origine. La continence n'eſt pas notre vertu favorite : nous n'épouſons jamais moins de dix, onze, douze femmes, quelquefois davantage. Un homme, après en avoir eu quatre ou cinq, vient-il à mourir, nous le plaignons comme un pauvre

célibataire, comme un homme haï des Dieux, & qui n'a pas connu les joies de ce monde.

Si votre mère, en vous donnant le jour, a obtenu pour vous le privilége unique de jouir d'un bonheur constant, si un droit vous a garanti le succès de toutes vos entreprises, j'excuse votre emportement, il est juste. Ce Dieu vous a trompé. Mais si, pour me servir de termes pompeux & tragiques, vous voyez le soleil aux mêmes conditions que les enfans des hommes, j'exige de vous plus de patience & de sang froid. Raisonnons. Vous êtes homme, c'est-à-dire, de tous les êtres le plus sujet aux vicissitudes & aux catastrophes. Faible atôme, il s'élève aux choses les plus sublimes, & sa chûte est terrible, parce qu'elle le prive des plus beaux avantages. Pour vous, vous n'avez pas perdu de grands biens, & vos maux sont modérés. Que vos regrets le soient de même.

Ces divers morceaux respirent la Philosophie la plus saine, la morale la plus douce, & tel était le caractère de toutes les Comédies de Ménandre. » Toujours élégant, toujours naturel, dit Plutarque, ses Ouvrages sont une prairie émaillée de fleurs où l'on aime à respirer un air pur... La Muse d'Aristophane ressemble à une femme per-

due, celle de Ménandre à une honnête femme «. Boileau a ſaiſi cette idée, lorſqu'il dit en parlant des loix qui réprimèrent la licence des Auteurs comiques.

Le Théâtre perdit ſon antique fureur,
La Comédie apprit à rire ſans aigreur,
Sans fiel & ſans venin, ſut inſtruire & reprendre,
Et plut innocemment dans les vers de Ménandre.

POÈTES

Qui ont été contemporains de Ménandre, ou qui ont vécu après lui.

ALEXIS.

ORIGINAIRE de Sibaris, Ville de la Grèce, oncle & ami de Ménandre. Selon Aulugelle, il fit une Pièce ſur la vie de Pythagore, & deux autres, *Méropide & Ancylione*, dans leſquelles il ſe déchaînait vivement contre la philoſophie de Platon. Il avait coutume de dire que les loix des Athéniens l'emportaient ſur celles des autres Grecs en ce que celles des derniers veillaient à ce que tous les enfans euſſent ſoin de leurs parens dans leur vieilleſſe, au lieu que chez les Athéniens il n'y avait que ceux à qui leurs parens avaient donné des métiers bons & utiles qui fuſſent tenus de ce devoir.

On prétend que cet Alexis était très-gourmand, & Plutarque dit qu'il laissa des préceptes de volupté. Il mourut fort âgé, & quelqu'un alors lui demandant ce qu'il faisait, il répondit qu'il mourait peu à peu : *quid agis, Alexi ? paulatim morior.* Je déménage en détail, disait M. de Fontenelle qui sur la fin de ses jours devenait sourd & aveugle. Alexis laissa un fils appellé Stephanus, qui fit aussi des Comédies.

LYNCÉE.

Ce Poète était de Samos, frère de Duris, tyran de la même Ville, & ami de Théophraste. Il fit plusieurs Comédies, & remporta souvent le prix sur Ménandre.

ARISTOMÈNE.

On le surnomma θυροποιός, *januarum fabricator :* il fut Auteur de quelques Pièces parmi lesquelles on cite *Ametus, Nicéphon, Adonis.*

DIPHILE.

Il était de Sinope, & vécut immédiatement après Ménandre. On lui attribue 100 Comédies, parmi lesquelles, selon Térence, Plaute en a imité plusieurs. Eusèbe prétend qu'il était très comique & très-abondant en maximes. Clément d'Alexandrie dit la même chose de cet Auteur, & cite quelques-uns de ses vers. On assure qu'il mourut à Smyrne.

TIMOCLÈS.

Il exiſta deux Poètes Comiques de ce nom. Le premier était d'Athènes, & compoſa ſix Pièces : la patrie du ſecond eſt inconnue, & on le dit Auteur d'onze Comédies. Suidas & Athénée en font mention.

APOLLODORE.

Il était de Sicile, & vécut peu après Ménandre : on lit dans Donat que Térence a imité quelques-unes de ſes Pièces, & que ce fut d'après lui qu'il compoſa *Hécyre* & le *Phormion*.

Il y a eu trois autres Apollodore, le premier qui était de Tharſe, & que l'on met au nombre des Poètes Tragiques ; le ſecond qui naquit à Athènes, & qui fit 47 Pièces dont cinq lui méritèrent le prix ; le troiſième qui était Grammairien & fils d'Aſclépiade.

ARISTONYME.

Il vécut en la 103e *Olympiade*, & compoſa diverſes Pièces citées par Athénée. Ptolémée Philopator fit cas de ſes talens, & le nomma ſon Bibliotécaire à la mort d'Apollonius qui poſſédait cet emploi. Quelque tems après, Ariſtonyme fut mis & détenu en priſon pour avoir voulu ſe retirer auprès du Roi Eumenès. Il recouvra ſa liberté. Il y a eu un autre Ariſtonyme Joueur de luth d'Alexandre le Grand.

PHILOSTÉPHANUS.

On cite de lui une Pièce intitulée *Délius* dans laquelle on trouve le nom de presque tous les fameux Cuisiniers de son tems.

ANAXIPPE.

Il vivait sous le règne d'Antigonus & de Démétrius le *Preneur de Villes.* Athénée fait mention de plusieurs de ses Pièces dont l'une avait pour titre le *Joueur de Harpe.* Il répétait souvent que les Philosophes si sages dans leurs discours, l'étaient fort peu dans leur conduite.

POSIDIPPE.

Il fleurit peu d'années après Ménandre. Les Anciens lui attribuent trente Pièces, & le regardent comme l'un des Poètes les plus célèbres de son tems.

POLYEUCTE.

Suidas & Athénée citent de lui une Pièce intitulée *Hénochus*, nom d'un fameux Cocher. On prétend qu'il était très-impie & très-efféminé.

A cette liste on peut ajouter Scelérias né à Tarente & Auteur de *Méléager.*

Un Lysimaque, Béotien, qui fit des Comédies, & un autre qui travailla dans le genre lyrique.

Ménécrate, Auteur de diverses Pièces, entre autres de *Manestor* & d'*Hermioneus.*

Mylos

Mylos qui donna lieu, dit-on, au proverbe ſuivant, relatif à ceux qui entendent tout en feignant de ne rien entendre : *Mylos omnia audiens.*

Métagène, Athénien & fils d'Eſclave.

Autocratès, de la même Ville, & cité par Suidas.

Machon, Sicyonien ſelon les uns, & de Corinthe ſelon les autres. Athénée rapporte quelques vers tirés de ſes Comédies dans leſquelles il attaquait particulièrement les Paraſites & les Courtiſannes.

Epicrate d'Ambracie, qui dans ſa jeuneſſe avait travaillé pour la *Comédie moyenne.* On cite de lui une Pièce intitulée les *Amazones.*

Nauſicrate dont parle Athénée.

Archedicus, Auteur de pluſieurs Comédies, dont l'une intitulée le *Tréſor.*

Evangelus, originaire d'Athènes. Athénée lui attribue *Acalyptomène.*

Dioxippe, Athénien & Auteur de pluſieurs Comédies.

Epinicus dont Athénée cite une Pièce intitulée *Hyppoballomène.*

Nous avons promis de parler ſucceſſivement des écrits qui concernent le Théâtre, des perſonnes qui ont contribué à ſa perfection, ſoit par leurs ouvrages, ſoit par leurs talens ; & d'après cela, nous n'avons pas cru devoir quitter les Grecs ſans faire connaître Homère & Ariſtote ; Homère qui

donna l'idée de la Tragédie & de la Comédie, Arifstote qui en dicta les règles. Mais avant de passer à ces deux Artistes, revenons un peu sur les Chœurs des Anciens, & mettons les gens de l'Art & les amateurs à portée de juger si nous avons gagné ou perdu en les supprimant de nos Pièces. L'Abbé Vatry, de l'Académie Française, a fait sur cette matière une Dissertation insérée dans les *Mémoires de Littérature*, Tome VIII, & ce sont ses réflexions que nous allons citer.

AVANTAGES DES CHŒURS DES ANCIENS.

„ LA Tragédie, dans son origine, n'était qu'une Hymne sacrée, chantée & dansée en l'honneur de Bachus. Les sujets dont on prenait occasion de louer le Dieu venant à s'épuiser, les Poètes furent obligés de recourir à différentes inventions pour ne point toujours rebattre les mêmes choses. Delà vinrent les Episodes que nous appellons Actes aujourd'hui, qui se récitèrent par un ou plusieurs Histrions entre deux Chants de ces Hymnes en Chœurs. De ces Episodes, ou Actes se forma dans la suite le corps de la Tragédie, & insensiblement les Chœurs n'en furent plus qu'une partie qu'il fallut ajuster avec les autres, d'une manière vraisemblable. Mais ce ne fut pas simplement pour

ſatisfaire à la coutume, que l'on les conſerva, ce fut à cauſe des grands avantages que la Tragédie en retirait.

1°. Ils ſervaient à rendre la Tragédie plus régulière & plus variée.

2°. Ils lui donnaient de l'éclat & de la majeſté.

3°. Ils en augmentaient le pathétique.

Ils la rendaient plus régulière en ce qu'ils étaient une conſéquence naturelle du choix judicieux de l'action repréſentée, & du lieu de la ſcène, & en ce qu'ils étaient le fondement de la plupart des règles du Théâtre. Ils la rendaient plus variée, & par rapport au fond des choſes, & par rapport à la repréſentation. Reprenons ces deux objets.

Chez les Anciens, le lieu de la Scène était toujours le devant d'un Temple, ou d'un Palais, ou quelqu'autre endroit public, & c'eſt auſſi celui qui paraît le plus convenable. Il faut que les Spectateurs puiſſent aiſément ſe perſuader qu'ils ſont préſens à l'action; & comment peuvent-ils ſe l'imaginer lorſqu'elle ſe paſſe dans un cabinet, ou dans une chambre de conſeil? Par quel enchantement pourraient-ils croire qu'ils y ont été introduits? Par quelle eſpèce de magie, en levant une ſimple toile, un lieu exactement fermé de toutes parts peut-il s'ouvrir tout-à-coup aux yeux de pluſieurs milliers de perſonnes? en un mot, comment eſt-il poſſible

qu'un lieu que l'on ſuppoſe ſecret, ſoit en même-tems public ? Outre cela, une action, pour pouvoir être expoſée ſur la ſcène avec vraiſemblance, doit être éclatante, ſe paſſer entre les premiers de l'Etat, & être de nature à intéreſſer tout un peuple. Il s'enſuit de-là qu'elle doit aſſembler un grand nombre de témoins qui y prennent part : ces témoins forment le Chœur. Il ne ſerait pas naturel que des gens intéreſſés à l'action & qui en attendent l'iſſue avec impatience, demeuraſſent toujours ſans rien dire. La raiſon veut au contraire qu'ils s'entretiennent de ce qui vient de ſe paſſer & de ce qu'ils ont à eſpérer, ou à craindre, lorſque les principaux perſonnages, en ceſſant d'agir ou de paraître ſur le Théâtre, leur en donnent le loiſir, & voici la matière des chants des Chœurs.

C'eſt de la ſorte que la néceſſité de ces Chœurs réſulte du choix judicieux de l'action théatrale & du lieu de la ſcène. Comme on ne pourrait avec raiſon les introduire dans une chambre de conſeil & dans un cabinet, on ne peut les ſupprimer dans une place publique, & ainſi le lieu de la ſcène, l'action & le chœur ſe prêtent une vraiſemblance réciproque dont ils manquent ſi-tôt qu'on les ſépare.

Il ſuffit d'examiner avec un peu d'attention l'*Œdipe* de Sophocle, ou telle autre Pièce de la bonne antiquité que l'on voudrait choiſir, pour voir

que la plupart des règles fondamentales du Théâtre ſont une ſuite naturelle des Chœurs. Les Anciens ne manquaient jamais l'unité de lieu. Cette règle leur paraiſſait même de nature à ne pouvoir être violée, & ils n'en faiſaient point de précepte. La raiſon en eſt qu'il vaut beaucoup mieux manquer à la vraiſemblance dans les choſes où l'on a beſoin de raiſonnement pour s'en appercevoir, que dans les choſes qui frappent les ſens & qui ne manquent pas de révolter à la première vue un ſpectateur attentif & intelligent. L'unité de lieu violée eût ſuffi ſeule à Athènes pour faire ſifler une Pièce. Un Poète nommé *Carcinus*, au rapport d'Ariſtote, faiſait ſortir Amphiaraüs du Temple ſans qu'on le vît; la Pièce tomba, les ſpectateurs ne pouvant ſouffrir qu'on leur voulût perſuader qu'Amphiaraüs était ſorti, lorſqu'on n'en avait rien vu. Aujourd'hui on ne nous perſuade pas ſeulement qu'un homme ſoit ſorti d'un Temple ou d'un Palais, ſans que nous nous en ſoyons apperçus; on va juſqu'à nous faire croire que ce qui était une ſalle, il n'y a qu'un moment, eſt devenu tout-à-coup un jardin, & l'on nous métamorphoſe ſans ſcrupule, l'appartement d'une Princeſſe en un Temple, ou en une Place publique.

Les Chœurs ſuffiſaient aux Anciens pour les empêcher de tomber dans ce défaut, car le Chœur ne ſortant preſque jamais du Théâtre, lorſqu'il

s'en était une fois emparé, il eût été trop visiblement ridicule de supposer que le Théâtre fût changé, lorsque les personnes qui l'occupaient, n'avaient point changé de place.

Les Chœurs servaient encore à marquer la durée de l'action, & les chants, les danses dont ils étaient composés étaient une espèce de mesure du tems qui s'était écoulé entre un Acte & un Acte. Outre cela, ils arêtaient le Spectateur en continuant de l'occuper, & ils ne manquaient pas de lier l'Acte qui finissait, avec le commencement du suivant, ce qui est plus important qu'on ne pense, puisque cette liaison contribue à faire sentir l'unité de l'action. Nos cinq Actes isolés les uns des autres, forment en quelque sorte cinq Pièces différentes que l'on joue les unes après les autres, & il faut convenir que l'économie du Théâtre ancien est toute autre par le moyen des Chœurs.

En rendant la Tragédie plus régulière & plus variée, ils contribuaient encore à la pompe & à l'éclat du Spectacle.

Que l'on se représente un moment l'effet que devait faire sur le Théâtre un grand nombre d'Acteurs de différent sexe & de différent âge, dont les Chœurs étaient composés. Leurs danses, leurs chants, la magnificence de leurs habits, tout cela ne contribuait-il pas merveilleusement à relever

l'éclat du Spectacle ? Je vois qu'un des meilleurs moyens d'attacher les peuples & de les tenir comme enchantés, a toujours été d'employer la Musique & les cérémonies. On a beau vanter l'intérêt que le peuple prend à une action, on a beau faire des récits fidèles de ses craintes ou de ses emportemens, on en est tout autrement frappé, lorsqu'on le voit paraître lui-même représenté par ses chefs, & que l'on est témoin de ses différens mouvemens.

Les Chœurs, par leurs respects & par leurs louanges relèvent aussi la dignité des personnages, & les rendent plus grands aux yeux des Spectateurs. Enfin, le but des Poëmes dramatiques est certainement l'instruction du peuple, il faut qu'il remporte toujours du Spectacle quelque maxime utile dont il ait été frappé; or, il paraît que les Chœurs étaient autrefois destinés particulièrement à cet usage, & que ce fut une des principales raisons qui les fit conserver. Le Poète n'ose hasarder dans les Scènes un grand nombre de maximes, parce que rien ne serait plus opposé à la vérité du Dialogue, mais rien ne l'empêche de répandre dans les Chœurs la morale la plus sublime, & c'est aussi ce qui composait presque toujours les Chœurs des Tragédies anciennes.

Ces mêmes Chœurs y produisaient le pathétique, y admettaient la Religion & l'embellis-

ſaient de ſes plus auguſtes cémonies. Par ce moyen, le Théâtre était une école de vertu, & le meilleur moyen qu'eût la ſageſſe humaine de ramener & d'entretenir les peuples dans leurs devoirs.

La Tragédie ainſi conçue, a ſes paſſions qui lui ſont propres. Toute ſa perfection conſiſte à les imprimer fortement dans les eſprits, & c'eſt à quoi ſervaient beaucoup les Chœurs. Tout le monde connaît la force de la muſique & de la danſe, il ſerait inutile d'en diſcourir ici. Il n'y a perſonne qui ne ſache, par ſa propre expérience, quelles impreſſions elles ſont capables de faire. Ainſi, 1°. les Chœurs par la muſique & la danſe qui les accompagnaient toujours, contribuaient merveilleuſement à remuer les paſſions.

Il eſt néceſſaire qu'il y ait des intermèdes, mais il ne faut pas pour cela laiſſer refroidir le Spectateur, il faut au contraire ſoutenir en lui & fortifier les paſſions qu'on a commencé d'y exciter. Tel était l'effet des Chœurs qui rempliſſaient les eſprits d'idées convenables au ſujet, & qui donnaient une nouvelle force aux ſentimens que les diſcours des perſonnages venaient de faire naître.

2°. Ils ſervaient encore à émouvoir les paſſions en offrant aux Spectateurs d'autres Spectateurs vivement émus. Ce n'eſt pas ſeulement un Spectacle digne de crainte ou de pitié qui réveille en nous l'un ou l'autre de ces deux ſentimens,

il ſuffit ſouvent, pour les éprouver, de voir quelqu'un qui en ſoit fortement touché; c'eſt ce que les peintres ont fort bien conçu. Lorſqu'un tableau eſt fait pour émouvoir, ils ne ſe contentent pas de repréſenter ſeulement l'action, ils peignent encore ſur les viſages des aſſiſtans, les différentes paſſions que leurs tableaux doivent faire naître, ils vont même quelquefois juſqu'à intéreſſer les choſes les plus inſenſibles. Dans le tableau du maſſacre des *Innocens*, le Brun a non-ſeulement exprimé tout ce qu'un pareil ſujet pouvait avoir d'horrible, mais il a peint deux chevaux qui, les crins hériſſés, reculent & ne veulent point fouler aux pieds, les enfans égorgés. C'eſt un artifice qui a été ſouvent employé & qui a toujours réuſſi. Un bon Poète doit faire la même choſe, & il faut que ſur le Théâtre, Iphigénie ſoit environnée de perſonnes qui partagent ſes malheurs.

Ce qui doit nous convaincre fortement des grands effets des Chœurs anciens, c'eſt le ſuccès de nos Opéras. On a traité ce Spectacle de ridicule & de monſtrueux, on avait raiſon à bien des égards; mais ce n'eſt point en ce que les Opéras ſe chantent & qu'ils ſont accompagnés de danſes, qu'ils ſont vicieux, c'eſt parce que très-ſouvent on n'y trouve ni conduite, ni intelligence du Théâtre; c'eſt parce que des lieux communs d'amour & des bagatelles joliment dites, y tien-

nent la place des grandes paſſions propres à la Tragédie. Il faut que le pouvoir de la danſe & de la muſique ſoit bien grand, pour avoir pu faire goûter un Poëme auſſi défectueux. D'un Spectacle unique & parfait en ſoi, nous en avons fait deux qui ſont imparfaits. Le but de notre Opéra, eſt de ravir les yeux & les oreilles, mais il manque de ce qu'il faudrait pour ſatisfaire des perſonnes raiſonnables. Notre Tragédie peut plaire à l'eſprit, mais elle eſt dépouillée de ce qui ſerait néceſſaire pour enchanter les ſens, n'ayant ni Théâtre, ni machines, ni habits, ni muſique, ni décorations. La Tragédie ancienne ne négligeait aucuns de ces moyens «.

C'eſt par des faits que nous répondrons ſucceſſivement à quelques idées renfermées dans cette diſſertation, mais en les combattant, nous ſerons forcés de convenir avec l'Abbé Vatry que les Chœurs étaient une beauté réelle, & que peut-être nous avons eu tort de n'en point faire uſage dans nos Tragédies.

A l'égard de notre Opéra, il ſemble que depuis quelque tems on cherche à lui donner une marche plus ſérieuſe, un enſemble plus tragique; mais ſi on le perfectionne d'un côté, pourquoi de l'autre lui ôte-t-on ſa pompe & ſes agrémens? Proſcrivons-en les Ballets inutiles, les Fêtes étrangères à l'action, mais ne dépouillons point un



J D Dugourc del. 1779. Ingouf Junior Sculp.

ARISTOTE.

ſujet du Spectacle qui lui eſt attaché. Quelque vérité que puiſſe mettre un Muſicien dans la manière dont il notera ſes Scènes, jamais il n'égalera le naturel d'une déclamation dépourvue de chants; s'il était poſſible qu'il y parvînt, raiſon de plus pour qu'il délaſſe l'ame & l'oreille de ſes Spectateurs. S'il néglige de les attacher, de les diſtraire par la variété des objets, en un mot, s'il ne leur offre point des repos, il n'en eſt pas un ſeul qui ne quitte ſon Opéra, pour aller entendre une Tragédie dont les Interlocuteurs l'intéreſſeront ſans le fatiguer.

ARISTOTE.

Né à Stagyre, petite ville de Macédoine, la première année de la 99e. *Olympiade*; il eut pour mère Pheſtis, & pour père Nicomaque petit-fils de Machaon, neveu d'Eſculape, & favori d'Amyntas Roi de Macédoine, qui en fit ſon Médecin & ſon ami : la mort prématurée de ce Nicomaque fit tomber Ariſtote entre les mains d'un certain Proxénus qui ſe chargea de ſon éducation, & qui lui donna le germe de toutes les Sciences. Ariſtote en fut ſi reconnaiſſant, qu'après ſa mort il lui éleva des Statues, & qu'il devint à ſon tour le tuteur de ſon fils Nicanor auquel il donna toutes les leçons qu'il avait reçues de ſon père. Cependant Epicure,

Elien & Athénée prétendent qu'il avait puisé de si mauvais principes chez ce même Proxénus, qu'il dissipa tout son patrimoine de l'instant qu'il fut abandonné à lui-même, & que par libertinage il embrassa le parti des armes. Ils ajoutent que ce parti ne lui ayant pas réussi, il fut obligé, pour vivre, de vendre des remèdes & des poudres de senteur. Mais plusieurs Ecrivains récusent le témoignage de ces trois Philosophes, connus d'ailleurs par leur animosité & par les traits satyriques qu'ils lançaient contre tous ceux dont le mérite les blessait. *Allez à Athènes, étudiez persévéramment la Philosophie : vous aurez plus besoin d'être retenu, que d'être poussé.* Tel est, selon Ammonius, l'Oracle qu'Aristote même reçut d'Apollon qu'il était allé consulter.

La grande réputation que Platon s'était acquise, engageait tous les étrangers à se mettre sous sa discipline, Aristote fut du nombre, mais dès les premiers jours, il y parut moins en disciple qu'en génie. Il y devança tous ceux qui s'y trouvaient avec lui, & on ne l'appella plus que *l'esprit* ou *l'intelligence*. Il joignait à ses talens naturels une ardeur insatiable de tout savoir, & sa passion pour la lecture alla si loin, qu'il acheta jusqu'à trois *talens* les livres de Spensippe. Strabon ajoute qu'il fut le premier qui pensa à se faire une Bibliothèque.

Si l'on en croit cet Ammonius que nous venons de citer, Ariſtote demeura pendant 20 ans, dans l'Ecole de Platon dont il honora la mémoire par un Autel qu'il lui érigea, & ſur lequel il fit graver ces deux vers :

Gratus Ariſtoteles ſtruit hoc altare Platoni,
Quem turbæ injuſtæ vel celebrare nefas.

Il y a beaucoup d'autres preuves de ſon amour envers ſon Maître, témoin l'Oraiſon funèbre qu'il compoſa pour lui, & mille Epigrammes dans leſquelles il a rendu juſtice à ſon mérite. Néanmoins quelques Auteurs démentent ces mêmes preuves, & ſuppoſent que Platon & Ariſtote ſe brouillèrent très-ſérieuſement. Le Maître, diſent-ils, ſe faiſait ſouvent un plaiſir de mortifier le Diſciple. Entr'autres choſes, il lui reprochait trop d'affectation dans ſon diſcours, & trop de magnificence dans ſes habits. De ſon côté, Ariſtote ne ceſſait de railler Platon, & de le piquer dans toutes les occaſions : ces méſintelligences allèrent ſi loin, que ce dernier lui préféra Xénocrate, Spenſippe, Amyclas & d'autres pour leſquels il n'eut rien de ſecret. Piqué de cette préférence, Ariſtote profita d'une abſence de Spenſippe & de Xénocrate, ſe fit accompagner d'un grand nombre de Diſciples, alla trouver Platon à qui le grand âge avoit ôté la mémoire, lui fit une foule de queſtions ſophiſtiques, plus embaraſſantes les unes que les

autres, le conduifit adroitement dans le piége qu'il venait lui tendre, & le força enfin à lui abandonner le champ de bataille. On ajoute que Xénocrate revenu de fon voyage trois mois après, fut très-furpris de trouver Ariftote à la place de fon Maître, & que bientôt il contraignit le Difciple à la lui rendre. D'autres affurent que Platon fe fentit grièvement offenfé, de ce que de fon vivant Ariftote fe fût fait chef d'un parti, & qu'il eût érigé dans le *Lycée* une fecte entièrement oppofée à la fienne. Il le comparait à ces enfans vigoureux qui battent leurs nourrices après avoir fucé leur lait.

L'auteur de tous ces bruits fi défavantageux à la réputation d'Ariftote, eft un certain Ariftonèxe que l'efprit de vengeance anima contre lui, au rapport de Suidas, parce qu'il ne l'eftimait pas autant que Théophrafte qu'il avait défigné pour être fon fucceffeur.

Il n'eft pas vraifemblable, comme le dit Ammonius, qu'Ariftote ait ofé chaffé Platon du lieu où il enfeignait, & que de fon vivant il ait formé une fecte contraire à la fienne. Le grand crédit de Chabrias & de Timothée, qui avaient été à la tête des armées & qui étaient parens de Platon, aurait arêté une entreprife fi audacieufe. bien loin qu'Ariftote ait ofé combattre la doctrine de Platon pendant qu'il vivait, nous voyons que

même depuis sa mort il en a toujours parlé dans des termes qui marquaient toute l'estime qu'il avait pour lui. Il est vrai que la secte Péripatéticienne est bien opposée à la secte Académique, mais on ne prouvera jamais qu'elle soit née avant la mort de Platon : si Aristote l'a abandonné, il n'a fait que jouir du droit des Philosophes, & l'amour de la vérité l'aura emporté chez lui sur l'amitié qu'il devait à son Maître. Si quelquefois il ne l'a pas assez ménagé, on doit le pardonner au feu de sa jeunesse, & à cette grande vivacité d'esprit, qui de tems en tems le faisait sortir des bornes d'une dispute modérée.

Platon, en mourant, laissa le Gouvernement de l'Académie à Spensippe son neveu : choqué de cette préférence, Aristote prit le parti de voyager, parcourut les principales Villes de la Grèce, & ne négligea rien de ce qui pouvait contribuer à son instruction. Ce fut alors que Philippe Roi de Macédoine, lui manda que son dessein était de le charger de l'éducation de son fils.

» Je rends moins graces aux Dieux, lui écri-
» vait-il, de me l'avoir donné, que de l'avoir
» fait naître pendant votre vie. Je compte
» que par vos conseils, il deviendra digne de
» vous & de moi «. *Aul. gell. lib. IX.* » Je dois
» le jour à mon père, répéta souvent dans
» la suite Alexandre le Grand, mais je dois à

» mon Précepteur l'art de me conduire : ſi je
» règne avec quelque gloire, je lui en ai toute
» l'obligation «.

Il y a apparence qu'Ariſtote demeura à la Cour de ce Prince juſqu'au moment où il porta la guerre en Aſie. Devenu inutile à ſon élève, le Philoſophe reprit le chemin d'Athènes qui le reçut avec la plus grande diſtinction, & qui lui donna le *Lycée* pour y fonder une nouvelle Ecole de Philoſophie. Quoique le ſoin de ſes études l'occupât beaucoup, il ne laiſſait pas d'entrer dans tous les mouvemens & dans toutes les querelles qui agitaient alors les divers Etats de la Grèce. On le ſoupçonne même de n'avoir pas ignoré la malheureuſe conſpiration d'Antipater qui fit empoiſonner Alexandre à la fleur de ſon âge, & au moment où ſes victoires ſemblaient lui promettre la conquête du monde entier.

Cependant Xénocrate qui avait ſuccédé à Spenſippe, enſeignait dans l'Académie la doctrine de Platon, & de ce moment, Ariſtote devint le rival de celui dont il avait été le diſciple. Il prit donc une route différente, & quoiqu'il n'ait point prétendu au caractère de Légiſlateur, il écrivit des Livres de Loix & de Politique, par oppoſition à ſon ancien Maître. Il obſerva à la vérité la méthode de la double doctrine, la ſeule qui de tous les tems fût en vogue dans l'Académie; mais avec moins de réſerve

réserve & de discrétion que ceux qui l'avaient précédé. Les Pythagoriciens & les Platoniciens faisaient de cette méthode même un secret à leurs écoles : mais il semble qu'Aristote ait eu envie de la faire connaître à tout le monde, en indiquant publiquement la distinction que l'on doit faire de ces deux genres de doctrine. Aussi parle-t-il sans détour & de la manière la plus dogmatique contre les peines & les récompenses d'une autre vie. La mort, dit-il, dans son Traité de Morale, est de toutes les choses la plus terrible ; c'est la fin de notre existence, & après elle, l'homme n'a ni bien à espérer, ni mal à craindre.

Dans sa vieillesse, Aristote fut atttaqué par un Prêtre de Cérès, qui l'accusa d'impiété & le conduisit devant les Juges. Comme cette accusation pouvait avoir des suites fâcheuses, le Philosophe jugea à-propos de se retirer secrètement à Chalcis. En vain ses amis voulurent l'arêter : empêchons, leur cria-t-il en partant, empêchons qu'on ne fasse une seconde injure à la Philosophie. La première, sans doute, était le supplice de Socrate qui pourrait être regardé comme un Martyr de l'unité de Dieu dans la loi de nature, s'il n'avait pas eu la faiblesse, pour complaire à ses Concitoyens, d'ordonner en mourant, qu'on sacrifiât un coq à Esculape.

On raconte diverſement la mort d'Ariſtote : les uns diſent que déſeſpéré de ne pouvoir deviner la cauſe du flux & du reflux qui ſe fait ſentir dans l'Euripe, il s'y précipita en diſant : *puiſqu'Ariſtote n'a jamais pu comprendre l'Euripe, que l'Euripe le comprenne donc lui-même.* D'autres rapportent qu'après avoir ſoutenu quelque tems ſon infortune & lutté contre la calomnie, il voulut finir comme Socrate & but de la ciguë : d'autres enfin aſſurent qu'il mourut de ſa mort naturelle, mais exténué par des veilles trop répétées, par un travail trop opiniâtre. Tel eſt le ſentiment d'Apollodore, de Denys d'Halicarnaſſe, de Cenſorin, de Laerce. On lit dans ce dernier, qu'Ariſtote avait une ſi grande ardeur pour l'étude, que lorſqu'il voulait repoſer, il tenait dans ſa main une ſphère d'airain appuyée ſur un baſſin, afin d'être réveillé par le bruit qu'elle ferait en y tombant.

Ariſtote, au moment de ſa mort, invoqua la cauſe univerſelle, l'Être ſuprême auquel il allait ſe rejoindre : les Stagiriens tranſportèrent ſon corps de Chalcis à Stagire & lui érigèrent un tombeau ſur lequel ils bâtirent un Autel, une eſpèce de Temple qu'ils appellèrent de ſon nom, afin qu'il fût un monument éternel de la liberté & des autres priviléges qu'Ariſtote leur avait obtenus, ſoit de Philippe, ſoit d'Alexandre.

Quoique la vie d'Ariſtote ait toujours été fort

tumultueufe, tant au Lycée qu'à la Cour du Roi de Macédoine, le nombre de fes Ouvrages eft cependant prodigieux. On en peut voir les titres dans Diogène Laerce, & plus correctement dans Jerôme Gémufæus Médecin & Profeffeur de Philofophie à Bâle, qui a compofé un écrit intitulé : *De Vitâ Ariftotelis & ejus Operum Cenfura ;* encore ne fommes-nous pas sûrs qu'ils y foient tous nommés : il eft même probable qu'il y en a eu plufieurs de perdus, puifque Cicéron cite dans fes Entretiens des paffages qui ne fe trouvent point dans ce qui nous refte d'Ariftote.

Quand les perfécutions de fes ennemis le forcèrent de quitter Athènes, il nomma Théophrafte pour fon fucceffeur & lui légua tous fes manufcrits. Ce dernier jouit toute fa vie d'une très-grande réputation : on comparait la douceur de fon éloquence à celle du vin de Lesbos qui était fa patrie : né doux & obligeant, il parlait avantageufement de tout le monde & rendait les fervices les plus effentiels, fur-tout aux Gens de Lettres : il favait faire valoir leur mérite, lorfqu'ils l'oubliaient, ou plutôt qu'ils femblaient l'ignorer par modeftie.

Pendant que Théophrafte fe diftinguait ainfi à Athènes, Sophocle fils d'Amphictide porta une loi par laquelle il était défendu à tous les Philofophes d'enfeigner publiquement fans une per-

miſſion expreſſe du Sénat & du peuple. La peine de mort était même décernée contre ceux qui n'obéiraient point à ce Règlement : indignés de cela, les Philoſophes laiſsèrent le champ libre aux Rétheurs contre leſquels un certain Philon qui avait été ami d'Ariſtote, compoſa bientôt une critique dans laquelle il faiſait l'apologie des Philoſophes retirés. Cette apologie fut attaquée par Démocharès homme accrédité & fils d'une ſœur de Démoſthène : mais il régnait tant de fiel dans cette ſatyre, l'Auteur y faiſait des Philoſophes, un portrait ſi odieux & ſi peu reſſemblant, que le peuple le condamna à une amende de cinq talens, & rappella ceux que la loi de Sophocle avait bannis de la République.

Théophraſte mourut, & le Lycée perdit beaucoup de ſon ancienne ſplendeur : cependant on continua toujours d'y enſeigner, & Démétrius de Phalère, Straton, ſurnommé *le Phyſicien*, Lycon, Ariſton de l'Iſle de Céa, Critolaüs & Diodore y donnèrent ſucceſſivement des leçons. Straton fut le ſeul qui fixa les regards de la Grèce, par les innovations qu'il fit dans le péripathéticiſme que les autres avaient adopté à la lettre.

Ariſtote deſtina ſes premiers Ouvrages à l'éducation du Prince qui lui avait été confié, & ces Ouvrages ſont ceux qui roulent ſur l'art Oratoire & ſur la Poétique : tous les deux ſont remplis

des idées les plus lumineuſes, & on les regarde encore aujourd'hui, comme des chefs-d'œuvre de goût & de Philoſophie. Les autres ſont abſolument étrangers à la matière que nous traitons; mais il n'en eſt pas de même de ſes règles ſur l'art Dramatique, & ſi le précis que nous allons en faire, remplit d'un côté le but que nous nous ſommes propoſés; de l'autre, il fera connaître le génie d'Ariſtote. C'eſt chez lui qu'Horace, Boileau, Vida ont puiſé ce qu'ils ont dit ſur le Théâtre, & ſes préceptes ſont la ſource de tous ceux que l'on a donnés depuis ſur le même objet.

COUP-D'ŒIL SUR LA POÉTIQUE D'ARISTOTE.

LA Poéſie, dit-il, dans ſon Chap. IV, ſemble devoir ſa naiſſance à deux choſes que la nature a miſes en nous. Nous avons tous pour l'imitation un penchant qui ſe manifeſte dès notre enfance. L'homme eſt le plus imitatif des animaux, c'eſt une des propriétés qui nous diſtingue d'eux. C'eſt par l'imitation que nous prenons nos premières leçons : enfin, tout ce qui eſt imité nous plaît : on peut en juger par les arts. Des objets que nous ne verrions qu'avec peine, s'ils étaient réels, des bêtes hideuſes, des cadavres; nous les voyons

avec plaisir dans un tableau, lors même qu'ils sont rendus avec la plus grande vérité. La raison est que, non-seulement les sages, mais tous les hommes en général ont du plaisir à apprendre, & que pour apprendre il n'est point de voie plus courte que l'image...... Le goût du chant & du rhythme ne nous étant pas moins naturel que celui de l'imitation. (Car il est évident que le vers fait partie du genre rhytmique.) Ceux qui dans l'origine se trouvèrent nés avec des dispositions particulières, firent des essais de génie, lesquels se dévelopant peu-à-peu, donnèrent naissance à la Poésie. Or, celle-ci en naissant suivit le caractère de ses Auteurs, & se partagea en deux genres. Ceux qui se sentaient portés aux genres nobles, peignirent les actions & les aventures des héros : ceux qui se sentaient portés vers les genres bas, peignirent les hommes méchans & vicieux & firent des Satyres, comme les premiers des Hymnes & des Eloges.

Nous n'avons rien dans ce second genre, qui soit plus ancien qu'Homère ; quoique, selon toute apparence, il y ait eu de ces Ouvrages avant lui. Mais à partir d'Homère, nous en avons, tels que son *Margités*, & d'autres dans lesquels on a employé l'ïambe qui est le vers propre à la Satyre, à laquelle même il a donné son nom, qu'elle porte encore aujourd'hui ; parce que c'était en vers ïam-

biques que les Poètes s'escrimaient les uns contre les autres : ainsi, dans l'origine, deux sortes de Poètes : les uns héroïques, les autres satyriques.

Comme Homère a donné le modèle des Poésies héroïques (je le cite seul, non-seulement parce qu'il a excellé, mais parce que ses imitations sont dramatiques.) Il a aussi donné la première idée de la Comédie, en peignant dramatiquement le vice, non en odieux, mais en ridicule. Car son *Margités* est à la Comédie, ce que l'*Iliade* & l'*Odyssée* sont à la Tragédie...... On sait par quels dégrés & par quels Auteurs la Tragédie s'est perfectionnée : il n'en est pas de même de la Comédie, parce que dans ses commencemens celle-ci n'attira pas la même attention..... On ne sait ni qui est l'inventeur des Masques & des Prologues, ni qui a augmenté le nombre des Acteurs, ni quelques autres détails : mais on sait que ce sont Epicharme & Phormis qui commencèrent à y mettre une action, (c'est donc à la Sicile qu'on doit cette partie) & que chez les Athéniens, Cratès fut le premier qui abandonna les actions personnelles, & qui traita les choses dans le général.

L'Epopée a suivi les traces de la Tragédie jusqu'au vers exclusivement, étant comme elle une imitation du beau par le discours : mais elle en diffère par sa forme, qui est le récit.... La Tra-

gédie tâche de se renfermer dans un tour de soleil, ou s'étend peu au-delà, & l'Epopée n'a point de durée déterminée, quoique dans les commencemens il en fût de même pour les Tragédies. Quant à leurs parties, elles sont les mêmes, à quelques accessoires près que l'Epopée n'a point. Par conséquent, qui saura ce que c'est qu'une bonne & une mauvaise Tragédie, saura de même ce que c'est qu'une Epopée. Tout ce qui est dans l'Epopée est dans la Tragédie; mais tout ce qui est dans la Tragédie n'est pas dans l'Epopée.

La Tragédie est l'imitation d'une action grave, entière, étendue jusqu'à un certain point, par un discours revêtu de divers agrémens, dont chacun dans les diverses parties où il s'employe, concourt à l'effet du Poëme, pour opérer, non par le récit, mais par la terreur & par la pitié, la purgation de ces mêmes passions.

Je dis un discours revêtu de divers agrémens, & ces agrémens sont le rhythme, le chant & le vers. Je dis dans ses diverses parties, parce qu'il y a des parties où il n'y a que le vers, & d'autres où il y a le vers & le chant musical.... Il se trouve nécessairement six choses dans toute Tragédie: la fable, les mœurs, les paroles, les pensées, le spectacle, le chant. La plus importante de ces parties est la composition de l'action: car la Tragédie est l'imitation, non des hommes, mais de

leurs actions, de leur vie, de ce qui fait leur bonheur ou leur malheur. Le bonheur de l'homme est dans l'action : la fin même est *action*, & n'est pas *qualité*. La qualité fait que nous sommes tels ou tels, mais ce sont les actions qui font que nous sommes heureux, ou que nous ne le sommes pas. Les Poètes Tragiques ne composent donc point leur action pour imiter le caractère & les mœurs; ils imitent les mœurs pour produire l'action; l'action est donc la fin de la Tragédie. Or, en toutes choses, la fin est ce qu'il y a de plus important : sans action, il n'y a point de Tragédie, il peut y en avoir sans mœurs. (J'appelle mœurs ce qui caractérise celui qui agit.) La plupart de nos Pièces modernes n'en ont point. C'est même le défaut assez ordinaire des Poètes comme des Peintres. Zeuxis était fort inférieur à Polignote en cette partie. Celui-ci excellait dans la peinture des mœurs, on n'en voit point dans les tableaux de Zeuxis. Il en est de même des paroles & des pensées : on peut coudre ensemble de belles maximes, des pensées morales, des expressions brillantes, sans produire l'effet de la Tragédie, & on le produira, si sans avoir rien de tout cela, on a une fable bien dressée & bien composée. Enfin, ce qu'il y a de plus touchant dans la Tragédie, les reconnoissances, les péripéties sont des

parties de l'action. Aussi ceux qui commencent réussissent-ils beaucoup mieux dans la diction & même dans les mœurs, que dans la composition de l'action. On peut en juger par les premières Tragédies. L'action est donc la base, l'ame de la Tragédie, & les mœurs n'ont que le second rang. Elles sont à l'action ce que les couleurs sont au dessin. Les couleurs les plus vives répandues sur une table, feraient moins d'effet qu'un simple crayon qui donne la figure. En un mot, la Tragédie imite des gens qui agissent. Elle est donc l'imitatrice de l'action.

La pensée a le troisième rang : elle consiste à faire dire ce qui est dans le sujet, ou ce qui convient au sujet. Cette partie se traite, ou dans le genre simple & familier, ou dans le genre oratoire. Autrefois c'était le familier, aujourd'hui c'est l'oratoire. Les mœurs sont ce qui fait sentir quel est le dessein de celui qui agit. Ainsi il n'y a point de mœurs dans les Pièces où on ne pressent point ce que veut ou ne veut pas celui qui parle. La pensée est ce qui indique ce qu'une chose est ou n'est point, ou plus généralement ce qui indique quelque chose.

La diction suit les pensées. J'entends par diction, l'interprétation des pensées par les mots. Elle a le même effet, soit en vers, soit en prose.

La cinquième partie eſt la *Mélopée :* c'eſt des agrémens de la Tragédie celui qui fait le plus de plaiſir.

Quant au ſpectacle dont l'effet ſur l'ame eſt ſi grand, ce n'eſt point l'affaire du Poète : la Tragédie ſubſiſte toute entière ſans la repréſentation & ſans le jeu des Acteurs.

Nous avons établi que la Tragédie eſt l'imitation d'une action *entière* & parfaite, & nous avons ajouté, *d'une certaine étendue*, car il y a des choſes qui ſont entières & qui n'ont point d'étendue.

J'appelle *entier* ce qui a un commencement, un milieu & une fin. Le commencement eſt ce qui ne veut rien avant ſoi, mais qui veut quelque choſe après. La fin au contraire eſt ce qui ne demande rien après ſoi, mais qui ſuppoſe néceſſairement, ou le plus ſouvent, quelque choſe avant ſoi. Le milieu eſt ce qui ſuppoſe quelque choſe avant ſoi & qui demande quelque choſe après. Ceux qui compoſent une Fable, ne doivent donc point la commencer, ni la finir au haſard, mais ſe régler ſur ces idées : venons à l'étendue.

Tout compoſé, appellé *beau*, ſoit animal, ſoit d'un autre genre, doit non-ſeulement être ordonné dans ſes parties, mais encore avoir une certaine étendue : car qui dit *beauté*, dit *grandeur* & *ordre.* Un animal très-petit ne peut être beau, parce qu'il faut le voir de près, & que les parties trop

réunies ſe confondent. Dun autre côté, un objet trop vaſte, un animal qui ſerait de mille ſtades, ne pourrait être vu que par parties, & alors on en perdrait l'enſemble. De même donc que dans les animaux & dans les autres corps naturels, on veut une certaine grandeur qui toutefois puiſſe être ſaiſie du même coup-d'œil, de même dans l'action d'un Poëme, on veut une certaine étendue, mais qui puiſſe auſſi être embraſſée tout-à-la-fois & faire un ſeul tableau dans l'eſprit.

Quelle ſera la meſure de cette étendue ? Si on la conſidère relativement aux Acteurs & aux Spectateurs, il eſt évident que l'art ne peut la déterminer. Par exemple, s'il fallait jouer cent Pièces en un jour, il faudrait bien alors prendre pour meſure la *Clepſydre* dont on dit qu'on s'eſt ſervi autrefois, je ne ſais en quel tems. Mais ſi l'on conſidère la nature même de la choſe, plus une Pièce aura d'étendue, plus elle ſera belle, pourvu qu'on puiſſe en ſaiſir l'enſemble, en un mot, elle aura l'étendue qui lui ſera néceſſaire pour que les incidens naiſſans les uns des autres néceſſairement ou vraiſemblablement, amènent la révolution du bonheur au malheur, ou du malheur au bonheur.

La Fable doit être une, non par l'unité du Héros, comme quelques-uns l'ont cru. Car de même que de pluſieurs choſes qui arrivent à un ſeul homme, on ne peut faire un ſeul évènement, de

même aussi de plusieurs actions que fait un seul homme, on ne peut en faire une seule action. Ceux qui ont fait des *Héracléïdes*, des *Théséïdes*, ou d'autres Poëmes semblables, étaient donc dans l'erreur. Ils ont cru, parce qu'Hercule était un, que leur Poëme l'était aussi.

Homère si supérieur en tout aux autres Poètes, l'a encore été dans cette partie, où il a jugé mieux qu'eux, soit par la science de l'art, soit par son bon sens naturel. Il s'est bien gardé d'employer dans son *Odyssée* toutes les aventures d'Ulysse, comme sa folie simulée, sa blessure au mont Parnasse, dont l'une n'est liée à l'autre ni nécessairement, ni vraisemblablement : mais il a rapproché tout ce qui tenait à une seule & même action, & il a composé un Poëme. Il a suivi la même méthode dans son *Illiade*.

De même donc que dans les autres arts imitateurs, l'imitation est une quand elle est d'un seul objet; il faut donc dans un Poëme, que la Fable soit l'imitation d'une seule action, que cette action soit entière, & que les parties en soient tellement liées entr'elles, qu'une seule transposée ou retranchée, ce ne soit plus un tout, ou le même tout. Car tout ce qui peut être dans un tout, ou n'y être pas sans qu'il y paraisse, n'est point partie de ce tout.

D'après ce que nous venons de dire, il est

évident que l'objet du Poète eſt, non de traiter le vrai comme il eſt arrivé, mais comme il a dû arriver, & traiter le poſſible ſelon le vraiſemblable ou le néceſſaire. La différence du Poète & de l'Hiſtorien n'eſt point en ce que l'un parle en vers, l'autre en proſe. Les écrits d'Hérodote mis en vers ne feraient toujours qu'une hiſtoire : ils diffèrent en ce que l'un dit ce qui a été fait, & l'autre ce qui a pu, ou dû être fait. C'eſt pour cela que la Poéſie eſt plus philoſophique & plus inſtructive que l'Hiſtoire. Celle-ci peint les choſes dans le particulier, la Poéſie les peint dans le général. J'appelle *général* ce qu'un homme quelconque, d'un caractère donné, peut ou doit dire, ou faire, ſelon la vraiſemblance, ou le néceſſaire que la Poéſie a eu en vue lorſqu'elle impoſe les noms de l'hiſtoire : *le particulier* eſt ce qu'a fait Alcibiade, ou ce qu'on lui a fait....... Ce n'eſt pas une néceſſité que les ſujets ſoient tirés des hiſtoires connues : il ſerait même ridicule de l'exiger, par la raiſon évidente que les hiſtoires connues ne le ſont que du petit nombre, & que les Pièces font le même plaiſir à tous.

Il ſuit de-là qu'un Poète eſt Poète, plus par la compoſition de l'action, que par celle des vers, puiſqu'il n'eſt Poète que par ce qu'il imite, & que ce ſont des actions qu'il imite. Il ne le ſerait toutefois pas moins quand l'action ſerait vraie, parce que

rien n'empêche que le vrai ne ſoit vraiſemblable, qui ſeul fait & conſtitue le Poète.

Parmi les Fables, ou actions ſimples, les Epiſodes ſont les moins bonnes : j'entends par Fables épiſodiques celles dont les parties ne ſont liées entr'elles, ni néceſſairement, ni vraiſemblablement : ce qui arrive aux Poètes médiocres par leur faute, & aux bons, par celle des Comédiens. Pour faire à ceux-ci des rôles qui leur plaiſent, on étend une Fable au-delà de ſa portée, les liaiſons ſe rompent, & la continuité n'y eſt plus.

Le but du Poète, quand il compoſe ſa Fable, c'eſt d'exciter la terreur & la pitié : ainſi la Tragédie ne doit point préſenter des perſonnages vertueux qui d'heureux deviendraient malheureux; cela ne ſerait ni pitoyable ni terrible, mais odieux : ni des perſonnages méchans qui de malheureux deviendraient heureux, c'eſt ce qu'il y a de moins tragique. La pitié naît du malheur non mérité, & la terreur, du malheur trop voiſin de nous : celui du méchant n'a rien de pitoyable, ni de terrible.

Il faut donc que le perſonnage ne ſoit, ni trop vertueux, ni trop juſte, & qu'il tombe dans le malheur, non par un crime atroce, ou une méchanceté noire, mais par quelque faute, ou erreur humaine qui le précipite du faîte des grandeurs & de la

prospérité, comme Œdipe, Thyeste, & les autres personnages célèbres de familles semblables.

C'est à tort qu'on blâme Euripide de ce que la plupart de ses Pièces se terminent au malheur. Il est dans les principes. La preuve est que sur la scène & à la représentation, celles qui se terminent au malheur, paraissent toujours, toutes choses égales d'ailleurs, plus tragiques que les autres. Aussi Euripide, quoiqu'il ne soit pas toujours heureux dans la conduite de ses Pièces, est-il regardé comme le plus tragique de Poètes.

On peut produire le terrible & le pitoyable par le Spectacle, on le tire du fond même de l'action. Cette seconde manière est préférable à la première, & marque plus de génie dans le Poète. Il faut que la fable soit tellement composée, qu'en fermant les yeux, & à en juger seulement par l'oreille, on frissonne, on soit attendri sur ce qui se fait. C'est ce qu'on éprouve dans l'Œdipe. Quand c'est l'effet du Spectacle, l'honneur en appartient à l'Ordonnateur du Théâtre, plutôt qu'à l'art du Poète : mais ceux qui par le Spectacle produisent l'effrayant au lieu du terrible, ne sont plus dans le genre. La Tragédie ne doit point donner toutes sortes d'émotions, mais celles-là seulement qui lui sont propres.

Puisque c'est par la pitié & par la terreur que le

le Poète tragique doit produire le plaiſir, il s'enſuit que ces émotions doivent ſortir de l'action même, & cette action doit ſe faire par des perſonnes amies entr'elles, ou ennemies, ou indifférentes. Qu'un ennemi tue ſon ennemi, il n'y a rien qui excite la pitié, ni lorſque la choſe ſe fait, ni lorſqu'elle eſt prête à ſe faire; il n'y a que le moment de l'action; il en eſt de même des perſonnes indifférentes. Mais ſi le malheur arrive à des perſonnes qui s'aiment; ſi c'eſt un frère qui tue, ou qui eſt au moment de tuer ſon frère, un fils ſon père, une mère ſon fils, un fils ſa mère, ou quelque choſe de ſemblable, c'eſt alors qu'on eſt ému; & c'eſt à quoi doivent tendre les efforts du Poète; il faut donc bien ſe garder de changer les fables reçues; je veux dire qu'il faut que Clytemneſtre périſſe de la main d'Oreſte, comme Eriphile de celle d'Alcméon.

Quant à ce qui concerne les mœurs, il y a quatre points à obſerver. Il faut 1°. quelles ſoient bonnes. Nous avons dit qu'il y a des mœurs dans un Poëme, lorſque le diſcours ou la manière d'agir d'un perſonnage font connaître qu'elle eſt ſa penſée, ſon deſſein. Les mœurs ſont bonnes, quand le deſſein eſt bon; elles ſont mauvaiſes quand le deſſein eſt mauvais. Cette bonté de mœurs peut être dans tout ſexe & dans toute condition: une

femme peut être bonne, même une esclave; quoique d'ordinaire les femmes qu'on met sur les Théâtres, soient plus mauvaises que bonnes, & que les esclaves soient toujours mauvais.

Il faut, en second lieu, que les mœurs soient convenables. La bravoure est un caractère de mœurs, mais elle ne convient point à une femme qui ne doit être ni brave, ni hardie.

Troisièmement, elles seront ressemblantes, car c'est autre chose que d'être bonnes & convenables.

Enfin elles seront égales, & si le personnage imité a pour caractère l'inégalité, en traitant ce caractère, on le fera également inégal. (M. Racine le fils a dévelopé cet article d'une manière très-agréable, & dans un moment nous en dirons quelque chose.)

Dans la peinture des mœurs, continue Aristote, le Poète doit toujours avoir devant les yeux, ainsi que dans la composition de la fable, le nécessaire & le vraisemblable, & se dire à tout moment à lui-même: est-il nécessaire, est-il vraisemblable que telle chose arrive après telle autre?

Il suit de là évidemment que les dénoûmens doivent sortir du fond même du sujet, & non se faire par machine comme dans Médée, ou dans le retour des Grecs de la *petite Illiade.* On peut faire usage de la machine pour ce qui est hors du drame, qui est arrivé dans l'action, que nul homme

ne peut ſavoir ; ou pour ce qui doit arriver après, & qui a beſoin d'être annoncé ou prédit ; car la croyance des hommes eſt que les Dieux voient tout.

La Tragédie étant l'imitation du meilleur, les Poètes doivent ſuivre la pratique des bons peintres qui font les portraits reſſemblans, & toutefois plus beaux que les modèles. Lors donc qu'un Poète aura à peindre des hommes ou trop ardens, ou trop timides, ou d'autres mœurs pareilles, loin de charger encore le défaut il le rapprochera de la vertu, comme Homère & Agathon ont fait de leur Achille. (*L'Abbé le Batteux dans les quatre Poétiques.*)

De ces divers objets renfermés dans autant de chapitres, Ariſtote paſſe aux reconnaiſſances dont il diſtingue quatre eſpèces.

La première qui ſe fait par les ſignes, ou naturels, comme la lance empreinte ſur le corps des Thébains nés de la terre, & l'étoile ſur celui de Thyeſte dans la Pièce de Carcinus, ou accidentels, ſoit inhérens au corps, comme les cicatrices ; ſoit détachés du corps, comme les colliers, les bracelets, &c.

La ſeconde eſt de celles qui ſont imaginées par le Poète. Ainſi dans Euripide, Oreſte reconnaît ſa ſœur par le moyen d'une lettre.

La troiſième ſe fait par le ſouvenir, c'eſt-à-dire, lorſqu'à la vue d'un objet on éprouve quelqu'affec-

tion marquée ; comme dans les *Cypriaques* de Dicéogène, où le Héros laiſſe échaper des larmes à l'aſpect d'un tableau.

La quatrième ſe fait par le raiſonnement, comme dans l'*Iphigénie* de Polyides où Oreſte dit : *ma ſœur a été immolée, je vais donc l'être comme elle.*

De ces reconnaiſſances, la meilleure eſt celle qui naît de l'action même & qui frappe par ſa vraiſemblance comme dans l'*Œdipe* de Sophocle & dans l'*Iphigénie* d'Euripide. Dans l'état où eſt cette Princeſſe, il eſt tout ſimple qu'elle veuille donner des lettres pour Oreſte.

Après cette première eſpèce de reconnaiſſance, la plus naturelle eſt celle de raiſonnement, mais ſi la vie de l'Interlocuteur ne tient plus qu'à ce raiſonnement, il faut le réduire en très-peu de mots, ſans quoi la reconnaiſſance languira. L'action du perſonnage qui eſt prêt à frapper, doit être plus prompte que celle de celui qui veut parler, & voilà peut-être ce qui rend le dénoûment un peu froid dans l'*Iphigénie* que l'on donne actuellement à l'Opéra. Le poignard y eſt ſuſpendu trop long-tems ſur la tête d'Oreſte, & nous croyons que l'on aurait remédié à ce défaut en coupant les paroles de ce Prince, & en faiſant dire ſeulement un mot à Iphigénie, de l'inſtant qu'elle a entendu prononcer ſon nom.

ORESTE, *au pied de l'Autel.*

Ma sœur Iphigénie !....

IPHIGÉNIE, *laissant tomber le poignard.*

Sa sœur !....

ORESTE.

Ce fut ainsi que tu perdis la vie !

Peut-être même le Chœur pourrait-il s'unir à la Princesse, & dire en même-tems, ou immédiatement après elle. *Sa sœur !* le mot d'*Aulide* ne s'y trouve point, mais il n'y est nullement nécessaire, & les seuls qui portent coup dans cette situation, sont ceux de *sœur* & d'*Iphigénie* : du reste, ce n'est point l'envie de critiquer qui nous dicte cette idée, mais l'intérêt que nous prenons à l'Ouvrage rempli d'ailleurs de véritables beautés.

Nous nous permettrons encore d'observer que le costume des Acteurs n'est pas régulier, que les Prêtresses de Diane n'avaient sur leurs robes ni or, ni argent ; que ces robes étaient taillées avec la plus grande simplicité, & qu'elles formaient plusieurs plis sur le sein, au moyen d'une ceinture qui les assujettissait. Cette ceinture était le seul ornement de ces Prêtresses, ainsi que le croissant qui retenait un voile dont une partie leur couvrait la tête.

A l'égard des *Furies*, que l'on jette un coup-d'œil

ſur celles dont nous avons préſenté l'eſquiſſe, & l'on verra que la manière dont on les habille à l'Opéra, eſt encore loin de la vérité.

Il eſt également déplacé de voir arriver Thoas avec le ſabre au côté : ni les Grecs, ni les Thraces n'en portaient chez eux. Thoas en a beſoin au quatrième Acte, mais n'a t-il pas le tems de le prendre, puiſque l'on court l'inſtruire de ce qui ſe paſſe : il reviendrait armé, & n'en produirait que plus d'effet.

C'eſt en donnant les deſſins des vrais Coſtumes que nous répondrons ſucceſſivement à pluſieurs remarques qui nous reſtent à faire, & pour le moment, nous nous contenterons de dire un mot du Temple de Diane. Il n'était ni doré, ni azuré, mais ruſtique : dans le fond s'élevait l'Autel dont le cintre était garni des têtes & des oſſemens des Grecs qui y avaient été immolés. Ces têtes & ces oſſemens auraient pu déplaire, mais ne pouvait-on pas y ſubſtituer des dépouilles, telles que des armures, des caſques, des boucliers &c. . . . . Ces dépouilles & le ton ſauvage du reſte de l'édifice auraient répandu une couleur plus ſombre ſur l'Acte entier, qui par cette ſeule attention n'en ſerait devenu que plus intéreſſant. C'eſt la réunion de tous les moyens qui produit les grands effets, & la moindre négligence les diminue, ou les détruit.

Nous avons vu avec plaisir que l'on n'a point cherché à introduire dans cet Opéra des Ballets & des Fêtes inutiles, mais en même-tems, nous croyons que l'on n'aurait pas dû en retrancher le Spectacle qui est attaché au sujet. Pourquoi Oreste vient-il en Tauride ? Pour enlever la Statue de Diane, tel est l'ordre des Dieux ; il doit le remplir, & emporter cette Statue avec d'autant plus de pompe, qu'il a retrouvé sa sœur, qu'il a sacrifié le tyran, & qu'il est suivi des compagnes de la Prêtresse, qui depuis long-tems soupiraient comme elle après leur patrie.

Pour en revenir aux effets, Aristote dit avec raison que lorsque le Poète a composé sa Fable, ou qu'il écrit, il doit se mettre à la place du Spectateur : voyant alors son Ouvrage dans le plus grand jour, & comme s'il était témoin de ce qui se fait, il sentira mieux ce qui convient, ou ce qui ne convient pas. Il faut encore, autant qu'il est possible, qu'il soit Acteur en composant. L'expression de celui qui est dans l'action est toujours plus persuasive : on s'agite avec celui qui est agité, on souffre, on s'irrite avec celui qui souffre, qui est irrité ! C'est pour cela que la Poésie demande une imagination vive, ou une ame susceptible de fureur. L'une peint fortement, l'autre sent de même. En adoptant cette manière, l'Auteur puisera ses couleurs dans la vérité, & ses personnages seront

toujours ce qu'ils doivent être. Ecoutons M. Racine, & nous verrons que c'eſt un des points les plus eſſentiels dans un Ouvrage dramatique.

IMITATION DES MŒURS.

» Les peintres qui ne parlent qu'aux yeux, ne peuvent nous faire reconnaître les perſonnes dont ils imitent la reſſemblance que par les traits de leurs viſages, & par leurs habillemens : c'eſt par-là qu'ils nous apprennent leur âge, leur ſexe, leur condition, leur pays, leur ſiècle, & qu'ils nous font même quelquefois entrevoir leurs paſſions. Les Poètes qui parlent à l'eſprit, doivent nous les faire connaître à fond par leur manière d'agir, c'eſt-à-dire, par leurs mœurs, & nous en montrer une vraiſemblance entière en imitant la nature, ce grand modèle qu'Horace leur recommande toujours d'avoir devant les yeux.

Reſpicere exemplar vitæ, morumque jubebo
Doctum imitatorem & veras hinc ducere voces.

On diſtingue les mœurs particulières des générales : les particulières ſont celles qui ſont propres à chacun de nous en particulier, & que nous tenons du tempérament, ou de l'éducation. Les générales ſont celles que nous donnent communément l'âge, le ſexe, la condition, le pays & le ſiècle.

L'imitation des mœurs particulières ne demande

pas de longues réflexions : les perſonnages que le Poète introduit, ou ſont connus, ou ne le ſont pas. Il eſt le maître des mœurs des derniers, pourvu qu'il leur conſerve juſqu'à la fin celles qu'ils leur a données d'abord, ſans quoi il pécherait contre la vraiſemblance, de même qu'il pécherait contre la vérité s'il donnait à ceux qui ſont connus, des mœurs différentes de celles que tout le monde ſait qu'ils ont eues. Les Auteurs des Romans, qui ont le privilége de ne ſuivre aucune règle, ne font nulle attention à celles-ci, & donnent les mœurs françaiſes également à tous les Héros anciens & modernes. Les Poètes ont plus de reſpect pour la vérité, parce qu'on ne peut la violer ſans deſſein, & que la faute d'un Auteur qui s'en écarte eſt auſſi viſible que celle d'un Peintre qui ne rend aucuns des traits de la perſonne qu'il a voulu peindre.

Les Poètes ont ſouvent péché en ne ſoutenant pas juſqu'au bout les mœurs qu'ils avaient données à leurs perſonnages ; c'eſt une faute qu'Ariſtote reproche avec raiſon à Euripide dans ſon *Oreſte* & dans ſon *Iphigénie en Aulide.* Dans la première, Ménelas qui arrive lorſque l'on va condamner à la mort le Prince ſon neveu, paraît plein de courage & prêt à le ſoutenir ; mais bientôt démentant ce premier caractère, il parle en homme timide, & abandonne Oreſte. Iphigénie

allant à l'Autel avec joie, & regardant la mort comme le ſalut de la patrie, n'eſt plus cette même Iphigénie qui un moment auparavant s'était jettée aux genoux de ſon père pour lui demander la vie. Des changemens ſi prompts ſont contraires à la nature, parce que le cœur ne change pas en un moment. On ne doit pas s'attendre que la Rodogune de Corneille, Princeſſe qui, par ſon caractère vertueux, ſert de contraſte à Cléopâtre, propoſe aux deux frères l'aſſaſſinat de leur mère: Corneille s'efforce envain de la juſtifier, en avouant que quand même elle ſerait condamnable, elle mériterait grace par l'embarras dans lequel elle jette ces deux Princes, & par le trouble qu'elle produit; il n'eſt point de beauté contre la vraiſemblance, & une pareille propoſition ne peut ſortir de la bouche d'une perſonne eſtimable. L'Auteur d'*Athalie* a bien ſenti qu'il démentirait le caractère de cette Reine, s'il la rendait ſuſceptible de compaſſion: la première vue de Joas excite en elle ce ſentiment; mais à peine s'en apperçoit-elle, qu'elle ſe hâte de l'étouffer.

La douceur de ſa voix, ſon enfance, ſon âge,
Font inſenſiblement à mon inimitié
Succéder.... Je ſerais ſenſible à la pitié!

Ce reproche qu'elle ſe fait la rend à elle-même.

Au dernier Acte de *Britannicus*, Néron ne

paraît plus ce qu'il était au commencement de la Pièce, quand ſon nouvel amour lui fait craindre

Octavie, Agrippine, Burrhus,
Sénèque, Rome entière & trois ans de vertus.

Il conſentait alors à voir ſa mère, il répondait à ſes plaintes, la contentait en apparence, & ſe laiſſait attendrir par les remontrances de Burrhus. Au dernier Acte, il quitte Agrippine qu'il a malheureuſement rencontrée, ſans répondre à ſes reproches, ſans daigner ſe juſtifier. Quand il ſort, en diſant: *Narciſſe, ſuivez-moi*, il fait voir qu'il n'écoute plus ni remontrances, ni remords, & qu'il s'eſt entièrement livré à l'affreux Miniſtre de ſes déſirs. Mais ce changement a été préparé dès le commencement de la Pièce, ou plutôt, Néron n'eſt point changé, il ceſſe ſeulement de ſe déguiſer. Il avait voulu juſques-là cacher la noirceur de ſon caractère, tromper ſa mère & ſon Gouverneur; mais après la trahiſon qu'il vient de commettre, il n'a plus rien à ménager, & ce crime a ouvert le paſſage à tous les autres crimes dont il renfermait en lui les ſemences.

Je ne m'étendrai pas davantage ſur l'imitation des mœurs particulières: celle des mœurs générales fournit plus de réflexions, & je commence, avant que d'y entrer, par établir deux principes qui ſerviront de réponſe à pluſieurs queſtions qu'elles feront naître.

1°. On ne peut imiter que les objets connus. Les Poètes anciens n'ont pu repréſenter que les mœurs de leur tems. Ceux qui aujourd'hui trouvent ces mœurs groſſières, ne doivent pas, pour cela, moins eſtimer les Poètes qui n'avaient pas d'autres objets devant les yeux.

2°. Quand les Poètes connaiſſent des défauts dans les objets qu'ils imitent, ils peuvent les adoucir, pourvu qu'ils ne perdent pas la reſſemblance. Ils le doivent même ſuivant la première règle de leur art, qui eſt de plaire.

Le premier de ces principes eſt inconteſtable, & le ſecond ne l'eſt pas moins, en ne l'appliquant qu'aux imitations nobles & ſérieuſes, ne prétendant pas parler de celles de la Comédie qui ſuit d'autres principes, parce que ſon objet eſt de montrer le ridicule des hommes.

MŒURS DE L'AGE.

Ces deux principes établis, je commence par la différence que l'âge apporte à nos mœurs; & comme celles de l'âge viril ſont les mœurs ordinaires, je n'ai à parler ici que de celles de l'enfance & de la vieilleſſe.

Les mœurs de l'enfance trouvent rarement place dans les Ouvrages ſérieux. Les Anciens aimaient cependant à voir ſur le Théâtre des enfans qui, même ſans proférer une ſeule parole, les atten-

driſſaient par leur ſeule préſence. Iphigénie en ſe jettant aux genoux de ſon père, excite le petit Oreſte à joindre ſes larmes aux ſiennes. Ajax, avant de ſe tuer, prend ſon fils entre ſes bras, & lui fait des adieux où règnent la tendreſſe & le déſeſpoir. Quel ſpectacle tragique de voir Œdipe qui, après s'être crevé les yeux, paraît ſur le Théâtre avec ſes enfans qu'il cherche pour les embraſſer, & Créon contraint de les lui arracher. Je ne ſais par quelle timidité nos Poètes craignent ordinairement d'orner notre Théâtre de ces Acteurs muets dont la ſeule vue augmente le trouble & la compaſſion? La Scène dans laquelle Andromaque prête à mourir, recommande ſon fils à ſa Confidente, ne ſerait-elle pas plus touchante ſi ce fils y était préſent, & qu'Andromaque lui dît en le ſerrant entre ſes bras, & le baignant de ſes larmes :

O mon fils ! que tes jours coûtent cher à ta mère !

Ce même Aſtyanax produit un effet admirable dans la *Troade* de Sénèque le Tragique, quand ſa mère l'appellant du tombeau où elle l'a caché, s'écrie :

Huc è latebris procede tuis
Flebile matris furtum miſeræ !

Lui ordonne de ſe jetter aux pieds d'Ulyſſe, d'oublier Hector & ſes ayeux ; & s'il eſt encore

trop jeune pour ſentir ſes malheurs, d'imiter du moins les pleurs de ſa mère.

Si tua nondum funera ſentis,
Matris fletus imitare tuæ.

Les Anciens font auſſi quelquefois parler des enfans dans leurs Tragédies, mais toujours en peu de mots, & pour exprimer leur crainte, ou leur douleur, ſentimens conformes à cet âge. Les enfans d'Alceſte mourante l'environnent, & dans le moment qu'elle rend les derniers ſoupirs, l'un d'eux s'abandonne aux pleurs en montrant à ſon père ce viſage dont la mort s'eſt emparée. Joas dans *Athalie*, dit deschoſes plus relevées, mais qui ne paſſent point la portée de ſon âge. Il a été élevé dans le Temple, & par des Prêtres. L'Hiſtoire Sainte dont il eſt rempli, lui fournit ſes réponſes; & quand aux offres de la Reine qui lui propoſe de le mener dans ſon Palais, de lui montrer ſa gloire, & de l'adopter pour ſon fils, il répond : *quel père je quitterais !* & ajoute avec embarras : *pour quelle mère !* On reconnaît avec plaiſir la naïveté d'un âge dont Boileau dit ſi bien :

Tout plaît dans un enfant dont la langue ſans fard
A peine du filet encor débaraſſée
Sait d'un air innocent bégayer ſa penſée.

L'âge qui ſuit l'enfance eſt trop imprudent pour fournir de nobles imitations, & la nature n'eſt

pas aſſez gracieuſe dans la vieilleſſe, pour être exactement imitée. Il faut néceſſairement la peindre du beau côté. Un vieillard amoureux eſt auſſi ridicule dans l'imitation poëtique que dans la vérité. Lorſque le Grand-Viſir dans *Bajazet*, parle d'épouſer Athalide, il écarte de lui le ſoupçon de l'amour :

Voudrais-tu qu'à mon âge,
Je fiſſe de l'amour le vil apprentiſſage?
Qu'un cœur qu'ont endurci la fatigue & les ans,
Suivît d'un vain plaiſir les conſeils imprudens?

Il eſt vrai que Mithridate *cache ſes cheveux blancs ſous trente diadêmes*; mais il traîne après lui une paſſion dont il rougit. Il avoue qu'au lieu de s'armer contre les poiſons, il eût dû plutôt :

Ne point laiſſer remplir d'ardeurs empoiſonnées
Un cœur déja glacé par le froid des années.

Il s'accuſe le premier de ſa faibleſſe.

Un cœur nourri de ſang & de guerre affamé,
Malgré le faix des ans & du ſort qui l'opprime,
Traîne par-tout l'amour qui l'attache à Monime.

Et c'eſt en s'accuſant lui-même qu'il mérite qu'on le plaigne & qu'on l'excuſe.

MŒURS DU SEXE.

Puiſque la faibleſſe de l'âge rend nos mœurs moins vigoureuſes dans la vieilleſſe, la faibleſſe

du sexe doit aussi rendre celles des femmes moins parfaites : la délicatesse de leurs fibres & la frivole éducation qu'on leur donne, causent en elles une mollesse qui les rend moins propres à soutenir les inclinations fortes & égales. C'est apparemment ce qu'a entendu Aristote quand il ose avancer comme un principe certain, *qu'elles sont communément plutôt mauvaises que bonnes.* On peut interpréter favorablement la pensée de ce Philosophe, & ne pas croire qu'il ait voulu dire que les femmes sont communément plus portées au vice qu'à la vertu.

Il est vrai qu'on a remarqué qu'Euripide en avait introduit sur le Théâtre, plus de criminelles que de vertueuses, qu'il affecte d'orner ses Tragédies de plusieurs invectives contre elles, & que ce fut cet acharnement qui lui fit donner le titre d'ennemi des femmes : ce titre cependant ne prouve pas sa haine véritable, puisqu'au rapport d'Athénée, il n'était leur ennemi que sur le Théâtre. Sophocle les a plus épargnées ; mais elles n'en seront pas plus contentes lorsqu'on lui fait répondre à quelqu'un qui lui en demandait la raison : *je les représente telles qu'elles doivent être, & Euripide les représente telles qu'elles sont.* Elles seront encore moins contentes d'Aristophane qui, même dans la Comédie où il leur livre Euripide pour être jugé par elles, les noircit des accusations les plus

plus atroces. Il faut avouer que les Poètes de tous les tems & de toutes les nations ſemblent s'être réunis contre elles, & notre Théâtre ne leur eſt pas plus favorable que celui de la Grèce.

Elles pourront répondre que les hommes les ont attaquées d'autant plus lâchement, qu'elles ne peuvent ſe défendre : que cependant Euripide, leur plus cruel ennemi, doit une de ſes belles Pièces à *Alceſte* la gloire de leur ſexe ; que ſi l'on veut examiner à la rigueur les hommes qui paraiſſent ſur le Théâtre, le nombre des vicieux l'emportera ſur le nombre des vertueux, & que les *Burrhus* ſont encore plus rares que les *Pénélopes* ; qu'enfin, quelqu'injurieux que ſoient les portraits que les hommes ont faits d'elles, elles ſont le plus grand ornement de leurs Ouvrages. Il ſemble en effet qu'on ne puiſſe s'en paſſer, & je ne connais de Tragédie intéreſſante ſans perſonnage de femme, que le *Philoctète* de Sophocle. Les Poètes épiques ont été juſqu'à les faire paraître dans les combats ; mais quoique l'Hiſtoire ait rendu quelques femmes célèbres dans les armes, Homère a coutume de les renvoyer à leurs fuſeaux.

On en a vu auſſi qui ſe ſont diſtinguées dans les Sciences, ce qui n'empêche pas qu'Euripide n'ait péché contre la vraiſemblance en leur faiſant

débiter ſouvent des diſcours dignes de Socrate. Les ſavantes, comme les guerrières, ne doivent paraître ni dans les Poëmes épiques, ni dans les Tragédies, parce qu'on peut toujours leur dire ce que Jupiter dit à Vénus, en ſouriant de la bleſſure qu'elle avait reçue de Diomède.

Contentez-vous des jeux, des ris & des appas,
Preſidez aux amours & laiſſez les combats.

MŒURS DE LA CONDITION.

Relativement aux mœurs propres à chaque condition, on conçoit aiſément que la nobleſſe, ou la baſſeſſe des ſentimens dépend de la nobleſſe, ou de la baſſeſſe de la naiſſance, à cauſe de la différence de l'éducation. Un Eſclave parle en Eſclave, un Roi parle en Roi. Euripide s'eſt encore écarté de cette règle, quand il fait prononcer par la Nourrice de Phèdre des raiſonnemens philoſophiques qui étant étrangers dans la bouche d'une femme, le ſont encore plus dans celle d'une nourrice. C'eſt avec plus de vraiſemblance que le Poète Français lui fait débiter une morale fauſſe & triviale ſur le pouvoir de l'amour, & la rend coupable de l'horrible calomnie qui perd Hippolyte. Cela n'étonne pas dans une femme à qui la naiſſance n'a donné que des inclinations baſſes & ſerviles. Narciſſe, né dans l'eſclavage, eſt un digne Miniſtre des paſſions de Néron : la perfidie & la

lâche complaiſance ſont des mœurs convenables à un homme ſorti des fers.

Mœurs des Pays.

Si nos mœurs dépendent du ſexe, de l'âge, de la condition, elles dépendent auſſi de l'air que nous reſpirons ; & lorſqu'un caractère eſt reconnu pour le caractère commun d'une nation, les Poètes doivent s'y conformer. On a eu droit de railler Campiſtron, moins comme Plagiaire de deux vers de Britannicus, que pour le mauvais uſage qu'il fit de ſon vol en mettant ces deux vers dans la bouche d'Alcibiade.

Je répondrai, Seigneur, avec la liberté
D'un Grec qui ne ſait pas farder la vérité.

Burrhus avait raiſon de dire à Agrippine :

Je répondrai, Madame, avec la liberté
D'un ſoldat qui ſait mal farder la vérité.

Un Soldat, & un Soldat Romain, n'eſt point fait aux détours du menſonge, & parle à la Cour comme dans le Camp; mais un Grec, & l'un des principaux d'une nation qui a mérité l'épithète de menteuſe, *Græcia mendax*, peut-il ſe prévaloir de ſa patrie ?

L'extrait de cette diſſertation & ceux que nous donnerons dans la ſuite, ne feront peut-être pas du goût de tous nos Lecteurs; mais nous les prions

de considérer que nous travaillons pour les gens de Lettres comme pour les amateurs, & qu'en présentant ces faits historiques, nous devons donner un précis des objets qui concernent l'Art dramatique. Nous en avons fait la promesse, & nous la remplirons, en observant seulement de ne jetter qu'un coup-d'œil rapide sur les Ouvrages didactiques, dont nous n'offririons que la substance.

HOMÈRE.

Nous avons dit que nos Anciens ont puisé dans ses Ecrits la première idée des Pièces dramatiques, & nous aurions donné plutôt l'article qui le concerne, si nous n'avions craint d'altérer l'ordre des faits que nous avions à citer. Le père du Théâtre doit occuper une place dans cette Histoire, & nous terminerons notre Volume par les détails qu'Hérodote d'Halicarnasse nous a laissés sur la naissance & sur la vie de cet homme illustre qui a existé 168 ans après la guerre de Troye. Voici de quelle manière il en parle.

Alors que l'on fonda Cume, Ville d'Eolie, il y aborda des gens de toutes les nations, & particulièrement beaucoup d'habitans de Magnésie, contrée de la Thessalie. Du nombre de ces derniers était Mélanope à qui son père Ithagène avait laissé une fortune honnête. Fixé dans cette nouvelle demeure, il y épousa la fille d'Omyrétès,

que la mort lui enleva peu d'années apès son mariage : lui-même ne survécut pas long-tems à cette perte, & en mourant, il pria son ami Cléanax de veiller sur Crithéis, l'unique enfant qu'il avait eu de sa femme. Crithéis grandit, se laissa séduire, devint grosse, & ne put cacher cet accident à son Tuteur qui, après l'avoir accablée des reproches les plus amers, prit le parti de la dérober à la honte publique. Dans ce tems-là même, la colonie de Cume faisait construire dans le Golphe une autre Ville que Thésée, l'un des premiers Thessaliens qui était abordé dans le pays, appella Smyrne, du nom de sa femme dont il voulait éterniser la mémoire. Cléanax y conduisit secrettement Crithéis qui un jour étant sortie des remparts pour assister à une fête que l'on devait célébrer dans la campagne, fut prise des douleurs de l'enfantement, sur les bords du fleuve Mélèthe, & y accoucha d'Homère que, par cette raison, elle nomma Mélésigènes. Sans secours & sans bien, Crithéis nourrit son fils du travail de ses mains, & à mesure que ses facultés se dévelopèrent, elle mit tout en œuvre pour lui donner une sorte d'éducation. Phémius enseignait à Smyrne les Belles-Lettres & la Musique, ses Disciples le payaient avec de la laine, il fallait la travailler, & Phémius en chargea Crithéis dont l'industrie & la propreté le séduisirent bientôt au

point qu'il lui propoſa de l'épouſer, & d'adopter Méléſigènes dans lequel il avait découvert les diſpoſitions les plus heureuſes. Crithéis y conſentit, Méléſigènes fit les progrès les plus rapides, ferma les yeux de ſa mère, & Maître de l'Ecole à la mort de Phémius qui lui légua tout ce qu'il poſſédait, il réunit les ſuffrages, non ſeulement de ſes concitoyens, mais encore de tous les étrangers que le commerce attirait à Smyrne. Parmi ceux-ci ſe trouva un nommé *Mentès* qui de Pilote était devenu aſſez riche pour acheter un bâtiment ſur lequel il tranſportait des bleds : né avec de l'eſprit qu'il avait cultivé par un peu de lecture, il ſut diſtinguer le mérite de Méléſigènes, lui propoſa de l'emmener, & l'aſſura qu'il n'épargnerait rien pour ſon avancement. Méléſigènes accepta d'autant plus volontiers qu'il avait déja conçu le projet de ſes Ouvrages, & qu'il ſentait la néceſſité de connaître parfaitement les mœurs & les coutumes des différentes contrées de la Terre : auſſi chaque fois qu'il relâchait quelque part, s'informait-il ſoigneuſement de tout ce qu'il pouvait y avoir de remarquable, & vraiſemblablement il avait laiſſé un Journal de ſes voyages, qui n'eſt point parvenu juſqu'à nous.

Après avoir parcouru les côtes de l'Eſpagne & de la Toſcane, il aborda à Ithaque, où il fut ſi violemment incommodé d'une maladie ſur les

yeux qu'il avait déja très-faibles, que *Mentès*, appellé à Leucade pour des affaires qu'il ne pouvait remettre, fut obligé de le laisser chez *Mentor* son ami particulier. Distingué par ses connaissances & par la manière dont il exerçait l'hospitalité, *Mentor* eut le plus grand soin de Mélésigènes, parvint à le guérir, & le remit dans les mains de *Mentès* qui le conduisit à Colophon où il perdit absolument la vue. Hérodote ne dit point par quel nouveau malheur il y fut séparé de son compagnon, & il ajoute seulement que tout aveugle qu'il était, il prit le parti de se rendre à Smyrne où il se livra tout entier à la Poésie. Dans la suite, se voyant privé du nécessaire, il résolut de passer à Cume, traversa les prairies qui bordent le fleuve Hermus, & arriva dans un endroit qu'on appelle le *Nouveau Mur*, colonie des habitans de la Ville que nous venons de nommer. Mélésigènes s'y arrêta à la porte d'un Corroyeur, & y récita des vers en priant qu'on lui donnât quelque secours. Soit que ce Corroyeur fût charmé de l'entendre, soit que son état lui inspirât de la compassion, il le fit entrer dans sa boutique avec ceux qui s'étaient rassemblés pour l'écouter, & Mélésigènes leur fit part de ses Poésies qui consistaient alors dans l'expédition d'Amphiaraüs contre Thèbes, & dans quelques Hymnes en l'honneur des Dieux. Tous ses Auditeurs en furent enchantés, & pendant

quelque-tems, Méléſigènes continua de ſe rendre au *Nouveau Mur* où le récit de ſes Ouvrages fourniſſait à ſa ſubſiſtance. On y voyait encore du tems d'Hérodote l'endroit où il s'aſſeyait pour les débiter ; les habitans l'avaient en vénération, & le peuple y faiſait remarquer un arbre qui, ſuivant la tradition, avait commencé à croître du moment où ce Poète y était arrivé. Comme il y gagnait à peine dequoi vivre, il prit le parti d'aller juſqu'à Cume dont les habitans devinrent bientôt ſes admirateurs. Encouragé par les éloges qu'il en recevait, il leur propoſa de rendre leur Ville célèbre, ſi l'on voulait aſſurer ſa ſubſiſtance ſur le tréſor public. On lui promit d'appuyer ſa requête dans le Sénat; il y fut admis, & y plaida ſa cauſe: un des Membres repréſenta que ſi une fois la Ville conſentait à nourrir les aveugles, elle ſerait bientôt chargée d'une foule de gens inutiles ; cet avis entraîna le refus des autres Sénateurs, & de ce moment, Méléſigènes prit le nom d'Homère, du mot ομηρυς dont les habitans de Cume ſe ſervaient pour déſigner les aveugles.

Hei mihi quam fatum dat Jupiter almus iniquum !
Infanti mihi &c.....

Il quitta cette Ville ingrate en ſouhaitant que jamais il ne s'y trouvât un Poète qui prît ſoin de la célébrer, & ſe rendit à Phocée en Ionie où

il continua ſon métier ordinaire. A peine y était-il arrivé, qu'un nommé Theſtoridès qui tenait une Ecole d'enfans, fut frappé de ſon génie, & lui propoſa de lui fournir de quoi vivre, à condition qu'il lui permettrait de copier les vers qu'il récitait & ceux qu'il ferait par la ſuite. Homère qui manquait du néceſſaire, accepta cette propoſition, & ce fut alors qu'il compoſa ſa *petite Illiade* qui commence par ces vers :

Tojam & Dardaniam canto, quæ mater equorum,
Quæ Danaïs mavorte ſatis mala plurima vexit.

Les Phocéens aſſurent qu'il y fit auſſi la *Phocéïde :* quoiqu'il en ſoit, Theſtoridès ne fut pas plutôt le poſſeſſeur de ſes Ouvrages pour leſquels il lui avait ſervi de Scribe, qu'il conçut le projet d'aller les vendre pour ſon compte, & qu'il prit beaucoup moins de ſoin d'Homère qui lui adreſſa le Diſtique ſuivant :

Theſtoride, ex multis mortalibus abdita quæ ſunt,
Mens habet in primis cœcos humana receſſus.

Inſenſible à ce reproche, l'ingrat ſe retira dans l'Iſle de Chio, y éleva une Ecole, y donna les vers d'Homère pour les ſiens, & y gagna en peu de tems une fortune conſidérable. Inſtruit de ce qui ſe paſſait, Homère eut envie de ſe rendre vers Theſtoridès, & s'embarqua pour Erithrée où il aborda quelques jours après. Il y trouva des

Pêcheurs qui faiſaient voile pour Chio, & malgré ſes prières, ils refusèrent de le recevoir ſur leur bord. Mais ils ne furent pas plutôt en haute mer qu'un vent contraire les obligea de revenir ſur leurs pas. » *O Etrangers ! leur dit Homère, vous avez été forcés de rétrograder ; admettez-moi dans votre barque, & j'oſe vous promettre une navigation favorable.* Les Pêcheurs y conſentirent, arrivèrent heureuſement, & ſe croyant quittes avec le malheureux qu'ils avaient tranſporté, ils l'abandonnèrent ſur le rivage où il paſſa la nuit. Au point du jour, il ſe mit en chemin, & attaqué par des chiens qui gardaient un troupeau de chèvres, il allait en être dévoré ſi le Berger Glaucus ne fût venu à ſon ſecours. Touché de voir un aveugle égaré dans ces déſerts, il le conduiſit dans ſa cabanne, le fit ſouper avec lui, & le lendemain courut informer ſon Maître qu'il avait donné azyle à un Etranger qui par ſon eſprit & par le récit qu'il lui avait fait de ſes malheurs, lui avait paru devoir être un homme fort extraordinaire. Le Maître voulut s'en convaincre par lui-même & n'eut pas plutôt entendu parler Homère, qu'il lui propoſa de ſe charger de l'éducation de ſes enfans, Homère s'en acquita avec le plus grand ſuccès, compoſa différens Ouvrages qui augmentèrent ſa réputation, & fit déſerter Theſtoridès qui ne crut pas devoir reſter plus long-tems dans

une Ville dont ce Poète habitait les environs. Bientôt après, Homère obtint de ſon Maître la liberté d'aller à Chio, il y établit une Ecole, y prit une femme dont il eut deux filles, & fit ſon unique occupation de la Poéſie. Son premier ſoin fut de célébrer ceux qui lui avaient rendu quelques ſervices, & le moins oublié fut *Mentor* auquel il avait eu, à Itaque, l'obligation de recouvrer la vue; il en fit un des perſonnages de ſon Odyſſée dans laquelle il le ſuppoſe l'ami & le compagnon d'Ulyſſe; en un mot, il avait une ſi grande idée de ſes mœurs & de ſa probité, qu'il a donné le nom de *Mentor* à Minerve, lorſqu'il a voulu la repréſenter ſous une forme humaine. *Phémius* qui lui avait ſervi de Maître & de père, *Mentes* ſon compagnon de voyage, ont obtenu les tributs de ſa reconnaiſſance, & il n'eſt pas juſqu'au *Corroyeur Tychius* dont il n'ait fait une mention honorable.

D'après la célébrité qu'il acquérait de plus en plus, ſes amis lui conſeillèrent de voyager en Grèce, mais avant de partir, il crut devoir s'y faire connaître, en inſérant dans ſa *grande Illiade* & dans ſon *Odyſſée* des morceaux en l'honneur des principales Villes de ce Pays, après quoi il ſe rendit à Samos. Il y arriva dans le moment où les Habitans célébraient les *Apathuries*. Un Samien qui l'avait vu à Chio, le reconnut, répandit ce

qu'il en ſavait, & piqua la curioſité de ſes concitoyens au nom deſquels il vint le prier d'aſſiſter à la Fête. Homète s'y laiſſa conduire, y fut entouré d'une foule d'admirateurs & paſſa l'hiver à Samos où ſes vers qu'il continuait de réciter, lui procurèrent les bienfaits de tous les Grands. Au retour de la belle ſaiſon, il voulut paſſer à Athènes, & le bâtiment qui le portait ayant été obligé de toucher l'Iſle d'Io, il y fut attaqué d'une maladie qui termina ſes jours. Ses compagnons de voyage & les Habitans de la Ville qui, juſqu'au moment de ſa mort, étaient venus jouir des charmes de ſa converſation, l'enterrèrent ſur le rivage & lui rendirent les plus grands honneurs. Dans la ſuite, les Citoyens de cette même Ville dans laquelle ſes ouvrages exiſtaient, gravèrent l'Epitaphe ſuivante ſur le Tombeau qu'ils lui avaient élevé.

Condit humus caput hæc ſacrum, qui verſibus arma
Fortia divinis Heroum ornavit Homerum.

Comment un homme de ce génie a-t-il pu languir & mourir dans la pauvreté? On écoutait ſes vers, on les admirait & on le laiſſait dans la misère la plus affreuſe. Theſtoridès lui vole ſes Ouvrages & s'enrichit : Homère continue de les réciter, & à peine en obtient-il de quoi vivre, à peine eſt-il reçu dans une chaumière lorſqu'il demande à y paſſer la nuit. Le ſiècle qui le vit naître, ne fut

pas digne de le poſſéder, & ce ſiècle n'eſt pas le ſeul qui ait de ſemblables reproches à ſe faire.

Fin du Théâtre des Grecs.

Nota. Nous avons reçu, il y a environ deux mois, une lettre fort honnête à laquelle nous aurions répondu ſur-le-champ ſi nous en avions connu l'Auteur. Nous le remercions & de l'éloge qu'il fait de notre Ouvrage, & des obſervations qu'il y a jointes ſur quelques fautes qui nous ſont échapées, ſoit dans l'impreſſion, ſoit dans le littéraire, ſoit dans les faits. L'exactitude avec laquelle nous allons les relever, lui prouvera le cas que nous faiſons de ſes remarques, & ſera pour tous les gens de lettres un garant certain de la liberté que nous leur avons donnée dans notre Préface, de s'expliquer clairement avec nous ſur les erreurs qui pourraient ſe gliſſer dans une Hiſtoire auſſi conſidérable. Le public a de juſtes reproches à faire à un Auteur qui ne ſaiſit pas les moyens qu'on lui offre de perfectionner ſon Ouvrage : cette perfection doit être ſon but, & ſon premier mérite eſt celui de ſacrifier ſon amour-propre à la vérité.

Tome premier, premiere partie, page 156, livre 2. *Paſſans, allez annoncer aux Lacédémoniens,*

que pour obéir à leurs loix nous ſommes tous enterrés en ce lieu.

L'Anonyme voudrait que l'on mît : *que nous ſommes morts ici.* Ce ſens, dit-il, me paraît plus beau. Ils parlent de leur dévoûment héroïque qui mérite bien mieux d'être annoncé à Sparte, que leur inhumation dans un même Tombeau. Le Traducteur Latin, continue-t-il, l'a entendu comme je viens de l'expliquer.

Dic, hoſpes, Spartæ nos te hic vidiſſe jacentes
Dum ſanctis patriæ legibus obſequimur.

CICERO, Lib. 1. Tuſcul.

Cette interprétation nous paraît en effet plus frappante, & nous n'avons adopté la première que parce qu'elle nous a paru prouver que lorſque pluſieurs Grecs périſſaient enſemble dans un combat, on ne leur élevait qu'un ſeul Tombeau. D'ailleurs le mot *enterrés* nous avait paru ſuffiſant, parce qu'il ſuppoſe le dévoûment.

Page 182, dit l'Anonyme, on fait deux états diſtincts de Sparte & de Lacédémone, il eſt pourtant ſûr qu'elles n'en faiſaient qu'un.

L'Anonyme a raiſon, & cette erreur vient de quelques mots répétés ou tranſpoſés auxquels on n'a pas fait attention dans l'examen des épreuves : ainſi il faut lire :

De-là ces traits ſatyriques qui, quoique étran-

gers à la Tragédie, étaient lancés par Eſchyle, Sophocle, Euripide, contre Sparte, (ou Lacédémone.) Sparte que l'on mettait par grace au ſecond degré, & qui après avoir ſouffert avec patience &c. . . .

Plus bas il faut lire : la puiſſance des Grecs ſe trouvait alors partagée entre Thèbes & Sparte qui trente ans après fut écraſée par ces mêmes Athéniens qui reprirent le deſſus, mais dont l'autorité fut toujours balancée par celle des Thébains juſqu'au moment &c. . . . .

L'Anonyme demande s'il eſt bien certain que Sparte fut en effet écraſée par les Athéniens. J'avais toujours cru, dit-il, que ſes vainqueurs furent Epaminondas & les Thébains aux journées de Leuctres & de Mantinée : nous convenons de cette victoire, mais elle avait été précédée d'une autre remportée par les Athéniens qui, avec le ſecours des Perſes dont on s'était ſervi pour les abbattre, étaient parvenus à reprendre le deſſus, & avaient affranchi les Grecs de l'eſclavage des Spartiates.

Page 114, ligne 21. *Celles qui refuſaient d'aſſiſter à cette cérémonie :* Lucien, & non pas Lucius, (faute d'impreſſion.) Lucien dit : *celles qui ne voulaient pas ſe laiſſer raſer :* on ne pouvait y être admis ſans cette condition, & *refuſer d'y aſſiſter*, ou *ne pas ſe laiſſer raſer*, nous a paru la même

choſe. Ligne 28, *un pannier d'oſier*, Lucien dit: *une tête* qu'il aſſure avoir vue. *Et caput ipſum vidi papyro effigiatum*, ſelon le Traducteur Latin: il faut donc ſuppoſer que cette tête était renfermée dans le pannier ou le petit vaiſſeau dont parle St. Cyrille; il n'en eſt queſtion ni dans les Mémoires de Littérature, ni dans l'Encyclopédie, d'après leſquels nous avons rapporté ce fait.

Seconde partie, page 197, ligne 4 & 5. *Sortir de danſe*, ou *danſer hors de cadence.* Scapula dit dans ſon *Lexique : quaſi extra ſalto, ſeu ſaltationes, in ſacris ritibus ſolum uſitatas, foras efferre :* c'eſt-à-dire, danſer dehors ou en préſence des profanes, les danſes uſitées ſeulement dans les myſtères. Cette explication paraît plus claire à l'anonyme, & nous ſommes de ſon avis.

Page 203, où nous parlons de la danſe des *noces*, nous promettons de rapporter en entier celle qui eſt décrite dans le feſtin de Xénophon, l'Anonyme eſt fâché que nous en ayons ſupprimé la dernière phraſe, & la voici. » Enfin les convives les voyant ainſi embraſſés, & ſortant comme pour aller ſe mettre au lit, ceux qui n'avaient point de femmes, jurèrent de ſe marier, & ceux qui en avaient montèrent à cheval pour aller trouver les leurs «.

C'était, ajoute l'Anonyme, une belle occaſion de moraliſer, mais ce que nous aurions pu dire,

diminuerait

diminuerait-il le nombre des célibataires, & rendrait-il les époux plus conftans?

Second volume, premiere partie, page 16. Nous n'avons pas prétendu faire entendre qu'Euripide fupprima le Prologue, mais qu'il en retrancha les chofes inutiles, qu'il fentit le premier que dans l'expofition, un Acteur ne pouvait annoncer trop-tôt & ce qu'il était & ce qu'il venait faire. Il aima mieux, dit Boileau,

Qu'il déclinât fon nom,
Et dit, je fuis Orefte, ou bien Agamemnon,
Que d'aller, par un tas de confufes merveilles,
Sans rien dire à l'efprit, étourdir les oreilles.

Page 44, ligne 12. Nous difons, en parlant du Gouverneur d'Orefte. *Il a paffé par le Tombeau d'Agamemnon, & il y a trouvé des boucles de cheveux, une brebis noire dont le fang venait d'être répandu.*

C'était, dit l'Anonyme, la coutume d'immoler des brebis noires aux morts, & je ne vois pas comment, en ajoutant cette circonftance, Euripide jette du ridicule fur fes rivaux.

Nous répondrons à cela que ce n'eft point fur cette brebis que tombe la critique, mais fur les cheveux que dans la fuite de la Scène, le vieillard rapproche de ceux d'Electre pour connaître

à la couleur, s'ils ſont effectivement de ſon frère. On doit ſentir qu'Euripide ne fait faire cet examen que pour plaiſanter ſes rivaux.

Page 18. Les éloges que l'on donne à la Scène d'Oreſte & d'Iphigénie, reprend l'Anonyme, ſont d'autant plus mérités, que l'Auteur a ſu faire un Dialogue très-naturel quoique coupé par 76 répliques de ſuite, toutes d'un ſeul vers. Je n'ai encore rien vu qui m'explique cette ſingularité: viendraït-elle de la déclamation des Grecs, de cette mélopée dont on parle tant, & dont nous n'avons que des idées vagues?

Ariſtote & les Auteurs que nous avons conſultés, ne diſent rien de cette manière de dialoguer: nous la croyons purement de l'invention des Poètes, & ſon ſuccès tenait à l'art qu'ils y mettaient. Cependant lorſque ce Dialogue était très-vif, ordinairement, comme nous l'avons dit, il était accompagné par les inſtrumens qui y ajoutaient un nouveau charme, & c'eſt probablement ce qui rendait ces ſortes de Scènes très-expreſſives & très-intéreſſantes.

Voilà les principales erreurs qu'il nous était important de rectifier, & nous voudrions pouvoir faire uſage des différentes obſervations que l'Anonyme a inſérées dans ſa lettre ſur divers endroits des Tragédies dont nous avons donné les extraits: mais ces obſervations portent ſur les Auteurs

Grecs, & quelque juſtes qu'elles ſoient, nous craindrions que le détail qu'il faudrait en faire ne nous menât trop loin. A l'égard des fautes qui ſont échapées à l'Imprimeur, nous les relevons à la fin de la table : elle ſont devenues très-rares dans les trois dernières livraiſons, parce que nous avons revu nos épreuves pluſieurs fois : chacune de ces épreuves ſera lue & relue avec la même attention.

Relativement à ce que nous diſons de la *Lutte* dans la première partie du premier volume, page 52. Un autre Anonyme nous a fait paſſer le détail ſuivant :

» J'ai l'honneur de vous aſſurer qu'à Arles, Taraſcon, Beaucaire, Avignon, en un mot, dans tout ce canton-là, il eſt d'uſage immémorial & conſtant qu'il y ait des luttes où l'on décerne des prix aux vainqueurs, communément le jour de la fête du Patron du lieu, quelquefois à l'occaſion d'un mariage, de l'arrivée d'un Seigneur...

Les lutteurs ſont nuds, à l'exception d'un caleçon exceſſivement ſerré, qui ne deſcend qu'à la moitié de la cuiſſe. Les loix du combat ſont telles que vous les décrivés pages 50 & 51.... Il vous ſera facile d'avoir des renſeignemens plus ſûrs que je ne pourrais vous les procurer : je n'ai voulu, Meſſieurs, que vous donner une marque du cas que que je fais de vous & de votre Ouvrage &c....

Nous avons reçu cet avis avec reconnaiſſance, & à meſure que nous parlerons d'un Pays, nous tâcherons d'avoir des notions ſur tous ſes genres de Spectacles. Il en eſt de particuliers qui pourront nous échaper, mais peu, & ſi cela nous arrive, le lecteur doit ſe ſouvenir que notre Hiſtoire n'eſt proprement que l'Hiſtoire du Théâtre.

Nous allons actuellement parcourir une nouvelle carrière, & offrir les recherches que nous avons faites ſur tout ce qui concerne les Romains. La matière eſt riche & nous fournira une ſuite de tableaux plus variés que ceux qui ſont renfermés dans nos premières livraiſons.

Fin de la ſeconde Partie du troiſième Volume.

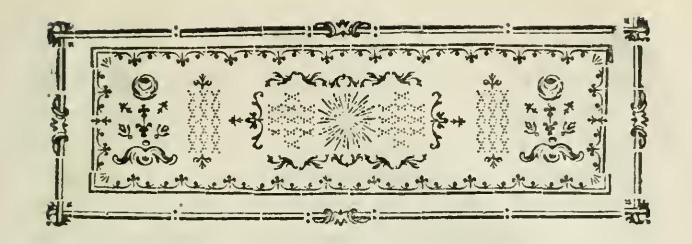


TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES dans les trois premiers Volumes.

PREMIER VOLUME.

A.

Z 3

D.

E.

F.

G.

H.

I.

L.

M.

N.

O.

T.

X.

Fin de la Table du premier Volume.

SECOND VOLUME.

A.

B.

C.

Denis,

D.

E.

F.

H.

I.

L.

M.

N.

O.

P.

R.

S.

T.

Fin de la Table du second Volume.

TROISIÈME VOLUME.

A.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

L.

M.

N.

O.

Ophélion,

P.

R.

S.

T.

V.

X.

Fin de la Table des Matières des trois premiers Volumes.



FAUTES oubliées dans l'Errata des trois premières Parties.

Première Partie.

PAGE 25, ligne 7, Dyliens, *liſez* Pyliens.
P. 31, ligne 19, 13e. Elégie, *liſez* 12e.
P. 38, ligne 24, Philopœmès, *liſez* Philopœmen.
P. 56, ligne 3, des Diſcobôles ou des Sauteurs, *liſez* & des Sauteurs.
P. 60, ligne 13, alteres, *liſez* haltères.
P. 71, ligne 8, Antolycus, *liſez* Autolycus.
P. 86, ligne 26, les hommages de l'immortalité, *liſez* honneurs.
P. 87, ligne 14, Theſſandre, *liſez* Therſandre.
Idem. ligne 17, dans les travaux de la Grèce, *liſez* de la guerre.
P. 93, ligne 14, tous les ans, *liſez* tous les quatre ans.
P. 98, Ode Iſthmique à Xénophon, *liſez* Xenocrate.
P. 99, ligne 17, Micomaque, *liſez* Nicomaque.
P. 114, ligne 11, & 27, Lucius, *liſez* Lucien.
P. 122, ligne 23, Epopten, ou Ephorus, *liſez* Epoptæ, ou Ephori.
P. 124, ligne 25, Plutarque, *liſez* Alcibiade, ſelon Plutarque & Pauſanias.
P. 128, ligne 25, ὕβ. ις, *liſez* βρις.
P. 131, ligne première, Phalèſe, *liſez* Phalère.
P. 134, ligne 2, Thingélion, *liſez* Thargélion.
P. 175, ligne 25, Trivia, *liſez* τρίμορφος.

Seconde Partie.

P. 191, ligne 26, Endymiona, *liſez* Endymion.
P. 202, ligne 15, l'hyporchématrie, *liſez* l'hyporchématique.
P. 204, ligne 20, ſe mit à chanter, *liſez* à danſer.
P. 222, ligne 6, palpita, *liſez* pulpita.
P. 238, ligne 11, c'eſt ainſi que Longin, *liſez* Boileau.
P. 265, ligne 22, Clytemneſtre, *liſez* Hypermneſtre.
P. 281, ligne 8, le lion de Némée, *liſez* d'Erymanthe.
P. 294, ligne 4, Longin, *liſez* Boileau.

Première Partie du ſecond Volume.

P. 4, ligne 18, comme le dit Horace, *liſez* Boileau.
P. 7, ligne 20, leçons de morale de Sophocle, *liſez* de Socrate.
P. 93, ligne 9, qu'il a promis aux Atrides, *liſez* aux Grecs.
P. 152, ligne 9, Emmius, *liſez* Ennius.
P. 175, ligne 18, Ethna, *liſez* Etna.

ERRATA de la seconde Partie du troisième Volume.

PAGE 245, ligne 19, de: victmes, *lisez* des victimes.
P. 259, ligne 14, contemporains, *lisez* contemporain.
P. 276, ligne 5, si un droit vous a garanti, *lisez* si un Dieu vous a garanti.
P. 294, ligne 21, ait osé chassé, *lisez* ait osé chasser.
P. 321, ligne 4, celles qu'ils, *lisez* celles qu'il.

De l'Imprimerie de CLOUSIER, rue Saint-Jacques. 1779.





